Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

# Contes Moraux Et Nouvelles Idylles

Diderot, Denis

Zuric, 1773

urn:nbn:de:gbv:45:1-45

Visual Library

Spr XIII 3b
284

Landesbibliothek Oldenburg

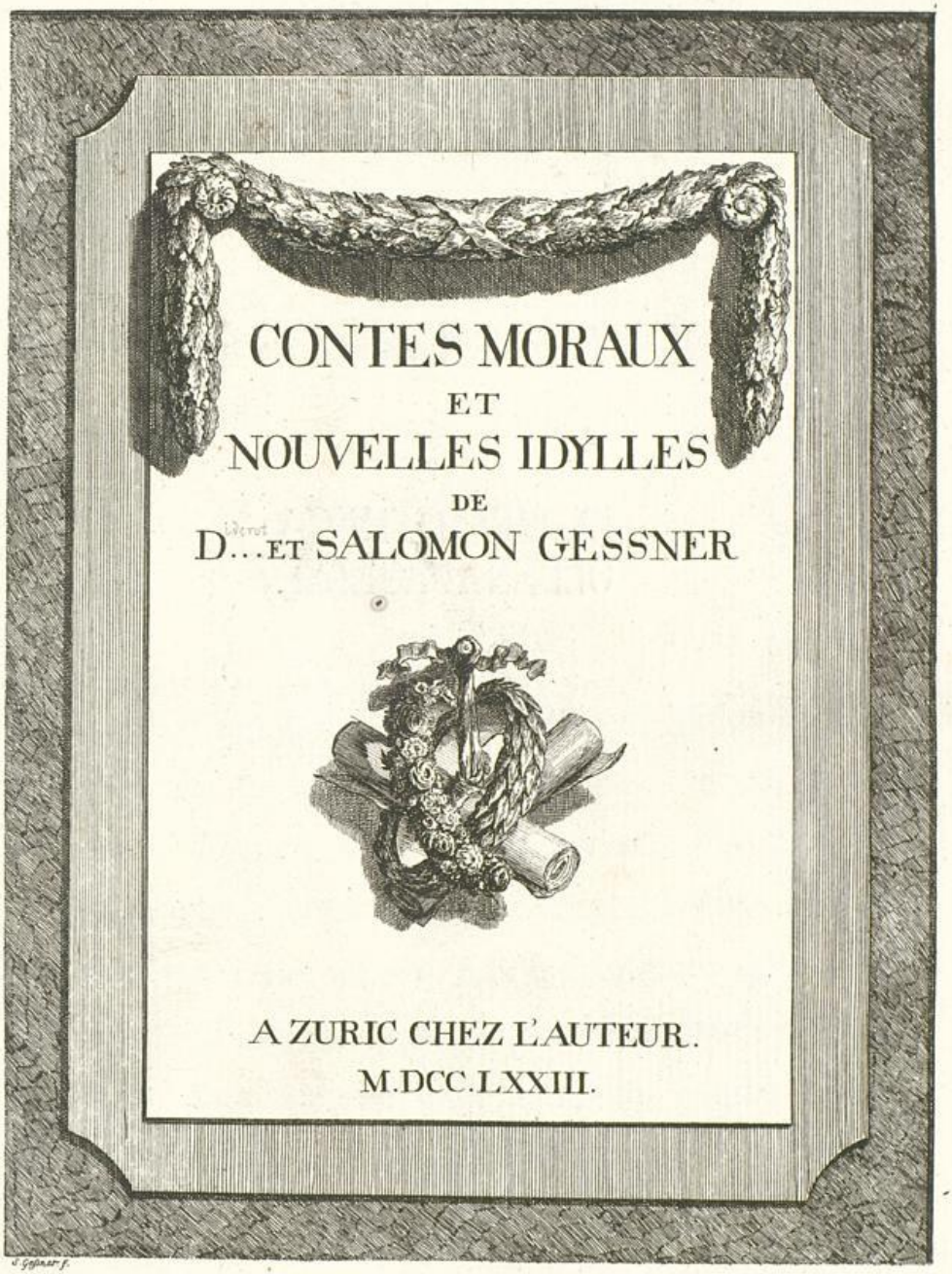
Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Spr. XIII, 36

284

Landesbibliothek Oldenburg



# CONTES MORAUX
ET
# NOUVELLES IDYLLES
DE
## D...ET SALOMON GESSNER

A ZURIC CHEZ L'AUTEUR.
M.DCC.LXXIII.

Landesbibliothek Oldenburg

EX BIBLIOTHECA
OLDENBVRGENSI.

Landesbibliothek Oldenburg

# PREFACE.

LEs premiers Ouvrages de Mr. Geſsner ont été reçus ſi favorablement dans les païs etrangers & ſurtout en France, qu'il ne s'intereſſe pas moins à la traduction de celui-ci qu'à l'original même. Il deſire de meriter encore une fois les ſuffrages qu'il a eu le bonheur d'obtenir chez une nation eclairée qui par des chefs d'œuvres en tout genre a acquis depuis longtemps le droit d'apprecier le merite & les talens.

L'e-

Landesbibliothek Oldenburg

L'edition a été ſoignée par lui même. Les gravures hiſtoriques & les vignettes dont elle eſt embellie ſont de ſon invention & ont été executées de ſa propre main.

Mr. Geſsner a communiqué ſon projet aux amis qu'il a à Paris & particulierement à Mr. D... dont l'approbation lui a toujours été ſi precieuſe. Cet homme celebre a eu la bonté de lui envoyer en Manuſcript les deux Contes moraux qui precedent la traduction des nouvelles Idylles. Mr. Geſsner ſe trouve heureux de pouvoir offrir à la France un preſent qu'elle recevra ſans-doute avec plaiſir & qui ſera le monument d'une amitié que la ſeule culture des lettres a fait naitre entre deux hommes que des contrées éloignées ont toujours tenus ſeparés.

Landesbibliothek Oldenburg

# CONTES MORAUX.

DE Mr. D...

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg

1.

Landesbibliothek Oldenburg

# Les deux Amis de Bourbonne.

Il y avait ici deux hommes qu'on pourrait appeller les Oreſte & Pylade de Bourbonne. L'un ſe nommait Olivier & l'autre Félix. Ils étaient nés le même jour, dans la même maiſon & des deux ſœurs ; ils avaient étés nourris du même lait ; car l'une des meres étant morte en couche l'autre ſe chargea des deux enfans. Ils avaient été élevés enſemble ; Ils étaient toujours ſéparés des autres ; ils s'aimaient comme on exiſte, comme on vit ſans s'en douter ; ils le ſentaient à tout moment, &

ils ne ſe l'étaient peut être jamais dit. Olivier avait une fois ſauvé la vie à Félix qui ſe piquait d'être grand nageur, & qui avait failli à ſe noyer. Ils ne s'en ſouvenaient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avait tiré Olivier des avantures fâcheuſes où ſon caractere impétueux l'avait engagé, & jamais celui-ci n'avait ſongé à l'en remercier ; ils s'en retournaient enſemble à la maiſon ſans ſe parler, ou en ſe parlant d'autre choſe.

Lors qu'on tira pour la milice, le billet fatal étant tombé ſur Félix, Olivier dit : L'autre eſt pour moi. Ils firent leurs temps de ſervice, ils revinrent au pays : Plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient encore auparavant, c'eſt ce que je ne ſaurais vous aſſurer : Car, petit frere, ſi les bienfaits reciproques cimentent les amitiés réfléchies, peutêtre ne font-ils rien à celles que jappellerais volontiers des amitiés animales & domeſtiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de ſabre, Félix ſe mit machinalement au devant du coup & en reſta balafré : On prétend qu'il était fier de cette bleſſure ; pour moi je n'en crois rien. A Haſtenbeck Olivier avait retiré Félix d'entre la foule des morts où il était demeuré. Quand on les interrogeait,

rogeait, ils parlaient quelque fois des ſecours qu'ils avaient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avaient rendus l'un à l'autre. Olivier diſait de Félix, Félix diſait d'Olivier ; mais ils ne ſe louaient pas. Au bout de quelque tems de ſéjour au pays, ils aimerent ; & le hazard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité ; le premier qui s'apperçut de la paſſion de ſon ami ſe retira. Ce fut Félix. Olivier épouſa ; & Félix, dégouté de la vie ſans s'appercevoir pourquoi, ſe précipita dans toutes ſortes de métiers dangereux : Le dernier fut de ſe faire contrebandier. Vous n'ignoréz pas, petit frere, qu'il y a quatre Tribunaux en France, Caen, Rheims, Valence & Toulouſe, où les contrebandiers ſont jugés ; & que le plus ſevere des quatre c'eſt celui de Rheims où préſide un nommé Talbot, l'ame la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Talbot, & condamné à mort, comme cinq-cent autres qui l'avaient précédé. Olivier apprit le ſort de Félix. Une nuit il ſe leve d'à côté de ſa femme, & ſans lui rien dire il s'en va à Rheims. Il s'adreſſe au juge Talbot, il ſe jette à ſes pieds, & lui

demande la grace de voir & d'embraſſer Félix. Talbot le regarde, ſe tait un moment, & lui fait ſigne de s'aſſeoir. Olivier s'aſſied. Au bout d'une demie heure Talbot tire ſa montre & dit à Olivier : Si tu veux voir & embraſſer ton ami vivant, dépêche toi ; il eſt en chemin ; & ſi ma montre va bien, avant qu'il ſoit dix minutes il ſera pendu. Olivier tranſporté de fureur ſe leve, décharge ſur la nuque du col au juge Talbot un énorme coup de bâton, dont il l'étend preſque mort ; court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la juſtice, ſouleve la populace indignée de ces exécutions. Les pierres volent, Félix délivré s'enfuit : Olivier ſonge a ſon ſalut ; mais un ſoldat de maréchauſſée lui avait percé les flancs d'un coup de bayonnette, ſans qu'il s'en fut apperçu. Il gagna la porte de la ville ; mais il ne put aller plus loin : Des voituriers charitables le jetterent ſur leur charette, & le dépoſerent à la porte de ſa maiſon, un moment avant qu'il expirât. Il n'eut que le temps de dire à ſa femme : Femme, approche, que je t'embraſſe ; je me meurs, mais le Balafré eſt ſauvé.

Un ſoir qne nous allions à la promenade ſelon notre uſage, nous vimes au devant d'une chaumiere une grande fem-

femme debout avec quatre petits enfans à ſes pieds ; ſa contenance triſte & ferme attira notre attention, & notre attention fixa la ſienne. Après un moment de ſilence elle nous dit : Voilà quatre petits enfans ; je ſuis leur mere & je n'ai plus de mari. Cette maniere haute de ſolliciter la commiſération était bien faite pour nous toucher. Nous lui offrimes nos ſecours qu'elle accepta avec honnêteté. C'eſt à cette occaſion que nous avons appris l'hiſtoire de ſon mari Olivier & de Félix ſon ami. Nous avons parlé d'elle, & j'eſpere que notre recommandation ne lui aura pas éte inutile. Vous voyez, petit frere, que la grandeur d'ame & les hautes qualités ſont de toutes les conditions & de tous les pays ; que tel meurt obſcur, à qui il n'a manqué qu'un autre théatre, & qu'on peut trouver deux amis, ou dans une chaumiere ou chéz les Iroquois.

* * *

Vous avez deſiré, petit frere, de ſavoir ce qu'eſt devenu Félix ; c'eſt une curioſité ſi ſimple & le motif en eſt ſi louable que nous nous ſommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour reparer cette faute, nous avons penſé

ſé d'abord à Mr. Papin, Docteur en Théologie & curé de Sainte Marie à Bourbonne : Mais maman s'eſt raviſée, & nous avons donné la préférence au Subdélégué Aubert, qui eſt un bon homme, bien rond, & qui nous a envoyé le recit ſuivant ſur la vérité duquel vous pouvez compter.

„ Le nommé Félix vit encore. Echapé des mains de la „ juſtice de Rheims, il ſe jetta dans les forêts de la pro- „ vince, dont il avait appris à connaitre les tours & les „ détours pendant qu'il faiſait la contrebande, cherchant à „ s'approcher peu à peu de la demeure d'Olivier dont il „ ignorait le ſort.

„ Il y avait au fond d'un bois où vous vous êtes „ promenée quelquefois, un charbonnier dont la cabane „ ſervait d'aſyle à ces ſortes des gens ; c'était auſſi l'en- „ trepôt de leurs marchandiſes & de leurs armes : Ce „ fut là que Félix ſe rendit, non ſans avoir couru le „ danger de tomber dans les embuches de la Maréchauſ- „ ſée qui le ſuivait à la piſte. Quelques uns de ſes „ aſſociés y avaient apporté la nouvelle de ſon empri- „ ſonnement à Rheims ; & le charbonnier & la char- „ bonniere le croyaient juſticié, lors qu'il leur àpparut.

„ Je vais vous raconter la choſe comme je la tiens

„ de

„ de la charbonniere qui eſt décédée il n'y a pas long-
„ temps.

„ Ce furent ſes enfans, en rodant autour de la cabane,
„ qui le virent les premiers. Tandis qu'il s'arrêtait à ca-
„ reſſer le plus jeune dont il était le parein, les autres
„ entrerent dans la cabane, en criant Félix ! Félix ! Le
„ pere & la mere ſortirent, en répétant le même cri de
„ joie : Mais ce miſérable était ſi harraſſé de fatigue & de
„ beſoin, qu'il n'eut pas la force de répondre, & qu'il
„ tomba preſque défaillant entre leurs bras.

„ Ces bonnes gens le ſecoururent de ce qu'ils avaient;
„ lui donnerent du pain, du vin, quelques legumes: Il
„ mangea & s'endormit.

„ A ſon réveil ſon premier mot fut Olivier ! Enfans,
„ ne ſavez vous rien d'Olivier ? Non, lui repondirent-ils.
„ Il leur racconta lavanture de Rheims; il paſſa la nuit
„ & le jour ſuivant avec eux. Il ſoupirait, il prononçait
„ le nom d'Olivier; il le croyait dans les priſons de Rheims;
„ il voulait y aller; il voulait aller mourir avec lui; &
„ ce ne fut pas ſans peine que le charbonnier & la
„ charbonniere le detournerent de ce deſſein.

„ Sur le milieu de la ſeconde nuit il prit un fuſil, il

„ mit

„ mit un ſabre ſous ſon bras, & s'adreſſant à voix baſſe „ au charbonnier .... Charbonnier! --- Félix! --- Prends „ ta cognée & marchons. --- Où? --- Belle demande! „ chez Olivier. --- Ils vont. Mais tout en ſortant de la forêt, „ les voila enveloppés d'un détachement de maréchauſſée.

„ Je m'en rapporte à ce que m'en a dit la charbon- „ niere, mais il eſt inoui, que deux hommes à pied aient „ pu tenir contre une vingtaine d'hommes à cheval : Appa- „ remment que ceux-ci étaient épars, & qu'ils voulaient „ ſe ſaiſir de leur proie en vie. Quoi qu'il en ſoit l'ac- „ tion fut très chaude; il y eut cinq chevaux d'eſtropiés „ & ſept cavaliers de hachés ou ſabrés. Le pauvre char- „ bonnier reſta mort ſur la place d'un coup de feu à la „ tempe; Félix regagna la forêt, & comme il eſt d'une „ agilité incroyable, il courait d'un endroit à l'autre; en „ courant il chargeait ſon fuſil, tirait, donnait un coup „ de ſifflet. Ces coups de ſifflet, ces coups de fuſils don- „ nés, tirés à différens intervalles & de différens côtés, firent „ craindre aux cavaliers de Maréchauſſée qu'il n'y eut là „ une horde de contrebandiers, & ils ſe retirerent en di- „ ligence.

„ Lorsque Félix les vit éloignés, il revint ſur le champ

„ de

„ de bataille ; il mit le cadavre du charbonnier ſur ſes „ épaules, & reprit le chemin de la cabane où la char- „ bonniere & ſes enfans dormaient encore. Il s'arrête à „ la porte, il étend le cadavre à ſes pieds, & s'aſſied le „ dos appuyé contre un arbre & le viſage tourné vers „ l'entrée de la cabane. Voilà le ſpectacle qui attendait „ la charbonniere au ſortir de ſa baraque.

„ Elle s'éveille, elle ne trouve point ſon mari à côté „ d'elle ; elle cherche des yeux Félix ; point de Félix. Elle „ ſe leve, elle ſort, elle voit, elle crie, elle tombe à „ la renverſe. Ses enfans accourent, ils voient, ils crient; „ ils ſe roulent ſur leur pére, ils ſe roulent ſur leur mere. „ La charbonniere, rappellée à elle-même par le tumulte „ & les cris de ſes enfans, s'arrache les cheveux, ſe dé- „ chire les joues ; Félix immobile au pied de ſon arbre, „ les yeux fermés, la tête renverſée en arriere, leur di- „ ſait d'une voix éteinte : Tuez-moi. Il ſe faiſait un mo- „ ment de ſilence ; enſuite la douleur & les cris repre- „ naient, & Félix leur rediſait : Tuez-moi ; enfans, par „ pitié tuez-moi.

„ Ils paſſerent ainſi trois jours & trois nuits à ſe dé- „ ſoler ; la quatrieme Félix dit à la charbonniere : Femme,



Landesbibliothek Oldenburg

„ prends ton biſſac, mets-y du pain, & ſuis moi. A-
„ près un long circuit à travers nos montagnes & nos
„ forêts ils arriverent à la maiſon d'Olivier qui eſt
„ ſituée, comme vous ſavez, à l'extrêmité du bourg,
„ à l'endroit ou la voie ſe partage en deux routes, dont
„ l'une conduit en Franche-Comté & l'autre en Lor-
„ raine.

„ C'eſt là que Félix va apprendre la mort d'Olivier
„ & ſe trouver entre les veuves de deux hommes maſ-
„ ſacrés à ſon ſujet. Il entre & dit bruſquement à la
„ femme Olivier : Où eſt Olivier ? Au ſilence de cette
„ femme, à ſon vêtement, à ſes pleurs, il comprit
„ qu'Olivier n'était plus. Il ſe trouva mal ; il tomba &
„ ſe fendit la tête contre la huche à pétrir le pain. Les
„ deux veuves le relevent ; ſon ſang coulait ſur elles,
„ & tandis qu'elles s'occupaient à l'étancher avec leurs
„ tabliers, il leur diſait : Et vous êtes leurs femmes,
„ & vous me ſecourez ! Puis il défaillait, puis il reve-
„ nait & diſait en ſoupirant : Que ne me laiſſait-il ! Pour-
„ quoi s'en venir à Rheims ? Pourquoi l'y laiſſer venir ? —
„ Puis ſa tête ſe perdait ; il entrait en fureur, il ſe rou-
„ lait à terre & déchirait ſes vêtemens. Dans un de ces

„ accès

„ accès il tira ſon ſabre, & il allait s'en frapper ; mais „ les deux femmes ſe jetterent ſur lui, crierent au ſecours; „ les voiſins accoururent : On le lia avec des cordes, & „ il fut ſaigné ſept à huit fois, ſa fureur tomba avec l'é- „ puiſement de ſes forces, & il reſta comme mort pen- „ dant trois ou quatre jours, au bout deſquels la raiſon „ lui revint. Dans le premier moment il tourna ſes yeux „ autour de lui, comme un homme qui ſort d'un pro- „ fond ſommeil, & il dit : Où ſuis-je ? Femmes, qui êtes „ vous ? La charbonniere lui repondit : Je ſuis la charbon- „ niere. Il reprit : Ah ! Oui la charbonniere ... Et vous ? ... „ La femme d'Olivier ſe tut. Alors il ſe mit à pleurer ; il „ ſe tourna du côté de la muraille, & dit en ſanglotant : „ je ſuis chez Olivier ... Ce lit eſt celui d'Olivier ... Et „ cette femme qui eſt là, c'était la ſienne ! Ah !

„ Ces deux femmes en eurent tant de ſoin ; elles lui „ inſpirerent tant de pitié, elles le prierent ſi inſtamment „ de vivre, elles lui remontrerent d'une maniere ſi tou- „ chante qu'il était leur unique reſſource, qu'il ſe laiſſa „ perſuader.

„ Pendant tout le temps qu'il reſta dans cette maiſon, „ il ne ſe coucha plus. Il ſortait la nuit, il errait dans

„ les champs, il ſe roulait ſur la terre, il appellait Oli-
„ vier ; une des femmes le ſuivait & le ramenait au
„ point du jour.

„ Pluſieurs perſonnes le ſavaient dans la maiſon d'O-
„ livier ; & parmi ces perſonnes il y en avait de mal inten-
„ tionnées. Les deux veuves l'avertirent du péril qu'il cou-
„ rait. C'était un après-midi ; il était aſſis ſur un banc,
„ ſon ſabre ſur ſes genoux, les coudes appuyés ſur une
„ table, & ſes deux poings ſur ſes deux yeux. D'abord
„ il ne répondit rien. La femme Olivier avait un garçon de
„ dix-ſept à dix-huit ans, la charbonniere une fille de
„ quinze. Tout-à-coup il dit à la charbonniere : La
„ charbonniere, va chercher ta fille, & amene-la ici. Il
„ avait quelques fauchées de près ; il les vendit. La char-
„ bonniere revint avec ſa fille ; le fils d'Olivier l'épouſa :
„ Félix leur donna l'argent de ſes prés, les embraſſa, leur
„ demanda pardon en pleurant ; & ils allerent s'établir
„ dans la cabane où ils ſont encore, & où ils ſervent de
„ pere & de mere aux autres enfans. Les deux veuves
„ demeurerent enſemble ; & les enfans d'Olivier eurent un
„ pere & deux meres.

„ Il y a à peu près un an & demi que la charbonniere

„ eſt

„ eſt morte ; la femme d'Olivier la pleure encore tous les „ jours.

„ Un ſoir qu'elles épiaient Félix (car il y en avait une „ des deux qui le gardait toujours à vue) elles le virent qui „ fondait en larmes ; il tournait en ſilence ſes bras vers „ la porte qui le ſéparait d'elles, & il ſe remettait enſuite „ à faire ſon ſac. Elles ne lui dirent rien ; car elles com- „ prenaient de reſte combien ſon départ étoit néceſſaire. „ Ils ſouperent tous les trois ſans parler. La nuit il ſe le- „ va ; les femmes ne dormaient point ; il s'avança vers la „ porte ſur la pointe des pieds. Là il s'arrêta, regarda „ vers le lit des deux femmes, eſſuya ſes yeux de ſes mains „ & ſortit. Les deux femmes ſe ſerrerent dans les bras „ l'une de l'autre, & paſſerent le reſte de la nuit à pleu- „ rer. On ignore où il ſe refugia ; mais il n'a guere eu „ de ſemaines où il ne leur ait envoyé quelques ſecours.

„ La forêt où la fille de la charbonniere vit avec le fils „ d'Olivier, appartient à un M. le Clerc de Rançonnieres, „ homme fort riche & Seigneur d'un autre village de ces „ cantons, appellé Courcelles. Un jour que M. de Ran- „ çonnieres ou de Courcelles, comme il vous plaira, fai- „ ſait une chaſſe dans ſa forêt, il arriva à la cabane du

„ fils d'Olivier ; il y entra , il ſe mit à jouer avec les „ enfans qui ſont jolis ; il les queſtionna ; la figure de la „ femme qui n'eſt pas mal, lui revint , le ton ferme du „ mari qui tient beaucoup de ſon pere, l'intereſſa ; il apprit „ l'avanture de leurs parens, il promit de ſolliciter la grace „ de Félix ; il la ſollicita & l'obtint.

„ Félix paſſa au ſervice de M. de Rançonnieres , qui „ lui donna une place de Garde-Chaſſe.

„ Il y avait environ deux ans qu'il vivait dans le châ- „ teau de Rançonnieres , envoyant aux veuves une bonne „ partie de ſes gages , lorſque l'attachement à ſon maitre „ & la fierté de ſon caractere l'impliquerent dans une af- „ faire qui n'était rien dans ſon origine , mais qui eut les „ ſuites les plus fâcheuſes.

„ M. de Rançonnieres avait pour voiſin à Courcelles „ un M. Fourmont , Conſeiller au Préſidial de Lh . . . . „ Les deux maiſons n'étaient ſéparées que par une borne. „ Cette borne gênait la porte de M. de Rançonnieres , & „ en rendait l'entrée difficile aux voitures. M. de Rançon- „ nieres la fit reculer de quelques pieds du côté de M. „ Fourmont ; celui-ci renvoya la borne d'autant ſur M. „ de Rançonnieres; & puis voilà de la haine, des inſultes, un

„ procès

„ procès entre les deux voiſins. Le procès de la borne en
„ ſuscita deux ou trois autres plus conſidérables. Les choſes
„ en étaient là, lors qu'un ſoir M. de Rançonnieres revenant
„ de la chaſſe, accompagné de ſon Garde Félix, fit ren-
„ contre ſur le grand chemin de M. Fourmont le magiſtrat,
„ & de ſon frere le militaire. Celui-ci dit à ſon frere: Mon
„ frere, ſi l'on coupait le viſage à ce vieux boug--là, qu'en
„ penſez-vous? Ce propos ne fut pas entendu de M. de Ran-
„ çonnieres; mais il le fut malheureuſement de Félix, qui
„ s'adreſſant fiérement au jeune homme, lui dit: Mon
„ Officier, ſeriez vous aſſez brave pour vous mettre ſeule-
„ ment en devoir de faire ce que vous avez dit? Au
„ même inſtant il porte ſon fuſil à terre, & met la main
„ ſur la garde de ſon ſabre; car il n'allait jamais ſans ſon
„ ſabre. Le jeune militaire tire ſon épée, s'avance ſur Fé-
„ lix; M. de Rançonnieres accourt, s'interpoſe, faiſait ſon
„ garde. Cependant le militaire s'empare du fuſil qui était
„ à terre, tire ſur Félix, le manque; celui-ci riſpoſte d'un
„ coup de ſabre, fait tomber l'épée de la main au jeune
„ homme & avec l'épée la moitié du bras: Et voilà un
„ procès criminel en ſus de trois ou quatre procès civils:
„ Félix confiné dans les priſons; une procédure effrayante;

„ &

„ & à la ſuite de cette procédure un magiſtrat dépouillé „ de ſon état & preſque déshonoré, un militaire exclus „ de ſon corps, M. de Rançonnieres mort de chagrin, „ & Félix, dont la détention durait toujours, expoſé à tout „ le reſſentiment des Fourmonts. Sa fin eût été malheureuſe, „ ſi l'amour ne l'eut ſecouru. La fille du géolier prit de „ la paſſion pour lui & facilita ſon évaſion : Si cela n'eſt „ pas vrai, c'eſt du moins l'opinion publique. Il s'eſt „ en allé en Pruſſe, où il ſert aujourd'hui dans le Régiment „ des Gardes. On dit qu'il y eſt aimé de ſes camarades, & „ même connu du Roi. Son nom de guerre eſt Le Triste. „ La veuve Olivier m'a dit qu'il continuait à la ſoulager.

„ Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu recueillir de l'his- „ toire de Félix. Je joins à mon récit une Lettre de M. Pa- „ pin notre curé. Je ne ſais ce qu'elle contient ; mais je „ crains bien que le pauvre Prêtre, qui a la tête un peu „ étroite & le cœur aſſez mal tourné, ne vous parle d'Oli- „ vier & de Félix d'après ſes préventions. Je vous con- „ jure, Madame, de vous en tenir aux faits ſur la vé- „ rité deſquels vous pouvez compter, & à la bonté de vo- „ tre cœur, qui vous conſeillera mieux que le premier Ca- „ ſuiſte de Sorbonne, qui n'eſt pas M. Papin.

Lettre

## Lettre de M. Papin, Docteur en Théologie & Curé de Sainte Marie à Bourbonne.

J'ignore, Madame, ce que M. le Subdélégué a pû vous conter d'Olivier & de Félix ; ni quel intérêt vous pouvez prendre à deux brigands, dont tous les pas dans ce monde ont été trempés de sang. La Providence, qui a châtié l'un, a laissé à l'autre quelques momens de répit, dont je crains bien qu'il ne profite pas. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Je sais qu'il y a des gens ici (& je ne serais point étonné que M. le Subdélégué fut de ce nombre) qui parlent de ces deux hommes comme de modéles d'une amitié rare. Mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu dénuée des sentimens de la piété, du respect dû à l'église & à ses ministres, & de la soumission à la loi du souverain ? Olivier est mort à la porte de sa maison sans sacremens. Quand je fus appellé auprès de Félix chez les deux veuves, je n'en pus jamais tirer autre chose que le nom d'Olivier ; aucun signe de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci se soit présenté une fois au tribunal de la pénitence.

La femme Olivier eſt une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occaſion : Sous prétexte qu'elle ſait lire & écrire, elle ſe croit en état d'élever ſes enfans ; & on ne les voit ni aux écoles de la paroiſſe ni à mes inſtructions. Que Madame juge d'après cela. Si des gens de cette eſpéce ſont bien dignes de ſes bontés ! L'Evangile ne ceſſe de nous recommander la commiſération pour les pauvres ; mais on double le mérite de ſa charité par un bon choix des miſérables, & perſonne ne connait mieux les vrais indigens que le Paſteur commun des indigens & des riches. Si Madame daignait m'honorer de ſa confiance, je placerais peutêtre les marques de ſa bienfaiſance d'une maniére plus utile pour les malheureux & plus méritoire pour elle.

Je ſuis avec reſpect &c.

Madame de *** remercia M. le Subdélégué Aubert de ſon attention, & envoya ſes aumônes à M. Papin avec le billet qui ſuit.

„ Je vous ſuis très obligée, Monſieur, de vos ſages „ conſeils. Je vous avoue que l'hiſtoire de ces deux hommes „ m'avait touchée ; & vous conviendrez que l'exemple d'u- „ ne amitié auſſi rare était bien fait pour ſéduire une ame „ hon-

„ honnête & ſenſible. Mais vous m'avez éclairée, & j'ai „ conçu qu'il valait mieux porter des ſecours à des vertus „ chrétiennes & malheureuſes qu'à des vertus naturelles & „ païennes. Je vous prie d'accepter la ſomme modique que „ je vous envoye, & de la diſtribuer d'après une charité „ mieux entenduë que la mienne.

„ J'ai l'honneur d'être &c.

On penſe bien que la veuve Olivier & Félix n'eurent aucune part aux aumônes de Madame de *** Félix mourut ; & la pauvre femme aurait péri de miſere avec ſes enfans, ſi elle ne s'était refugiée dans la forêt chez ſon fils ainé où elle travaille, malgré ſon grand âge, & ſubſiſte comme elle peut, à côté de ſes enfans & de ſes petits enfans.

* *
*

Et puis il y a trois ſortes de conte .... Il y en a bien d'avantage, me direz vous .... A la bonne heure .... Mais je diſtingue le conte à la maniére d'Homere, de Virgile, du Taſſe ; & je l'appelle le conte merveilleux. La nature

ture y eſt exagérée, la vérité y eſt hypothétique ; & ſi le conteur a bien gardé le module qu'il a choiſi, ſi tout répond à ce module & dans les actions & dans les diſcours, il a obtenu le degré de perfection que le genre de ſon ouvrage comportait, & vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans ſon poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue où rien ne ſe paſſe comme dans celle que vous habitez, mais où tout ſe fait en grand, comme les choſes ſe font autour de vous en petit. — Il y a le conte plaiſant, à la façon de la Fontaine, de Vergier, de l'Arioſte, de Hamilton ; où le conteur ne ſe propoſe ni l'immitation de la nature, ni la vérité, ni l'illuſion ; il s'élance dans les eſpaces imaginaires. Dites à celui ci : Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant, j'y conſens ; mais ſéduiſez moi par les détails ; que le charme de la forme me dérobe toujours l'invraiſemblance du fond ; & ſi ce conteur fait ce que vous en exigez ici, il a tout fait. — Il y a enfin le conte hiſtorique, tel qu'il eſt écrit dans les nouvelles de Scaron, de Cervantes, &c. — Au Diable le conte & le conteur hiſtoriques ! C'eſt un menteur plat & froid. — Oui, s'il ne ſait pas ſon métier. Celui-ci ſe propoſe de vous tromper ; il eſt aſſis au coin de votre âtre,

il

il a pour objet la vérité rigoureuſe ; il veut être cru, il veut intéreſſer, toucher, entrainer, émouvoir, faire friſſonner la peau & couler les larmes ; effets qu'on n'obtient point ſans éloquence & ſans poéſie. Mais l'éloquence eſt une ſorte de menſonge, & rien de plus contraire à l'illuſion que la poéſie ; l'une & l'autre exagérent, ſurfont, amplifient, inſpirent la méfiance : Comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper ? Le voici. Il parſemera ſon récit de petites circonſtances ſi liées à la choſe, de traits ſi ſimples, ſi naturels & toutefois ſi difficiles à imaginer que vous ſerez forcé de vous dire en vous même : Ma foi, cela eſt vrai ; on n'invente pas ces choſes là. C'eſt ainſi qu'il ſauvera l'exagération de l'éloquence & de la poéſie ; que la vérité de la nature couvrira le preſtige de l'art, & qu'il ſatisfera à deux conditions qui ſemblent contradictoires, d'être en même temps hiſtorien & poëte, véridique, & menteur. Un exemple emprunté d'un autre art rendra peutêtre plus ſenſible ce que je veux dire. Un peintre exécute ſur la toile une tête ; toutes les formes en ſont fortes, grandes & régulieres ; c'eſt l'enſemble le plus parfait & le plus rare : J'éprouve en le conſidérant, du reſpect, de

l'admiration, de l'effroi : J'en cherche le modéle dans la nature, & ne l'y trouve pas ; en comparaiſon tout y eſt faible, petit & meſquin. C'eſt une tête ideale, je le ſens, je me le dis. ... Mais que l'artiſte me faſſe appercevoir au front de cette tête une cicatrice légére, une verruë à l'une de ſes tempes, une coupure imperceptible à la lévre inférieure, & d'idéale qu'elle était, à l'inſtant la tête devient un portrait ; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, & ce viſage de femme n'eſt plus celui de Vénus, c'eſt le portait de quelqu'une de mes voiſines. Je dirai donc à nos conteurs hiſtoriques : Vos figures ſont belles, ſi vous voulez ; mais il y manque la verrue à la tempe, la couture à la lévre, la marque de petite vérole à côté du nez, qui les rendraient vraies ; & comme diſait mon ami Cailleau, un peu de pouſſiére ſur mes ſouliers, & je ne ſors pas de ma loge, je reviens de la campagne.

Atque ita mentitur, ſic veris falſa remiſcet
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

HOR. ART. POET.

Et

Et puis un peu de morale, après un peu de poétique ; cela va ſi bien. Félix était un gueux qui n'avait rien, Olivier était un autre gueux qui n'avait rien ; dites en autant du charbonnier, de la charbonniére & des autres perſonnages de ce conte, & concluez en général : Qu'il ne peut guere y avoir d'amitiés entiéres & ſolides qu'entre des hommes qui n'ont rien : Un homme alors eſt toute la fortune de ſon ami, & ſon ami eſt toute la ſienne. Delà la vérité de l'expérience que le malheur reſſerre les liens, & la matiere d'un petit paragraphe de plus pour la premiere édition du livre DE L'ESPRIT.

ENTRE-

# ENTRETIEN

## d'un Pere avec ſes Enfans.

### Ou

### du danger de ſe mettre au deſſus des loix.

MOn pere, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans ſa province pour ſa probité rigoureuſe. Il fut plus d'une fois choiſi pour arbitre entre ſes concitoyens, & des étrangers qu'il ne connaiſſait pas, lui confierent ſouvent l'exécution de leurs derniéres volontés. Les pauvres pleurerent ſa perte, lors qu'il mourut; pendant ſa maladie, les grands & les petits marquerent l'intérêt qu'ils prenaient à ſa conſervation. Lorsqu'on ſçut qu'il approchait de ſa fin, toute la ville fut attriſtée. Son image ſera toujours préſente à ma mémoire; il me ſemble que je le vois dans ſon fauteuil à bras, avec ſon maintien tranquille & ſon viſage ſerein. Il me ſemble que je l'entens encore. Voici l'hiſtoire d'une de nos ſoirées, & un modéle de l'emploi des autres.

C'était

2.

Göpner fc. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg

C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui, devant le feu; l'Abbé, ma sœur & moi. Il me disait à la suite d'une conversation sur les inconvéniens de la célébrité : Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtait le repos, & que celui que je faisais avec le mien ôtait le repos aux autres. Après cette plaisanterie bonne ou mauvaise du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, & l'Abbé lui dit : Mon pére à quoi rêvez-vous? Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus desirable de toutes, a ses perils même pour celui qui la mérite. Puis après une courte pause il ajoûta : J'en frémis encore quand j'y pense .... Le croiriez vous, mes enfans? Une fois dans ma vie j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner de fond en comble. L'Abbé. Et comment cela? Mon Pére. Comment? Le voici.

Avant que je commence (dit-il à sa fille) Sœurette, releve mon oreiller qui est descendu trop bas; (à moi;) & toi ferme les pans de ma robe de chambre; car le

feu me brûle les jambes .... Vous avez tous connu le Curé de Thivet? MA SŒUR. Ce bon vieux prêtre qui à l'âge de cent ans faisait ses quatre lieuës dans la matinée? L'ABBÉ. Qui s'éteignit à cent & un ans en apprenant la mort d'un frére qui demeurait avec lui, & qui en avait quatre-vingt dix-neuf? MON PÉRE. Lui même. L'ABBÉ. Eh bien? MON PÉRE. Eh bien, ses héritiers, gens pauvres & dispersés sur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des églises, où ils mandiaient leur vie, m'envoyerent une procuration qui m'autorisait à me transporter sur les lieux & à pourvoir à la sureté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuser à des indigens un service que j'avais rendu à plusieurs familles opulentes? J'allai à Thivet; j'appellai la Justice du lieu; je fis appose les scellés, & j'attendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tarderent pas à venir; ils étaient au nombre de dix à douze. C'étaient des femmes sans bas, sans souliers, presque sans vêtemens, qui tenaient contre leur sein des enfans entortillés de leurs mauvais tabliers; des vieillards couverts de haillons qui s'étaient trainés jusques là, portant sur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles envelopées dans

dans une autre guenille ; le ſpectacle de la miſere la plus hideuſe. Imaginez d'après cela la joie de ces héritiers à l'aſpect d'une dixaine de mille francs qui revenaient à chacun d'eux ; car à vuë de pays la ſucceſſion du Curé pouvait aller à une centaine de mille francs au moins. On leve les ſcellés. Je procéde tout le jour à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux ſe retirent ; je reſte ſeul. J'étais preſſé de les mettre en poſſeſſion de leurs lots, de les congédier & de revenir à mes affaires. Il y avait ſous un bureau un vieux coffre ſans couvercle & rempli de toutes ſortes de paperaſſes, de vieilles lettres, de brouillons de réponſes, de quittances ſurannées, de reçus de rebut, de comptes de dépenſes & d'autres chiffons de cette nature ; mais en pareil cas on lit tout, on ne néglige rien. Je touchais à la fin de cette ennuyeuſe reviſion, lorsqu'il me tomba ſous les mains un écrit aſſez long ; & cet écrit, ſavez-vous ce que c'était ? Un teſtament ! Un teſtament ſigné du curé ! Un teſtament dont la date était ſi ancienne que ceux qu'il en nommait exécuteurs n'exiſtaient plus depuis vingt ans ! Un teſtament où il rejettait les pauvres qui dormaient autour de moi ; & inſtituait légataires univer-

ſels les Frémins, ces riches libraires de Paris que tu dois connaitre. Je vous laiſſe à juger de ma ſurpriſe & de ma douleur ; car que faire de cette piece ? La bruler ? Pourquoi non ? N'avait-elle pas tous les caractéres de la réprobation ? Et l'endroit où je l'avais trouvée, & les papiers avec lesquels elle était confonduë & aſſimilée, ne dépoſaient-ils pas aſſez fortement contre elle, ſans parler de ſon injuſtice révoltante ? Voilá ce que je me diſais en moi même ; & me repréſentant en même temps la déſolation de ces malheureux héritiers ſpoliés, fruſtrés de leur eſpérance, j'approchais tout doucement le teſtament du feu ; puis d'autres idées croiſant les prémiéres, je ne ſçais quelle frayeur de me tromper dans la déciſion d'un cas auſſi important, la méfiance de mes lumieres, la crainte d'écouter plutôt la voïx de la commiſération qui criait au fond de mon cœur, que celle de la juſtice, m'arrêtaient ſubitement ; & je paſſai le reſte de la nuit à délibérer ſi je brulerais ou non cet acte inique que je tins pluſieurs fois au deſſus de la flamme, incertain ſi je le lâcherais ou non. Ce dernier parti l'emporta ; une minute plutôt ou plus tard c'eût été le parti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il était

était ſage de prendre le conſeil de quelque perſonne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour ; je m'achemine à toutes jambes vers la ville ; je paſſe devant la porte de ma maiſon ſans y entrer ; je deſcends au ſéminaire qui était occupé alors par des Oratoriens, entre leſquels il y en avait un diſtingué par la ſureté de ſes lumieres & la ſainteté de ſes mœurs. C'était un Pére Bouin qui a laiſſé dans le diocéſe la réputation du plus grand caſuiſte.

Mon pére en était là, lorſque le Docteur Biſſei entra ; c'était l'ami & le médecin de la maiſon. Il s'informa de la ſanté de mon pére, lui tâta le pouls, ajoûta, retrancha à ſon régime, prit une chaiſe & ſe mit à cauſer avec nous.

Mon pére lui demanda des nouvelles de quelques uns de ſes malades ; entre autres d'un vieux fripon d'Intendant d'un M. de la Méſangere, ancien Maire de notre ville. Cet Intendant avait mis deſordre & le feu dans les affaires de ſon maitre, avait fait des faux emprunts ſous ſon nom, avait égaré des titres, s'était approprié des fonds, avait commis une infinité de friponneries dont la plupart étaient avérées, & il était

à la veille de ſubir une peine infamante, ſi non capitale. Cette affaire occupait alors toute la province. Le Docteur lui dit que cet homme était fort mal, mais qu'il ne déſeſpérait pas de le tirer d'affaire. Mon Pére. C'eſt un très mauvais ſervice à lui rendre. Moi. Et une très mauvaiſe action à faire. Le Docteur Bissei. Une mauvaiſe action ! Et la raiſon, s'il vous plait ? Moi. C'eſt qu'il y a tant de méchans dans ce monde qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en ſortir. Le Docteur Bissei. Mon affaire eſt de le guérir & non de le juger. Je le guérirai, parceque c'eſt mon métier; enſuite le Magiſtrat le fera pendre parceque c'eſt le ſien. Moi. Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi; c'eſt de travailler de toute notre force à l'avantage de la république, & il me ſemble que ce n'eſt pas un pour elle que le ſalut d'un malfaiteur dont inceſſamment les loix la délivreront. Le Docteur Bissei. Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur ? Eſt-ce à moi ? Moi. Non, c'eſt à ſes actions. Le Docteur Bissei. Et à qui appartient-il de connaitre de ces actions ? Eſt-ce à moi ? Moi. Non; mais permettez, Docteur, que

je

je change un peu la théſe, en ſuppoſant un malade dont les crimes ſoient de notoriété publique. On vous appelle; vous accourez, vous ouvrez les rideaux, & vous reconnaiſſez Cartouche ou Nivet. Guérirez-vous Cartouche ou Nivet? .... Le Docteur Biſſei, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il les guérirait; qu'il oublierait le nom du malade pour ne s'occuper que du caractére de la maladie, que c'était la ſeule choſe dont il lui fût permis de connaitre; que s'il faiſait un pas au delà, bientôt il ne ſaurait plus où s'arrêter, que ce ſerait abandonner la vie des hommes à la merci de l'ignorance, des paſſions, du préjugé, ſi l'ordonnance devait être précédée de l'examen de la vie & des mœurs du malade. Ce que vous me dites de Nivet, un Janſéniſte me le dira d'un Moliniſte, un catholique d'un proteſtant. Si vous m'écartez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'eſt bien aſſez que d'avoir à doſer le reméde, ſans avoir encore à doſer la méchanceté qui permaittrait ou non de l'adminiſtrer .... Mais, Docteur, lui répondis-je, ſi après votre belle cure, le premier eſſai que le ſcélérat fera de ſa convaleſcence, c'eſt d'aſſaſſiner votre ami; que

que direz-vous ? Mettez la main ſur la conſcience ; ne vous repentirez vous point de l'avoir guéri ? Ne vous écrierez vous point avec amertume : Pourquoi l'ai-je ſécouru ! Que ne le laiſſais-je mourir ! N'y a-t-il pas là de quoi empoiſonner le reſte de votre vie ? LE DOCTEUR BISSEI. Aſſurément je ſerai conſumé de douleur ; mais je n'aurai point de remords. MOI. Et quel remords pourriez-vous avoir, je ne dis pas d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela, mais d'avoir laiſſé périr un chien enragé ? Docteur, écoutez moi. Je ſuis plus intrepide que vous ; je ne me laiſſe point brider par de vains raiſonnemens. Je ſuis médecin. Je regarde mon malade ; en le regardant je reconnais un ſcélérat, & voici le diſcours que je lui tiens : Malheureux, dépêche toi de mourir ; c'eſt ce qui peut t'arriver de mieux pour les autres & pour toi : Je ſais bien ce qu'il y aurait à faire pour diſſiper ce point de côté qui t'oppreſſe ; mais je n'ai garde de l'ordonner ; je ne hais pas aſſez mes concitoyens pour te renvoyer de nouveau au milieu d'eux, & me préparer à moi même une douleur éternelle par les nouveaux forfaits que tu commettrais. Je ne ſerai point ton complice. On punirait

celui

celui qui te recéle dans ſa maiſon, & je croirais innocent celui qui t'aurait ſauvé ! Cela ne ſe peut. Si j'ai un regret, c'eſt qu'en te livrant à la mort je t'arrache au dernier ſupplice. Je ne m'occuperai point de rendre à la vie celui dont il m'eſt enjoint par l'équité naturelle, le bien de la ſociété, le ſalut de mes ſemblables, d'être le dénonciateur. Meurs, & qu'il ne ſoit pas dit que par mon art & mes ſoins il exiſte un monſtre de plus. LE DOCTEUR BISSEI. Bon jour, papa ! Ah ça moins de caffé après diner, entendez-vous? MON PÉRE. Ah, Docteur, c'eſt une ſi bonne choſe que le caffé. LE DOCTEUR BISSEI. Du moins, beaucoup, beaucoup de ſucre. MA SŒUR. Mais, Docteur, ce ſucre nous échauffera. LE DOCTEUR BISSEI. Chanſons. Adieu, philoſophe. MOI. Docteur, encore un mot. Pendant la derniere peſte de Marſeille il y avait des brigands qui ſe répandaient dans les maiſons, pillant, tuant, profitant du déſordre général pour s'enrichir par toutes ſortes de crimes. Un de ces brigands fût attaqué de la peſte, & reconnu par un des foſſoyeurs que la police avait chargé d'enlever les morts. Ces gens ci allaient & jettaient les cadavres dans la rue. Le foſſoyeur re-

garde le ſcélérat & lui dit : Ah, miſérable, c'eſt toi ; & en même temps il le ſaiſit par les pieds & le traîne vers la fenêtre. Le ſcélérat lui crie : Je ne ſuis pas mort. L'autre lui répond : Tu es aſſez mort, & le précipite à l'inſtant d'un troiſieme étage. Docteur, ſachez que le foſſoyeur qui dépêche ſi leſtement ce méchant peſtiféré, eſt moins coupable à mes yeux qu'un habile médecin, comme vous, qui l'aurait guéri ; & partez. Le Docteur. Cher philoſophe, j'admirerai votre eſprit & votre chaleur, tant qu'il vous plaira ; mais votre morale ne ſera ni la mienne, ni celle de l'Abbé, je gage. L'Abbé. Vous gagez à coup ſûr .... J'allais entreprendre l'Abbé ; mais mon pére s'adreſſant à moi en ſouriant, me dit : Tu plaides contre ta propre cauſe. Moi. Comment cela ? Mon Pére. Tu veux la mort de ce coquin d'Intendant de M. de la Méſangere, n'eſt-ce pas ? Eh laiſſe donc faire le Docteur. A préſent dites moi où j'en étais de mon hiſtoire. Ma Sœur. Vous étiez au Pére Bouin.

Mon Pére. Je lui expoſe le fait. Le Pére Bouin me dit : Rien n'eſt plus louable, Monſieur, que le ſentiment de commiſération dont vous vous êtes touché pour

pour ces malheureux héritiers. Supprimez le teſtament, ſecourez-les, j'y conſens; mais c'eſt à la condition de reſtituer au légataire univerſel la ſomme préciſe dont vous l'aurez privé ni plus ni moins .... Mais je ſens du froid entre les épaules. Le Docteur aura laiſſé la porte ouverte, Sœurette, va la fermer. MA SŒUR. J'y vais, mais j'eſpere que vous ne continuerez pas que je ne ſois revenue. MON PÉRE. Cela va ſans dire.

Ma Sœur qui s'était fait attendre quelque temps, dit en rentrant avec un peu d'humeur: C'eſt ce fou qui a pendu deux écriteaux à ſa porte, ſur l'un deſquels on lit: Maiſon à vendre vingt mille francs, ou à louer douze cent francs par an ſans bail; & ſur l'autre: Vingt mille francs à prêter pour un an à ſix pour cent. MOI. Un fou, ma Sœur? Et s'il n'y avait qu'un écriteau où vous en voyez deux, & que l'écriteau du prêt ne fût qu'une traduction de celui de la location? Mais laiſſons cela, & revenons au Pére Bouin.

MON PÉRE. Le Pére Bouin ajouta: Et qui eſt-ce qui vous a autoriſé à ôter ou à donner de la ſanction aux actes? Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à interpréter les intentions des morts? —— Mais, Pére Bouin, & le

coffre. — Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à décider ſi ce teſtament a été rebuté de réfléxion, ou s'il s'eſt égaré par mépriſe ? Ne vous eſt-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles, & de retrouver au fond d'un ſceau un papier précieux que vous y aviez jetté d'inadvertence ? — Mais, Pére Bouin, & la date & l'iniquité de ce papier ? — Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à prononcer ſur la juſtice ou ſur l'injuſtice de cet acte, & à regarder le legs univerſel comme un don illicite plutôt que comme une reſtitution ou telle autre œuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer ? — Mais, Pére Bouin, & ces héritiers immédiats & pauvres, & ce collatéral éloigné & riche ? — Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à peſer ce que le défunt devait à ſes proches que vous ne connaiſſez pas & à ſon légataire que vous ne conaiſſez pas d'avantage ? — Mais, Pére Bouin, & ce tas de lettres du légataire que le défunt ne s'était pas ſeulement donné la peine d'ouvrir ? .... Une circonſtance que j'avais oublié de vous dire, ajouta mon pére, c'eſt que dans l'amas de paperaſſes entre leſquelles je trouvai ce fatal teſtament, il y avait vingt, trente, je ne ſais combien de lettres des Frémins toutes cachetées. .... Il n'y a, dit le Pére Bouin,

ni

ni coffre, ni date, ni lettres, ni Pére Bouin, ni ſi, ni mais, qui tienne; il n'eſt permis à perſonne d'enfreindre les loix, d'entrer dans la penſée des morts, & de diſpoſer du bien d'autrui. Si la providence a réſolu de châtier ou l'héritier ou le légataire ou le défunt, car on ne ſait lequel, par la conſervation fortuite de ce teſtament, il faut qu'il reſte.

Après une déciſion auſſi nette, auſſi préciſe de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai ſtupéfait & tremblant, ſongeant en moi même à ce que je devenais, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le teſtament comme j'en avais été tenté dix fois; d'être enſuite tourmenté de ſcrupule, & d'aller conſulter le Pére Bouin. J'aurais reſtitué, oh j'aurais reſtitué; rien n'eſt plus ſûr; & vous étiez ruinés.

Ma Sœur. Mais, mon pére, il fallut après-cela s'en revenir au presbytere & annoncer à cette troupe d'indigens qu'il n'y avait rien là qui leur apartient, & qu'ils pouvaient s'en retourner comme ils étaient venus. Avec l'ame compatiſſante que vous avez, comment en eutes vous le courage? Mon Pére. Ma foi, je n'en

ſçais rien. Dans le premier moment je penſai à me départir de ma procuration, & à me faire remplacer par un homme de loi; mais un homme de loi en eût uſé dans toute la rigueur, pris & chaſſé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvais peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon abſence ſubite & les précautions que j'avais priſes en partant avaient inquiété; l'air de triſteſſe avec lequel je reparus, inquiéta bien d'avantage; cependant je me contraignis, je diſſimulai de mon mieux. MOI. C'eſt à dire aſſez mal. MON PÉRE. Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'aſſemblai dans la maiſon un certain nombre d'habitans qui me prêteraient main forte en cas de beſoin. J'ouvris la cave & les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger & à partager entre eux le vin, le bled & toutes les autres proviſions de bouche. L'ABBÉ. Mais, mon pére! .... MON PÉRE. Je le ſais, cela ne leur appartenait pas plus que le reſte. MOI. Allons donc, l'Abbé, tu nous interromps. MON PÉRE. Enſuite pâle comme la mort, tremblant ſur mes jambes, ouvrant la bouche & ne trouvant aucune parole, m'aſſeyant, me

me relevant, commençant une phraſe & ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi : Eh bien, mon cher Monſieur, qu'eſt-ce qu'il y a ? Qu'eſt-ce qu'il y a, repris-je ? .... Un teſtament, Un teſtament qui vous déshérite. Ce peu de mots me coûterent tant à dire que je me ſentis preſque défaillir. MA SŒUR. Je conçois cela.

MON PÉRE. Quelle ſcene, mes enfans, quelle ſcene que celle qui ſuivit ! Je frémis de la rappeller. Il me ſemble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations. ... Ici mon pére portait ſes mains ſur ſes yeux, ſur ſes oreilles. .... Ces femmes, diſait-il, ces femmes, je les vois ; les unes ſe roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, ſe déchiraient les joues & les mammelles ; les autres écumaient, tenaient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, ſi on les eût laiſſé faire ; les hommes briſaient, renverſaient, caſſaient tout ce qui leur tombait ſous les mains ; ils menaçaient de mettre le feu à la maiſon ; d'autres, en rugiſſant, grataient la terre avec leurs ongles comme s'ils



Landesbibliothek Oldenburg

y euſſent cherché le cadavre du curé pour le déchirer ; & tout au travers de ce tumulte, c'étaient les cris aigus des enfans qui partageaient ſans ſavoir pourquoi le déſeſpoir de leurs parens, qui s'attachaient à leurs vêtemens, & qui en étaient inhumainement repouſſés. Je ne crois pas avoir jamais autant ſouffert de ma vie.

Cependant j'avais écrit au légataire de Paris ; je l'inſtruiſais de tout, & je le preſſais de faire diligence, le ſeul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne ſerait pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avais un peu calmé les malheureux par l'eſpérance dont je me flattais en effet, d'obtenir du légataire une rénonciation complete à ſes droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable, & je les avais diſperſés dans les chaumieres les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva ; je le regardai fixement, & je lui trouvai une phyſionomie dure qui ne promettait rien de bon. Moi. De grands ſourcils noirs & touffus, des yeux couverts & petits, une large bouche un peu de travers, un teint baſané & criblé de petite vérole ? Mon Pére. C'eſt cela. Il n'avait pas mis plus de trente heures à faire ſes ſoixante lieuës. Je commençai

çai par lui montrer les miſérables dont j'avais à plaider la cauſe. Ils étaient tous debout devant lui, en ſilence; les femmes pleuraient; les hommes appuyés ſur leurs bâtons, la tête nue, avaient leurs mains dans leurs bonnets. Le Fremin aſſis, les yeux fermés, la tête penchée & le menton appuyé ſur ſa poitrine, ne les regardait pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force; je ne ſais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis toucher au doigt combien il était incertain que cette ſucceſſion lui fût légitimement acquiſe; je le conjurai par ſon opulence, par la miſere qu'il avait ſous les yeux; je crois même que je me jettais à ſes pieds. Je n'en pus tirer une obole. Il me répondit qu'il n'entrait point dans toutes ces conſidérations; qu'il y avait un teſtament; que l'hiſtoire de ce teſtament lui était indifférente, & qu'il aimait mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes diſcours. D'indignation, je lui jettai les clefs au nez; il les ramaſſa, s'empara de tout, & je m'en revins ſi troublé, ſi peiné, ſi changé que votre mere qui vivait encore crut qu'il m'était arrivé quelque grand malheur. .... Ah, mes enfans, quel homme que ce Fremin!

Après ce récit nous tombâmes dans le ſilence, chacun rêvant à ſa maniere ſur cette ſinguliere avanture. Il vint quelques viſites. Un eccléſiaſtique dont je ne me rappelle pas le nom ; c'était un gros prieur qui ſe connaiſſait mieux en bon vin qu'en morale, & qui avait plus feuilleté *le moyen de parvenir* que *les conférences de Grenoble* ; un homme de juſtice, notaire & Lieutenant de police, appellée Du bois ; & peu de temps après un ouvrier qui demandait à parler à mon pére. On le fit entrer, & avec lui un ancien ingénieur de la province qui vivait retiré & qui cultivait les mathématiques qu'il avait autrefois profeſſées ; c'était un des voiſins de l'ouvrier ; l'ouvrier était chapelier.

Le premier mot du chapelier fut de faire entendre à mon pére que l'auditoire était un peu nombreux pour ce qu'il avait à lui dire. Tout le monde ſe leva, & il ne reſta que le Prieur, l'homme de loi, le géometre, & moi, que le chapelier retint.

Monſieur Diderot, dit-il à mon pére, après avoir regardé autour de l'appartement s'il ne pouvait être entendu, c'eſt votre probité & vos lumieres qui m'amenent chez vous, & je ne ſuis pas fâché d'y rencontrer

trer ces autres Meſſieurs dont je ne ſuis peut-être pas connu, mais que je connais tous. Un prêtre, un homme de loi, un ſavant, un philoſophe & un homme de bien! Ce ſerait grand hazard ſi je ne trouvais pas dans des perſonnes d'état ſi différent & toutes également juſtes & éclairées, le conſeil dont j'ai beſoin. Le chapelier ajouta enſuite: Promettez moi d'abord de garder le ſecret ſur mon affaire, quelque ſoit le parti que je juge à propos de ſuivre. On le lui promit, & il continua: Je n'ai point d'enfans; je n'en ai point eu de ma derniere femme que j'ai perdu, il y a environ quinze jours. Depuis ce temps je ne vis pas; je ne ſaurais ni boire, ni manger, ni travailler, ni dormir. Je me leve, je m'habille, je ſors, je rode par la ville dévoré d'un ſouci profond. J'ai gardé ma femme malade pendant dix huit ans; tous les ſervices qui ont dépendu de moi & que ſa triſte ſituation exigeait, je les lui ai rendus. Les dépenſes que j'ai faites pour elle ont conſommé le produit de notre petit revenu & de mon travail, m'ont laiſſé chargé de dettes, & je me trouverais à ſa mort épuiſé de fatigues, le temps de mes jeunes années perdu, je ſerais en un mot

auſſi avancé que le premier jour de mon établiſſement, ſi j'obſervais les loix & ſi je laiſſais aller à des collatéraux éloignés la portion qui leur revient de ce qu'elle m'avait apporté en dot : C'était un trouſſeau bien conditionné ; car ſon pére & ſa mere qui aimaient beaucoup leur fille, firent pour elle tout ce qu'ils purent, plus qu'ils ne purent ; de belles & bonnes nippes en quantité qui ſont reſtées toutes neuves ; car la pauvre femme n'a pas eu le temps d'en uſer ; & vingt mille francs en argent provenus du rembourſement d'un contrat conſtitué ſur M. Michelin, Lieutenant du Procureur général. A peine la défunte a-t-elle eu les yeux fermés, que j'ai ſouſtrait & les nippes & l'argent. Meſſieurs, vous ſavez à préſent mon affaire. Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? Ma conſcience n'eſt pas en repos : Il me ſemble que j'entends là quelque choſe qui me dit : Tu as volé, tu as volé ; rends, rends : Qu'en penſez-vous ? Songez, Meſſieurs, que ma femme m'a emporté en s'en allant tout ce que j'ai gagné pendant vingt ans ; que je ne ſuis preſque plus en état de travailler, que je ſuis endetté, & que ſi je reſtitue il ne me reſte que l'hôpital, ſi ce n'eſt aujour-

aujourd'hui, ce ſera demain. Parlez, Meſſieurs, j'attends votre déciſion. Faut-il reſtituer & s'en aller à l'hôpital ?

A tout Seigneur tout honneur, (dit mon pére en s'inclinant vers l'eccléſiaſtique ;) à vous Monſieur le Prieur.

Mon enfant, (dit le Prieur au chapelier,) je n'aime pas les ſcrupules, cela brouille la tête & ne ſert à rien ; peut-être ne fallait-il pas prendre cet argent; mais puiſque tu l'as pris, mon avis eſt que tu le gardes. MON PÉRE. Mais, Monſieur le Prieur, ce n'eſt pas là votre dernier mot ? LE PRIEUR. Ma foi ſi, je n'en ſais pas plus long. MON PÉRE. Vous n'avez pas été loin. A vous, Monſieur le Magiſtrat. LE MAGISTRAT. Mon ami, ta poſition eſt fâcheuſe ; un autre te conſeillerait peutêtre d'aſſurer le fond aux collatéraux de ta femme, afin qu'en cas de mort ce fond ne paſſât pas aux tiens, & de jouir ta vie durant de l'uſufruit: Mais il y a des loix, & ces loix ne t'accordent ni l'uſufruit ni la propriété du capital. Crois moi ; ſatisfais aux loix, & ſois honnête homme à l'hôpital s'il le faut. MOI. Il y a des loix ! Quelles loix ! MON PÉRE.



Landesbibliothek Oldenburg

Et vous, Monsieur le Mathématicien, comment résolvez vous ce problême ? LE GÉOMETRE. Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu avais pris environ vingt mille francs ? LE CHAPELIER. Oui, Monsieur. —— Et combien à peu près t'a couté la maladie de ta femme ? —— A peu près la même somme. —— Eh bien, qui de vingt mille francs paie vingt mille francs, reste zéro. MON PÉRE. (à moi.) Et qu'en dit la philosophie ? MOI. La philosophie se tait ou la loi n'a pas le sens commun .... Mon pére sentit qu'il ne fallait pas me presser, & portant tout de suite la parole au chapelier : Maitre un tel, lui dit-il, vous nous avez confessé, que depuis que vous avez spolié la succession de votre femme, vous aviez perdu le repos ; & à quoi vous sert donc cet argent qui vous a ôté le plus grand des biens ? Défaites-vous en vite & buvez, mangez, dormez, travaillez, & soyez heureux chez vous. .... Le chapelier repliqua brusquement : Non, Monsieur, je m'en irai à Geneve. —— Et tu crois que tu laisseras le remords ici ? —— Je ne sais, mais j'irai à Geneve. —— Va où tu voudras, tu y trouveras ta conscience.

Le

Le chapelier partit ; ſa réponſe bizarre devint le ſujet de l'entretien. On convint que peutêtre la diſtance du temps & des lieux affaibliſſait plus ou moins tous les ſentimens. Les viſites s'en allerent ; mon frere & ma ſœur rentrerent ; la converſation interrompue fut repriſe, & mon pére dit : Dieu ſoit loué ! Nous voilà enſemble. Je me trouve bien avec les autres, mais mieux avec vous ; puis s'adreſſant à moi : Pourquoi, me demanda-t-il, n'as-tu pas dit ton avis au chapelier ? —— C'eſt que vous m'en avez empêché. —— Ai-je mal fait ? —— Non, parce qu'il n'y a point de bon conſeil pour un ſot. Quoi donc, eſt-ce que cet homme n'eſt pas le plus proche parent de ſa femme ? Eſt-ce que le bien qu'il a retenu ne lui a pas été donné en dot ? Eſt-ce qu'il ne lui appartient pas au titre le plus légitime ? Quel eſt le droit de ces collatéraux ? Mon Pére. Tu ne vois que la loi, mais tu n'en vois pas l'eſprit. Moi. Je vois comme vous, mon pére, le peu de ſureté des femmes, mépriſées, haïes à tort & à travers de leurs maris, ſi la mort ſaiſiſſait ceux-ci de leurs biens. Mais qu'eſt-ce que cela me fait à moi, honnête homme, qui

ai

ai bien rempli mes devoirs avec la mienne ? Ne ſuis-je pas aſſez malheureux de l'avoir perdue ? Faut-il qu'on vienne encore me ſpolier. MON PÉRE. Mais ſi tu reconnais la ſageſſe de la loi, il faut t'y conformer, ce me ſemble. MA SŒUR. Sans la loi il n'y a plus de vol. MOI. Vous vous trompez, ma Sœur. MON FRERE. Sans la loi tout eſt à tous, & il n'y a plus de propriété. MOI. Vous vous trompez, mon frere. MON FRERE. Et qui eſt-ce qui fonde donc la propriété ? MOI. Primitivement, c'eſt la priſe de poſſeſſion par le travail. La nature a fait les bonnes loix de toute éternité : C'eſt une force légitime qui en aſſure l'exécution ; & cette force, qui peut tout contre le méchant, ne peut rien contre l'homme de bien. Je ſuis cet homme de bien ; & dans ces circonſtances & beaucoup d'autres, que je vous détaillerais, je la cite au tribunal de mon cœur, de ma raiſon, de ma conſcience, au tribunal de l'équité naturelle ; je l'interroge, je m'y ſoumets ou je l'annulle. MON PÉRE. Prêche ces principes là ſur les toits, je te promets qu'ils feront fortune, & tu verras les belles choſes qui en réſulteront. —— Je ne les prêcherai pas;

il

il y a des vérités qui ne ſont pas faites pour les fous; mais je les garderai pour moi. —— Pour toi qui es un ſage ! —— Aſſurément. —— D'après cela je penſe bien que tu n'approuveras pas autrement la conduite que j'ai tenue dans l'affaire du curé de Thivet. Mais toi, l'Abbé, qu'en penſes-tu? L'Abbé. Je penſe, mon pére, que vous avez agi prudemment de conſulter & d'en croire le Pére Bouin, & que ſi vous euſſiez ſuivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés. Mon Pére. Et toi, grand philoſophe, tu n'es pas de cet avis? —— Non. —— Cela eſt bien court. Va ton chemin. —— Vous me l'ordonnez? .... —— Sans doute. —— Sans ménagement? —— Sans doute. —— Non certes, lui répondis-je avec chaleur, je ne ſuis pas de cet avis. Je penſe, moi, que ſi vous avez jamais fait une mauvaiſe action en votre vie, c'eſt celle là; & que ſi vous vous fuſſiez cru obligé à reſtitution envers le légataire, après avoir déchiré le teſtament, vous l'êtes bien d'avantage envers les héritiers pour y avoir manqué. Mon Pére. Il faut que je l'avoue, cette action m'eſt toujours reſtée ſur le cœur; mais le Pére Bouin! Moi. Votre Pére Bouin

avec toute ſa réputation de ſcience & de ſainteté n'était qu'un mauvais raiſonneur, un bigot à tête rétrecie. MA SŒUR (à voix baſſe.) Eſt-ce que ton projet eſt de nous ruiner ? MON PÉRE. Paix ! Paix ! Laiſſe là le Pére Bouin, & dis nous tes raiſons, ſans injurier perſonne. MOI. Mes raiſons ? Elles ſont ſimples & les voici. Ou le teſtateur a voulu ſupprimer l'acte qu'il avait fait dans la dureté de ſon cœur, comme tout concourait à le démontrer, & vous avez annullé ſa réſipiſcence ; ou il a voulu que cet acte atroce eût ſon effet, & vous vous êtes aſſocié à ſon injuſtice. MON PÉRE. A ſon injuſtice ? C'eſt bientôt dit. —— Oui, oui, à ſon injuſtice ; car tout ce que le Pére Bouin vous a débité ne ſont que de vaines ſubtilités, de pauvres conjectures, des peutêtre ſans aucune valeur, ſans aucun poids, auprès des circonſtances qui ôtaient tout caractere de validité à l'acte injuſte que vous avez tiré de la pouſſiere, produit & réhabilité. Un coffre à paperaſſes ; parmi ces paperaſſes une vieille paperaſſe proſcrite par ſa date, par ſon injuſtice, par ſon mêlange avec d'autres paperaſſes, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par

la

la richeſſe de ce légataire, & par la pauvreté des véritables héritiers ! Qu'oppoſe-t-on à cela ? Une reſtitution préſumée ! Vous verrez que ce pauvre diable de prêtre, qui n'avait pas un ſou lors qu'il arriva dans ſa cure, & qui avait paſſé quatre vingt ans de ſa vie à amaſſer environ cent mille francs en entaſſant ſou ſur ſou, avait fait autrefois aux Fremins, chez qui il n'avait point demeuré, & qu'il n'avait peutêtre jamais connu que de nom, un vol de cent mille francs. Et quand ce prétendu vol eût été réel, le grand malheur que .... J'aurais brulé cet acte d'iniquité. Il fallait le bruler, vous dis-je ; il fallait écouter votre cœur qui n'a jamais ceſſé de réclamer depuis & qui en ſavait plus que votre imbécille Bouin dont la déciſion ne prouve que l'autorité redoutable des opinions religieuſes ſur les têtes les mieux organiſées & l'influence pernicieuſe des loix injuſtes, des faux principes ſur le bon ſens & l'équité naturelle.

Ma Sœur ſe taiſait ; mais elle me ſerrait la main en ſigne d'approbation ; l'Abbé ſecouait les oreilles, & mon pére diſait : Et puis encore une petite injure au Pére Bouin. Tu crois du moins que ma religion m'ab-



Landesbibliothek Oldenburg

ſout ? Moi. Je le crois ; mais tant pis pour elle. Mon Pére. Cet acte, que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il aurait été déclaré valide au tribunal de la loi ? Moi. Cela ſe peut ; mais tant pis pour la loi. Mon Pére. Tu crois qu'elle aurait négligé toutes ces circonſtances que tu fais valoir avec tant de force ? Moi. Je n'en ſais rien ; mais j'en aurais voulu avoir le cœur net. J'y aurais ſacrifié une cinquantaine de louis ; ç'aurait été une charité bien faite ; & j'aurais attaqué ce teſtament au nom de ces pauvres héritiers. Mon Pére. Oh, pour cela, ſi tu avais été avec moi, & que tu m'en euſſes donné le conſeil ; quoique dans les commencemens d'un établiſſement, cinquante louis ce ſoit une ſomme, il y a tout à parier que je l'aurais ſuivi. l'Abbé. Pour moi, j'aurais autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de juſtice. Moi. Et vous croyez, mon frere, qu'on aurait perdu ce procès ? Mon Frére. je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent ſtrictement à la loi, comme mon pére & le pére Bouin, & font bien. Les juges ferment en pareil cas les yeux ſur les circonſtances, comme mon pére & le Pére Bouin, par l'effroi des inconvé-

convéniens qui s'en ſuivraient, & font bien. Ils ſacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conſcience, comme mon pére & le Pére Bouin, l'intérêt du malheureux & de l'innnocent qu'ils ne pourraient ſauver ſans lâcher la bride à une infinité de fripons, & font bien. Ils redoutent, comme mon pére & le Pére Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeſte dans mille autres par la multitude des déſordres auxquels il ouvrirait la porte, & font bien. Et dans le cas du teſtament dont il s'agit .... MON PÉRE. Tes raiſons comme particuliéres étaient peutêtre bonnes, mais comme publiques elles ſeraient mauvaiſes. Il y a tel Avocat peu ſcrupuleux qui m'aurait dit tête-à-tête: Brûlez ce teſtament; ce qu'il n'aurait oſé écrire dans ſa conſultation. MOI. J'entends. c'était une affaire à n'être pas portée devant les juges. Auſſi, parbleu! n'y aurait-elle pas été portée, ſi j'avais été à votre place. MON PÉRE. Tu aurais préferé ta raiſon à la raiſon publique, la déciſion de l'homme à celle de l'homme de loi? MOI. Aſſurément. Eſt-ce que l'homme n'eſt pas antérieur à l'homme de loi? Eſt-ce que la raiſon de l'eſpece humaine

n'eſt pas tout autrement ſacrée que la raiſon d'un législateur ? Nous nous appellons civiliſés, & nous ſommes pires que des Sauvages. Il ſemble qu'il nous faille encore tournoyer pendant des Siecles d'extravagances en extravagances & d'erreurs en erreurs, pour arriver où la premiere étincelle de jugement, l'inſtinct ſeul nous eût mené tout droit. Nous nous ſommes ſi bien fourvoyés .... Mon Pére. Mon fils, mon fils, c'eſt un bon oreiller que celui de la raiſon ; mais je trouve que ma tête repoſe plus doucement encore ſur celui de la religion & des loix : Et point de réplique là deſſus, car je n'ai pas beſoin d'inſomnie ! Mais il me ſemble que tu prends de l'humeur. Dis moi donc : Si j'avais brûlé le teſtament, eſt-ce que tu m'aurais empêché de reſtituer ? Moi. Non, mon pére votre repos m'eſt un peu plus cher que tous les biens du monde. Mon Pére. Ta réponſe me plait, & pour cauſe. Moi. Et cette cauſe, vous allez nous la dire ? Mon Pére. Volontiers. Le chanoine Vigneron ton oncle était un homme dur, mal avec ſes confreres dont il faiſait la ſatyre continuelle par ſa conduite & par ſes diſcours. Tu étais deſtiné à lui ſuccéder ; mais

au

au moment de sa mort, on pensa dans la famille qu'il fallait mieux envoyer en Cour de Rome que de faire entre les mains du chapitre une résignation qui ne serait peutêtre point agréée. Le courier part. Ton oncle meurt, une heure ou deux, avant l'arrivée présumée du courier; & voilà le canonicat & dix huit cent francs perdus. Ta mere, Tes tantes, nos parents, nos amis étaient tous d'avis de céler la mort du chanoine. Je rejettai ce conseil, & je fis sonner les cloches sur le champ. Moi. Et vous fites bien. Mon Pére. Si j'avais écouté les bonnes femmes & que j'en eusse eu du remords, je crois que tu n'aurais pas balancé à me sacrifier ton aumusse. Moi. Sans cela, j'aurais mieux aimé être un bon philosophe, ou rien, que d'être un mauvais chanoine.

Le gros Prieur rentra, & dit sur mes derniers mots qu'il avait entendus: Un mauvais chanoine! Je voudrais bien savoir comment on est un bon ou un mauvais Prieur, un bon ou un mauvais chanoine; ce sont des états si indifférens. On servit; on disputa encore un peu contre moi; on plaisanta beaucoup le Prieur sur sa décision du chapelier & le peu de cas qu'il faisait

des

des Prieurs & des Chanoines. On lui propoſa le cas du teſtament ; au lieu de le réſoudre il nous raconta un fait qui lui était perſonnel. LE PRIEUR. Vous vous rappellez l'énorme faillite du changeur Bourmont. MON PÉRE. Si je me la rappelle, j'y étais pour quelque choſe. LE PRIEUR. Tant mieux. MON PÉRE. Pourquoi tant mieux ? LE PRIEUR. C'eſt que, ſi j'ai mal fait, ma conſcience en ſera ſoulagée d'autant. Je fus nommé Syndic des créanciers, Il y avait parmi les effets actifs de Bourmont, un Billet de cent écus ſur un pauvre marchand grainetier ſon voiſin. Ce Billet partagé au prorata de la multitude des créanciers, n'allait pas à douze ſols pour chacun d'eux, & exigé du grainetier c'était ſa ruine. Je ſuppoſai .... MON PÉRE. que chaque créancier n'aurait pas refuſé douze ſols à ce malheureux, vous déchirâtes le billet & vous fites l'aumône de ma bourſe. LE PRIEUR. Il eſt vrai ; en êtes vous faché. MON PÉRE. Non. LE PRIEUR. Aiez la bonté de croire que les autres n'en ſeraient pas plus fachés que vous, & tout ſera dit. MON PÉRE. Mais, Monſieur le Prieur, ſi vous lacerez de votre autorité privée un billet, pourquoi n'en laceriez vous pas

pas deux, trois, quatre, tout autant qu'il ſe trouvait d'indigens à ſécourir aux dépens d'autrui ? Ce principe de commiſération peut nous mener loin, Monſieur le Prieur : La juſtice, la juſtice .... LE PRIEUR. eſt ſouvent une grande injuſtice. Une jeune femme qui occupait le premier deſcendit ; c'était la gaieté & la folie en perſonne. Mon pére lui demanda des nouvelles de ſon mari ; ce mari était un libertin qui avait donné à ſa femme l'exemple des mauvaiſes mœurs qu'elle avait, je crois, un peu ſuivie, & qui pour échapper de ſes créanciers s'en était allé à la Martinique. Madame d'Iſigni, c'était le nom de notre locataire, répondit à mon pére : Monſieur d'Iſigni ? Dieu merci ! je n'en ai plus entendu parler ; il eſt peutêtre noyé. LE PRIEUR. Noyé ! Je vous en félicite. MADAME D'ISIGNI. Qu'eſt-ce que cela vous fait, Monſieur l'Abbé ? LE PRIEUR. Rien. Mais à vous ? MADAME D'ISIGNI. Et qu'eſt-ce que cela me fait à moi ? LE PRIEUR. Mais on dit .... MADAME D'ISIGNI. Et qu'eſt-ce qu'on dit ? LE PRIEUR. Puiſque vous le voulez ſavoir, on dit qu'il avait ſurpris quelques-unes de vos lettres. MADAME D'ISIGNI. Et n'avais-je pas un beau

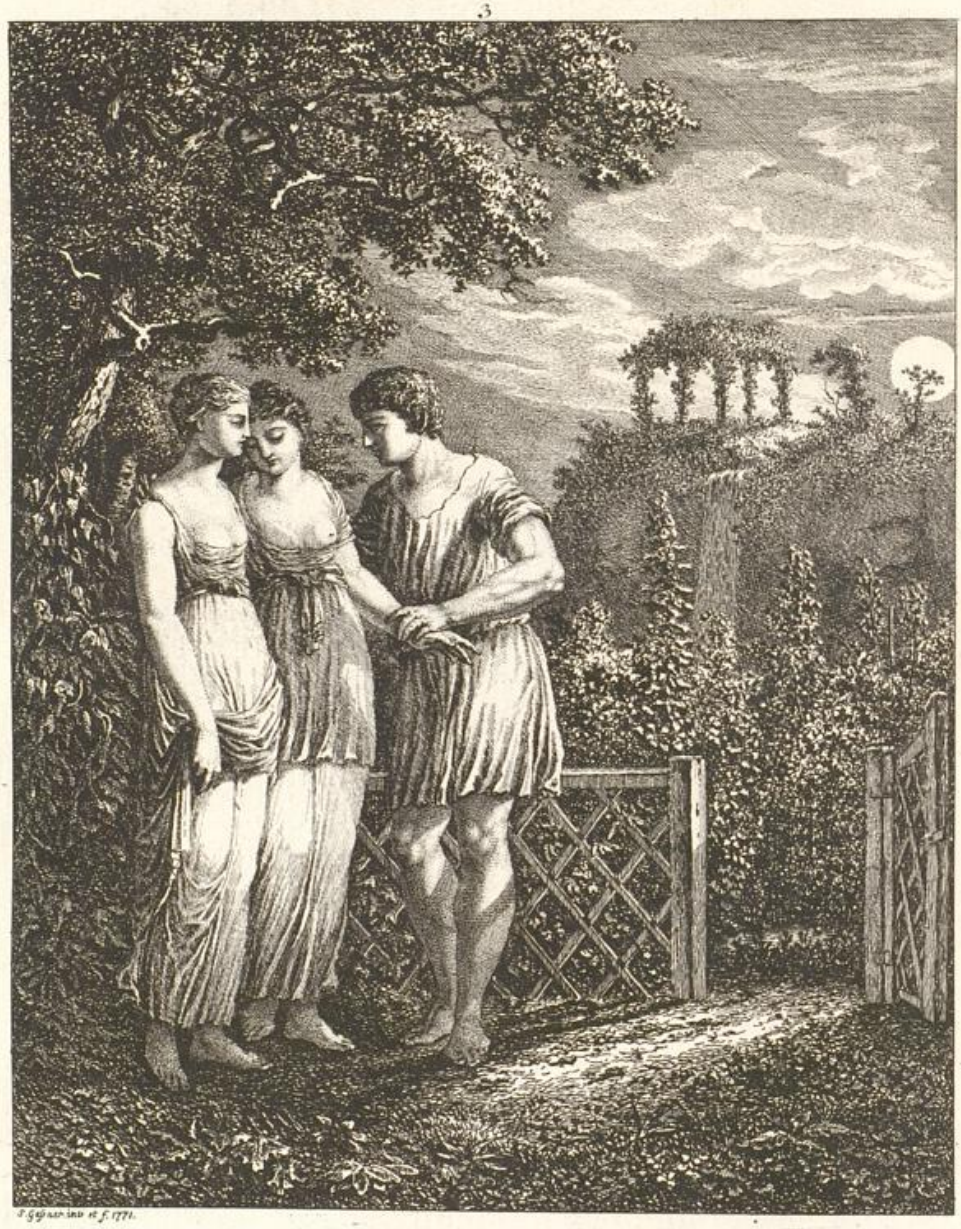
recueil des ſiennes ? .... Et puis voilà une querelle tout à fait comique entre le Prieur & Madame d'Iſigni ſur les privileges des deux ſexes. Madame d'Iſigni m'appella à ſon ſecours, & j'allais prouver au Prieur que le premier des deux époux qui manquait au pacte, rendait à l'autre ſa liberté : Mais mon pére demanda ſon bonnet de nuit, rompit la converſation, & nous envoya coucher. Lorſque ce fut mon tour de lui ſouhaiter la bonne nuit, en m'embraſſant, il me dit à l'oreille : Je ne ſerais pas fâché, qu'il y eut dans la ville un ou deux citoyens comme toi ; mais je n'y habiterais pas, s'ils penſaient tous de même.

# IDYLLES.

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

# DAPHNÉ ET CHLÖÉ.

DAPHNÉ.

DÉja la lune s'eleve derriere ces montagnes obſcures ; déja ſa douce lumiere brille à travers les arbres qui en couronnent la cime. Quel charme on reſpire en ce lieu ! Chlöé, arrêtons nous encore quelques momens. Mon frere aura ſoin de ramener les troupeaux au bercail.

CHLÖÉ. Ce beau lieu m'enchante ; la fraîcheur du ſoir eſt delicieuſe : arrêtons nous encore quelques momens.



Landesbibliothek Oldenburg

DAPHNÉ. Vois tu, Chlöé, près de cette roche, le jardin du jeune Alexis. Allons regarder par deſſus la haye de roſes qui l'entoure. C'eſt le plus beau jardin de toute la contrée. Il n'en eſt point dont l'aſpect ſoit ſi riant. Il n'en eſt point de ſi bien cultivé.

CHLÖÉ. Allons Daphné.

DAPHNÉ. Aucun berger n'entend auſſi bien qu'Alexis la culture des plantes. N'eſt-ce pas Chlöé !

CHLÖÉ. Non aucun.

DAPHNÉ. Comme tout eſt frais, comme tout fleurit ici, ce qui rampe à terre & ce qui s'eleve le long de ces appuis. Là jaillit une ſource pure, elle ſe précipite du haut du rocher, & murmure à travers les ombrages du jardin. Regarde ſur la pointe de ce rocher au deſſus de la caſcade; c'eſt là qu'il a conſtruit un petit berceau de chevrefeüil ! Que du ſein de cet azile on doit bien decouvrir le ſpectacle raviſſant de ces vaſtes campagnes !

CHLÖÉ. Daphné, tu loües avec tranſport, ouï, tout ce que nous voïons eſt charmant. Le jardin du jeune Alexis eſt plus beau que tous les jardins de ces cantons. Ses fleurs ſont les plus belles. Il n'eſt point

de

de fontaine dont le murmure ſoit ſi doux, dont l'eau ſoit plus fraiche.

DAPHNÉ. Mais tu ſouris Chlöé.

CHLÖÉ. Non, Daphné, non ; contemple cette roſe que je cueille ; le parfum que tu reſpires n'eſt-il pas plus doux que celui de toutes les roſes du monde ? Seroit-il plus ſuave, ſi l'amour lui-même en eût pris ſoin ?

DAPHNÉ. Chlöé !

CHLÖÉ. Eh ! bien, à quoi ſert d'étouffer le ſoupir qui fait palpiter ton ſein ?

DAPHNÉ. Viens mechante, retirons-nous.

CHLÖÉ. Si promptement ? Non, ce lieu me plait, j'y ſuis ſi bien. Mais, écoute. J'entens du bruit, là ſous l'ombre épaiſſe de ces Lilas, nous ne ſerons point aperçuës. Le vois-tu ! C'eſt Alexis, c'eſt lui-même. Dis-moi doucement à l'oreille. N'eſt il pas plus beau que tous les bergers de ces contrées ?

DAPHNÉ. Ah ! laiſſe moi.

CHLÖÉ. Non, je ne te laiſſe point aller. Il reve. Il ſoupire. Surement quelque bergere s'eſt emparée de ſon cœur. Ma chere enfant, ta main tremble

dans

dans la mienne. Ne crains rien, il n'y a point ici de loup.

Les jeunes bergeres ſe tenaient cachées ſous l'ombre épaiſſe de Lilas, lors qu'Alexis, ſans ſavoir qu'on l'écoutait, éleva ſa voix gracieuſe & chanta ainſi.

O toi, lune pâle & tranquile, ſoi temoin de mes ſoupirs, & vous, bocages paiſibles, combien de fois n'avez-vous pas ſoupiré après moi le nom de Daphné! Tendres fleurs qui repandez vos parfums autour de moi, la roſée du ſoir brille ſur vos feuilles & mes joües ſont humides des larmes de l'amour. Ah! Si j'oſais —— que ne puis-je lui dire — Daphné, je t'aime plus que l'Abeille n'aime le printemps.

Je la trouvai l'autre jour à la fontaine. Elle venait de remplir d'eau une cruche peſante. Laiſſe-moi porter ce fardeau trop lourd pour ton bras, lui dis-je, d'une voix mal aſſurée: Que tu es bon, reprit-elle, & tout tremblant je pris la cruche peſante. Timide, étouffant à peine mes ſoupirs, je marchai à côté d'elle, les yeux baiſſés, ſans oſer lui dire; Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Faible

Faible Narciſſe comme tu panches triſtement la tête à mes côtés. Le matin t'a vu encore dans toute ta fraicheur. Te voilà fletri. C'eſt ainſi que je verrai fletrir ma jeuneſſe, ſi Daphné dedaigne mon amour, alors, fleurs charmantes, plantes variées, jusqu'ici mes delices, l'objet de mes ſoins les plus doux, privées de culture vous vous fanerez, car la joïe ſera pour jamais bannie de mon cœur. Etouffées par l'yvraye, la ronce & l'epine vous couvriront de leur funeſte ombrage. Et vous qui portiés des fruits ſi doux, arbriſſeaux plantés de mes mains, dépouillés de toute votre parure, vos tiges deſſechées s'eleveront triſtement ſur ce lieu ſauvage. Et j'y paſſerai le reſte de mes jours dans les ſoupirs & dans les larmes.

Puiſſes-tu, quand mes cendres repoſeront ici, puiſſes-tu dans les bras d'un Epoux plus aimable, plus heureux, gouter au comble de la felicité, les plaiſirs les plus touchans! — Non - Images du deſeſpoir, pourquoi venez vous tourmenter mon ame! Je vois encore luire quelques rayons d'eſperance. Daphné ne ſourit-elle pas d'un air gracieux, quand d'un pas lent je paſſe devant elle? Aſſis l'autre jour ſur le penchant de la Colline, je

jouais de mon chalumeau, pendant qu'elle traverſait la prairie voiſine. Elle ſuspendit ſes pas. À peine l'eus-je apperçüe, que mes levres palpitantes, mes doigts errant incertains ſur le chalumeau, je ne formai plus que des ſons confus. Cependant Daphné s'arrêta pour m'entendre.

O ſi ſon Epoux un jour, je la conduis ſous vos ombrages, alors aimables fleurs, réhauſſez l'éclat de vos couleurs, prodigués lui tous vos parfums, alors jeunes arbriſſeaux, inclinez vers elle vos branches touffües, offrez lui vos fruits les plus doux.

Ainſi chanta Alexis, Daphné ſoupira & ſentit ſa main trembler dans la main de ſon amie. Mais Chloé appellant le jeune berger, Alexis, dit-elle, Daphné t'aime. La voici ſous l'ombre des Lilas. Vien que tes baiſers recueillent les larmes de l'amour qui baignent ſes jouës. D'un air timide il accourut. Mais puis-je dire ſes transports, lorsque Daphné confuſe & panchée ſur le ſein de Chloé, fit l'aveu de ſon amour.

La

# LA NAVIGATION.

Il fuit le vaiſſeau qui porte Daphné ſur des rives lointaines. Ah ! que du moins Zéphir ſeul & les amours volent autour d'elle !

Vagues, bondiſſés légérement autour du vaiſſeau ! Lorsque ſes tendres regards repoſent ſur vos jeux folâtres, Dieux ! C'eſt alors qu'elle penſe à moi.

Que des bosquets qui bordent le rivage, les oiſeaux ne chantent que pour toi ! Que les roſeaux & les buiſſons agités par les vents legers t'apellent ſous leur ombre !

O mer, que ta ſurface brillante ſoit toujours paiſible. Jamais plus bel objet ne fut confié à tes flots. L'image du ſoleil qui ſe peint ſur le criſtal de tes ondes eſt moins pure que ſa beauté.

Venus n'avait pas plus d'attraits, lorſque ſortant de la blanche écume des mers, elle monta ſur ſa conque argentée. À ſon aſpect les Tritons enchantés oublierent leurs jeux brüians, oublierent les Nymphes couronnées de joncs.

Ils ne virent plus les regards inquiets ni le ſourire agaçant des Nymphes jalouſes ; plongés dans la plus douce extaſe, leurs yeux ſuivirent encore l'aimable Deeſſe ſous les ombres du rivage.

Landesbibliothek Oldenburg

# L'OEILLET.

En ſe promenant dans le jardin, Doris apperçut près de la charmille un oeillet nuancé des plus vives couleurs, il venait d'éclore. Elle s'en approcha, & d'un air ſouriant, elle pencha ſon beau viſage vers la fleur; Tandis qu'elle ſavourait ſes doux parfums, l'œillet ſemblait baiſer ſes levres. À cette vüe je ſentis mes joues s'enflammer, je me diſais, que ne puis-je, ah! que ne puis-je toucher ainſi ſes levres vermeilles! Daphné ſe retira. Je m'approchai de la charmille. Cueillerai-je, le cueillerai-je, le bel œillet qu'ont touché ſes levres? Ses parfums me delecteraient plus que la roſée ne delecte les fleurs. Déja j'étendais une main empreſſée pour le cueillir, lorſque tout à coup je me dis à moi-même; quoi? lui ravirai-je l'œillet qu'elle chérit? Non, Doris le placera ſur ſon ſein & ſes doux parfums s'eleveront vers ſon beau viſage, comme l'encens ſacré monte vers l'olimpe, lorsqu'on offre des vœux à la Deeſſe de la beauté.

# CLIMENE ET DAMON.

## CLIMENE.

Dis-moi, mon bien aimé, que veux-tu faire ici de ce petit autel. A quelle divinité doit-il être consacré ?

DAMON. Ignores-tu, ma bien aimée, le charme qui m'attache aux bords de cette onde paisible? Ne te souvient-il plus qu'aux jours de nôtre enfance, c'etait nôtre azile favori? Là nous n'etions pas plus hauts que cette jeune Ancholie, là s'ecoulaient rapidement nos heures, lors que nous les passions ensemble, occupés aux doux jeux de l'innocence. Voilà, Climene, pourquoi j'éleve ici ce petit autel. J'en dois l'homage au Dieu de la tendresse; car ses feux, o souvenir qui m'enchante! ses feux s'allumerent dès-lors au fonds de nos cœurs.

CLIMENE. Ce souvenir, Damon, m'est-il moins doux qu'à toi? Ecoute, autour de cet autel, je planterai des Mirthes & des Rosiers. Si Pan les protege, leurs rameaux s'eleveront bientôt au-dessus de l'autel & formeront un petit temple de verdure où nous viendrons adorer l'innocence & l'amour.

D'AMON.

S. Geßner f. 1771.

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg

DAMON. Vois-tu ces buiſſons? Ils s'elevent encore en ceintre, quoiqu'incultes maintenant; c'était notre demeure. Nous en avions élevé la voute auſſi haut que nous pouvions atteindre, cependant un chevreau de ſes cornes en eut briſé le faite, tant il était élevé. Des branches d'Ozier en formaient les murs & un petit grillage de roſeaux fermait l'entrée de notre habitation. Qu'elles étaient delicieuſes toutes les heures que nous paſſions enſemble dans cette aimable retraite.

CLIMENE. N'avais-je pas planté devant notre maiſon un petit jardin? ne l'avions nous pas entouré d'une haye de joncs? une brebis l'eut broutée dans un inſtant, tant elle était grande.

DAMON. La faveur des Dieux peut-elle repoſer ſur la maiſon où il n'y a point d'enfans. Tu avais trouvé une petite image mutilée de l'amour. En bonne mere, tu lui prodiguais tes ſoins & tes careſſes, une coquille de noix était ſon lit. Là bercé par tes chants il repoſait ſur des feuilles de roſe.

CLIMENE. Ouï, Damon. Et ce Dieu recompenſera les ſoins ingenus de notre enfance.

DAMON. Un jour j'avais fait une petite cage de

de jonc. J'y renfermai une cigale & t'en fis préſent. Tu voulus la tirer de ſa cage pour badiner avec elle, mais tandis que tu la tenais, en s'efforçant de s'echapper, elle laiſſa une de ſes petites jambes entre tes doigts. Tremblante de douleur la cigale reſta collée ſur la tige d'une fleur. Regarde, diſais-tu, ah regarde le pauvre petit oiſeau, comme il friſſonne! tu ſouffres, & c'eſt moi qui ſuis la cauſe de ton mal. Tes yeux étaient mouillés de larmes & je jouiſſais de te voir ſi tendre & ſi compatiſſante.

CLIMENE. Ta bonté, Damon, me parut bien plus touchante, le jour que mon frere enleva de leur nid deux petites Linottes. Donne-moi, lui dis-tu, les petits oiſeaux. Mais il ne te les donna point. Je t'en donnerai cette houlette. Vois avec quel ſoin, avec quel art j'ai ſçu l'orner, en faiſant ſerpenter autour du baton blanc cette écorce brune & ces rameaux verds. Le troc fut accepté: Dès qu'il t'eut donné les petits oiſeaux, tu les mis dans ta pannetiere, & montant ſur l'arbre tu les poſas doucement dans leur nid. Des larmes de joie baignerent alors mes joues, ſi je ne t'avais point encore aimé, je t'aurais aimé de ce moment.

DAMON.

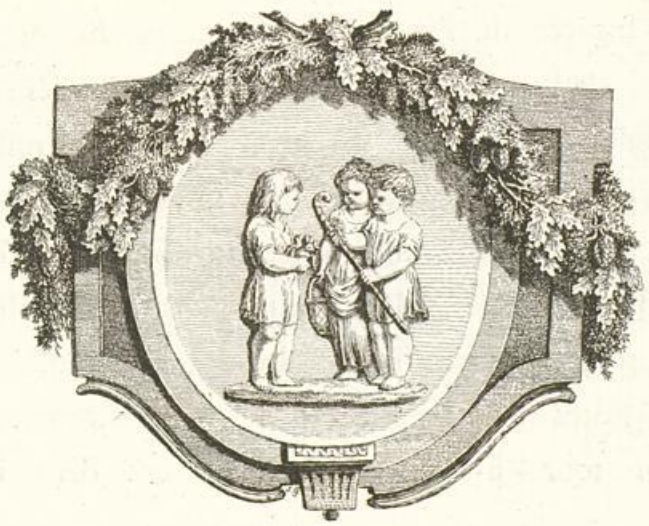
Landesbibliothek Oldenburg

DAMON. Ainſi s'écoulerent delicieuſement les jours de ton enfance lorsque dans nos jeux, j'étais ton mari & que tu étais ma femme.

CLIMENE. Auſſi m'en ſouviendrai-je encore avec transport au declin de mes jours.

DAMON. Qu'ils ſeront heureux tous les inſtans de nôtre vie, ſi au retour de la nouvelle lune, ainſi l'a promis ta mere, Hymen realiſe ce qui jusqu'ici ne fut qu'un jeu d'enfans.

CLIMENE. Si les Dieux favorables daignent benir nos deſtinées, jamais mon ami, non jamais époux n'auront été plus heureux que nous.



Landesbibliothek Oldenburg

# LA MATINÉE D'AUTOMNE.

Déja les premiers rayons du ſoleil doraient la cime des montagnes & annonçaient le plus beau jour d'automne, lorſque Milon ſe mît à ſa fenêtre. Le ſoleil brillait deja à travers les pampres dont la verdure melée de jaune & de pourpre, formait au-deſſus de la fenêtre un berceau de feuillage, qu'agitait doucement le ſoufle leger des vents du matin. Le Ciel était ſerein, une mer de brouillards couvrait la vallée; ſemblables à des iles les collines les plus hautes avec leurs cabanes fumantes & la parure bigarée de l'automne, s'élevaient du ſein de cette mer à la clarté du ſoleil. Les arbres chargés de fruits mûrs offraient à l'œil le mélange piquant de mille nuances de jaune & de pourpre avec quelques reſtes de verdure. Milon dans un doux raviſſement laiſſait errer ſes regards ſur cette vaſte contrée. Tantôt au loin, tantôt plus près il entendait le bêlement joyeux des brebis, les flûtes des bergers & le gazouillement des oiſeaux qui tour-à-tour ſe pourſuivaient dans le vague

des

des airs, ou ſe perdaient dans le brouillard de la vallée. Plongé dans une reverie profonde, il reſta longtems immobile. Mais ſoudain tranſporté d'un ſaint enthouſiasme il prit la lyre qui était ſuſpendue au mur & chanta ainſi :

„ Puiſſe-je, o Dieux! Puiſſe-je exprimer mes tranſports & ma reconnaiſſance par des chants dignes de vous? La nature épanouïe brille dans toute ſa beauté. Ses richeſſes ſe repandent avec profuſion. Partout regnent la joye & la gaité. Le bonheur de l'année ſourit dans nos vignes, & dans nos vergers. Qu'elle eſt belle toute cette contrée! Qu'elle eſt belle dans la parure bigarée de l'automne!

Heureux celui dont le cœur pur n'eſt rongé d'aucun remords, qui ſatisfait de ſa fortune goute ſouvent le bonheur de faire du bien. La ſerenité du matin le reveille & l'invite à la joie. Ses jours ſont pleins de charmes & la nuit vient le ſurprendre dans les bras du ſommeil le plus doux. Son ame eſt toûjours ouverte aux impreſſions du plaiſir? La beauté variée des ſaiſons l'enchante, & lui ſeul jouït de tous les tréſors de la nature.



Landesbibliothek Oldenburg

Mais doublement heureux eſt celui qui partage ſon bonheur avec une compagne que formerent les graces & la vertu, avec une compagne telle que toi, ma chere Daphné. Depuis qu'Hymen unit nos deſtinées, il n'eſt point de bonheur qui ne ſoit plus touchant pour moi. Ouï depuis qu'Hymen unit nos deſtinées, elles ſont comme les accords de deux flûtes dont les accents purs & doux repetent le même air; quiconque l'entend eſt penetré de joïe. Mes yeux decelerent-ils jamais un deſir que tu ne l'aïes rempli? Ai-je jamais gouté quelque bonheur que le tien ne l'eût augmenté? Jamais un chagrin m'a-t-il pourſuivi juſques dans tes bras, que tu ne l'aïes diſſipé comme le ſoleil au printems diſſipe les brouillards? Ouï le jour que je te conduiſis, mon épouſe, dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta ſuite & ſe joindre à nos Penates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domeſtique, la propreté, le courage & la joye préſident à tous les travaux & les Dieux ſe plaiſent à benir ton ouvrage.

Depuis que tu és la félicité de mon cœur, depuis que tu l'és, o Daphné, tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux, la benediction s'eſt repoſée ſur ma cabane.

cabane. Elle ſe repand ſur mes troupeaux, ſur mes plantes & ſur mes recoltes. Le travail de chaque journée eſt une jouïſſance nouvelle, & quand je reviens fatigué ſous ce toit paiſible, quel charme de me ſentir ſoulagé par tes tendres empreſſemens ! Le printemps me ſemble plus riant, l'automne & l'été plus riches ; & quand l'hyver couvre notre habitation de ſes triſtes frimats, alors près de nos foyers aſſis à tes cotés, je goûte au milieu des ſoins les plus touchans & des entretiens les plus doux, je goûte le charme délicieux de la ſecurité domeſtique. Que les aquilons ſe déchainent, que la chûte des neiges cache à mes yeux toute la contrée ! Renfermé près de toi, je ſens o ma Daphné, je ſens mieux encore que tu és tout pour moi. Vous mettés le comble à ma felicité, aimables enfans ; parés de toutes les graces de votre mere, de quelles faveurs celeſtes ne nous offrés-vous pas l'éſpérance ? Le premier mot que Daphné vous apprit à begayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiés ; la ſanté & la gaieté ſourient dans tous vos traits, & la douce complaiſance regne déjà dans vos yeux. Vous êtes les delices de notre jeuneſſe. Votre bonheur ſera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour

des champs, ou des paturages, vous m'appellés dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie ; quand fuspendus à mes genoux vous recevés avec les transports de l'innocence mes petits préfens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits inftrumens que j'ai fculptés en gardant les troupeaux, pour former vos mains, quoique faibles encore, à la culture des champs & des jardins ; Dieux ! combien me touche alors la douce ingenuité de vos plaifirs ! Dans mon raviffement, o ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts : Avec quelle grace charmante tu baifes les larmes de joïe qui coulent de mes yeux ! „

Tandis qu'il chantait ainfi, Daphné entra, tenant fur chacun de fes bras un enfant plus beau que l'amour. Le matin rafraichi par la rofée eft moins touchant que l'étoit Daphné, les jouës couvertes de larmes de joie, o mon ami ! dit-elle en foupirant, que je fuis heureufe, nous venons, ah nous venons te remercier de ce que tu nous aimes.

À ces mots, il les preffa tous trois dans fes bras. Ils ne parlaient pas, ils jouïffaient. Ah ! qui les eut vus dans cet inftant, eut fenti jusqu'au fond de l'ame, que la vertu feule eft heureufe !

Le

# LE VOEU.

PErmettez, o Nimphes, permettez que l'eau de votre ſource lave la bleſſure dont mon flanc eſt déchiré! Faites o Nimphes de cette fontaine, faites que cette eau me ſoit ſalutaire! Ce n'eſt point le reſſentiment, ce n'eſt pas l'inimitié qui a fait couler ce ſang. Le jeune fils d'Aminte, aſſailli par un loup, a fait retentir le bois de ſes cris, & ſoudain, graces aux immortels, j'ai pu voler à ſon ſecours. Tandis que la bête cruelle ſe debattait encore ſous mes coups, d'une dent acerée, elle m'a déchiré le flanc. O Nimphes ne ſoïés point irritées, ſi le ſang qui coule de ma bleſſure trouble votre onde limpide. Demain au point du jour, je viendrai ſur ce bord vous immoler un Chevreau, blanc, comme la neige qui vient de tomber.

Landesbibliothek Oldenburg

# LES ZEPHIRS.

## PREMIER ZEPHIR.

Pourquoi voltiger ainſi ſans deſſein parmi ces roſiers ? Viens, volons enſemble au fonds de ce vallon. Ces ombrages cachent les Nimphes qui ſe baignent dans les eaux transparentes de l'etang.

SECOND ZEPHIR. Je ne te ſuivrai point. Va folatrer autour de tes Nimphes. Un ſoin plus touchant m'occupe ici : Je rafraichis mes ailes dans la roſée qui baigne ces fleurs, & j'y recueille d'agréables parfums.

PREMIER ZEPHIR. Eſt-il un ſoin plus doux que celui de ſe mêler aux jeux des Nimphes qui ne reſpirent que la gaïté ?

SECOND ZEPHIR. Une jeune fille, belle comme la plus jeune des graces paſſera bientôt ſur ce ſentier. Au retour de chaque aurore, tenant ſous le bras une corbeille

le toute pleine, elle va à cette cabane ſur le ſommet de la Colline. L'apperçois-tu ? C'eſt celle dont le toit de mouſſe reflechit les premiers rayons du jour. C'eſt-là que Melinde porte du ſoulagement à l'indigence. Une femme vertueuſe mais infirme & pauvre occupe cette humble chaumiere. Deux enfans dans la prémiere fleur de l'iñocence pleureraient de faim au pied du lit de leur mere infortunée, ſi Melinde n'etait pas leur ange tutelaire. Ravie d'avoir conſolé l'indigence, elle va revenir, ſes belles joües animées d'un ſentiment de joïe & ſes beaux yeux baignés encore des larmes de la pitié. J'attens ſon retour dans ce buiſſon de Roſes. Dès que je la verrai paroitre je volerai à ſa rencontre, & mes ailes repandant autour d'elle les plus doux parfums, rafraichiront ſes joües brulantes, & je baiſerai les pleurs prêts à s'échapper des ſes yeux. Voilà le ſoin qui m'occupe.

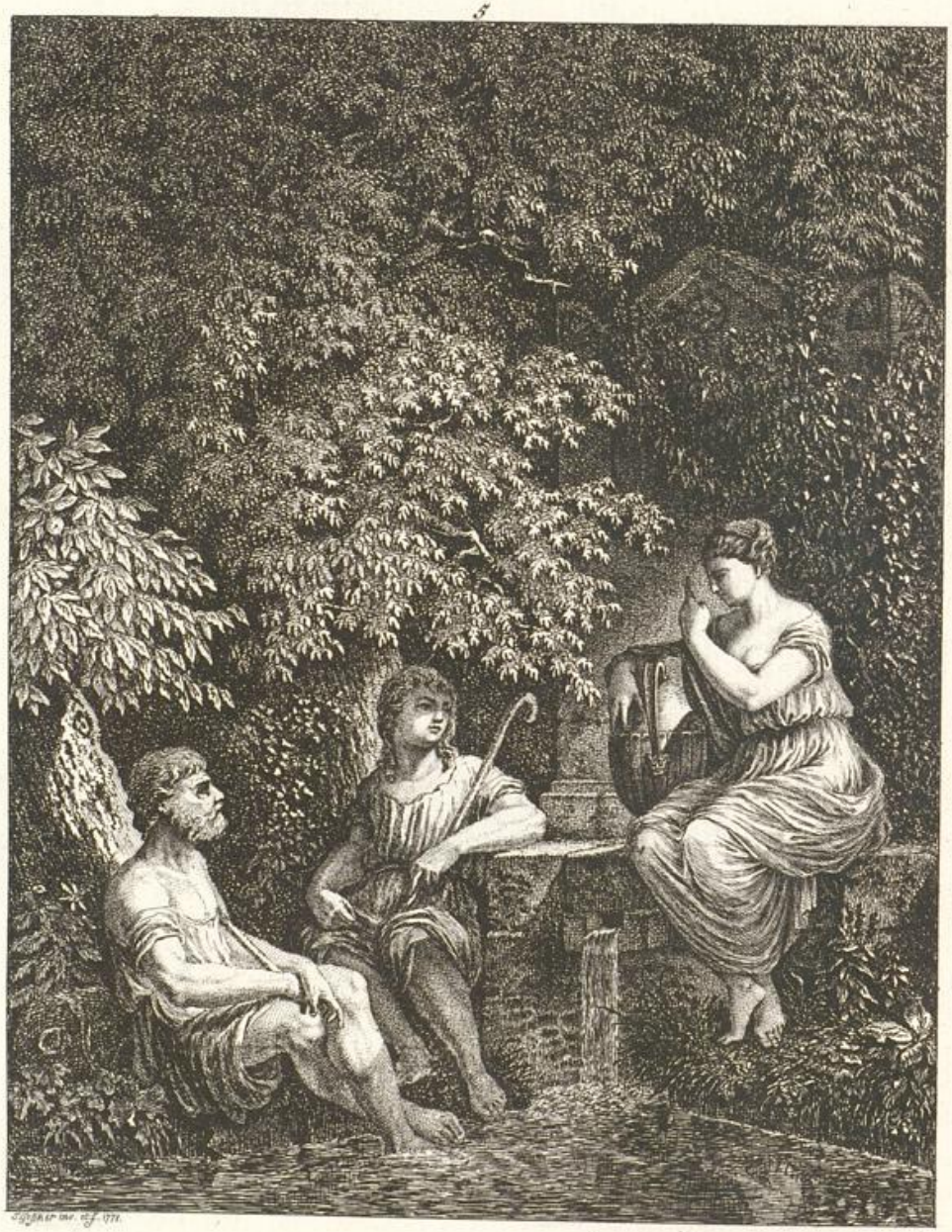
PREMIER ZEPHIR. Tu m'attendris : que le ſoin qui t'occupe eſt doux. Je veux comme toi rafraichir mes ailes dans la roſée qui baigne ces fleurs, comme toi, j'y veux recueillir des parfums, & comme toi je veux

au retour de Melinde voler au devant d'elle. Mais la voilà qui ſort du bocage. Belle comme le matin d'un beau jour, la vertu ſourit ſur ſes levres de roſe. Son maintien eſt celui des graces. Allons deploïons nos ailes. Je n'ai jamais rafraichi des jouës plus vermeilles, un viſage plus enchanteur.

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

# AMYNTAS.

Nous venions de Milete, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déja nous appercevions de loin la Colline ſur laquelle le temple orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'eleve du ſein d'un bois de lauriers vers la voute azurée des cieux ; plus loin nos yeux ſe perdaient ſur la plaine immenſe des mers. Il était midi. Le ſable brulait la plante de nos pieds, & le ſoleil dardait ſi directement ſes rayons ſur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvraient notre front prolongeaient leurs ombres ſur tout le viſage. Le Lezard haletant ſe trainait à peine à travers la fougere qui bordait le ſentier. On n'entendait que la cigale & la ſauterelle gazouiller ſous l'herbe brulée des près: À chaque pas, il s'elevait une pouſſiere enflamée qui nous brulait les yeux & ſe collait ſur nos levres deſſechées. Nous graviſſions ainſi, accablés de langueur ; mais bientôt nous hâtames le pas, lorsque nous apperçûmes devant nous, ſur le bord même du chemin, quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage était auſſi ſom-

bre que la nuit. Saisis d'un fremissement religieux, nous entrames dans ce bocage où l'on respirait la plus douce fraicheur. Ce lieu de delices offrait, à la fois, tout ce qui pouvait recréer nos sens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon, arrosé par une source de l'eau la plus pure & la plus fraiche. Des branches chargées de poires & de pommes dorées, s'inclinaient vers le bassin, & les troncs des arbres étaient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille & du mûrier sauvage. La fontaine sortait en bouillonnant du pied d'un tombeau entouré de chevrefeuils, de saules & du lierre rampant. O Dieux! m'ecriai-je, quel charme on respire en ce lieu! mon cœur benit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caracteres que j'apperçois entre ces rameaux de chevrefeuil, sur le frontispice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lut ces mots:

„ Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entiere
„ ne fut qu'une chaine de bienfaits, voulant encore faire

„ du

„ du bien longtems après ſa mort, il conduiſit cette four-
„ ce en ce lieu, il y planta ces arbres. „

Que ta cendre ſoit benie, homme généreux ! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laiſſas après toi ſoient benis à jamais ! En diſant ces mots, je vis de loin ſous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune & belle, d'une taille ſuelte, d'un port noble & ſimple, elle portait un vaſe de terre ſous ſon bras, & s'approchant de la fontaine : je vous ſalue, nous dit-elle d'une voix gracieuſe. Vous étes étrangers, accablés ſans doute du long chemin que vous avés fait durant la chaleur du jour. Dites moi, auriés-vous beſoin de quelques rafraichiſſemens que vous n'ayés point trouvés ici ? nous te remercions, lui repondis-je, nous te remercions, femme aimable & bienfaiſante. Que pourrions nous deſirer encore? L'eau de cette fontaine eſt ſi pure, ces fruits ſi delicieux, ces ombrages ſi fraix. Nous ſommes pénétrés de veneration pour l'homme de bien dont la cendre repoſe ici : Sa bienfaiſance a prevenu tous les beſoins du voyageur ; tu parais être de cette contrée, tu l'as connu ſans doute : Ah ! dis-nous tandis que nous repoſons à la fraicheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux. Alors

Alors cette femme s'aſſit ſur le pied du tombeau, poſa ſon vaſe de terre à ſon coté & s'appuyant deſſus elle reprit avec un ſourire gracieux.

Amintas était ſon nom. Honorer les Dieux, faire du bien aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée il n'eſt pas un berger qui ne revere ſa memoire avec la reconnoiſſance la plus tendre, il n'en eſt pas un qui ne raconte, en verſant des larmes de joïe, quelque trait de ſa droiture ou de ſa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'eſt par lui que je ſuis la plus heureuſe des femmes .... Ici ſes yeux ſe remplirent de larmes ... la femme de ſon fils ... Mon pére était mort, il nous avait laiſſé ma mere & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirées dans une cabane ſolitaire nous y vivions du travail de nos mains & des bienfaits de la vertu. Deux chevres nous donnaient leur lait, un petit verger ſes fruits. C'étaient là tous nos treſors. Le Calme dont nous jouïſſions ne dura pas longtems. Ma mere mourut & je reſtai ſeule ſans appui, ſans conſolation; Amintas alors me prit dans ſa maiſon, me laiſſa la conduite du ménage & fut plutôt mon pére que mon maitre. Son fils, le meilleur

meilleur, le plus beau berger de ces hameaux vit la tendre inquietude avec laquelle je tâchai de meriter un ſi doux azile. Il vit mes travaux fideles & mes ſoins aſſidus, Il m'aima & me dit qu'il m'aimait. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour, je ſuis née dans l'indigence & trop heureuſe de ſervir dans ta maiſon, je le lui répétai ſouvent avec inſtance. Mais il n'oublia point ſon amour; un matin que j'étais à l'entrée de la cabane occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amintas rentra & s'aſſit à côté de moi, au ſoleil du matin; après m'avoir regardée longtemps avec un ſourire plein de bonté: Mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes ſoins, ta modeſtie me charme; je t'aime, & je veux, ſi les Dieux nous favoriſent, je veux te voir heureuſe. Puis-je, o mon cher maitre, puis-je être plus heureuſe, ſi je merite vos bienfaits? c'eſt tout ce que je pus lui répondre, & des larmes de reconnaiſſance coulerent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrais honorer la memoire de ton pére & de ta mere. Dans ma vieilleſſe je voudrais voir le bonheur de mon

fils

fils & le tien. Il t'aime, ſon amour, dis-moi, ſon amour te rendra-t-il heureuſe? L'ouvrage échappa de mes mains, tremblante je rougis & reſtai immobile devant lui. Il me prit la main, l'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, ſon amour te rendra-t-il heureuſe? Je tombai à ſes pieds, ma voix expira ſur mes levres, je preſſai ſa main contre mes joüës mouillées de larmes, & depuis ce jour fortuné, je ſuis la plus heureuſe des femmes. Après un moment de ſilence, elle reprit ainſi, en s'eſſuyant les yeux; tel était l'homme qui repoſe ſous cette tombe. Vous deſirés encore de ſavoir comment il a conduit ici cette ſource, comment il a planté ces arbres. Je vais vous le raconter.

Dans ſes derniers jours il venait ſouvent s'aſſeoir ici ſur le bord du chemin; d'un air affable & doux il ſaluait les paſſans, & offrait des rafraichiſſemens au voyageur fatigué. Eh? quoi, dit-il un jour, ſi je plantais ici quelques arbres fruitiers, ſi ſous leur ombrage, je conduiſois une ſource fraîche & limpide; l'eau & l'ombre ſont loin de ces lieux; je ſoulagerais encore longtems après moi & l'homme fatigué & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce deſſein fut promptement exécuté:

exécuté : il fit conduire ici la ſource la plus pure, & à l'entour il planta des arbres fertiles dont les fruits muriſſent en differentes ſaiſons. L'ouvrage achevé il ſe rendit au temple d'Apollon, & ayant préſenté ſon offrande il fit cette priere „ O Dieu ! fais proſperer les jeunes „ arbres que je viens de planter, que l'homme religieux „ qui va à ton temple puiſſe ſe récréer ſous leur om- „ brage. „

Le Dieu avait exaucé ſa priere. Amintas s'étant réveillé de bonne heure le jour ſuivant, ſes premiers regards ſe porterent ſur le chemin ; quel fut ſon raviſſement, lorsqu'à la place des arbriſſeaux qu'il avait plantés la veille, il vit des arbres hauts & touffus ; ô Dieux ! s'ecria-t-il que vois-je ? ô mes enfans, dites-moi, eſt-ce un ſonge qui me trompe ? je vois les arbriſſeaux, que j'ai plantés hier, changés en arbres forts & puiſſants. Remplis d'une ſainte admiration nous allâmes tous au bocage. Déjà les arbres dans toute leur vigueur étendaient au loin leurs branches touffuës, déjà l'extremité de leurs rameaux. cedant au poids des fruits murs ſe courbait juſques ſur le gazon fleuri. O prodige, dit le vieillard, dans l'hyver de mes ans je me promenerai



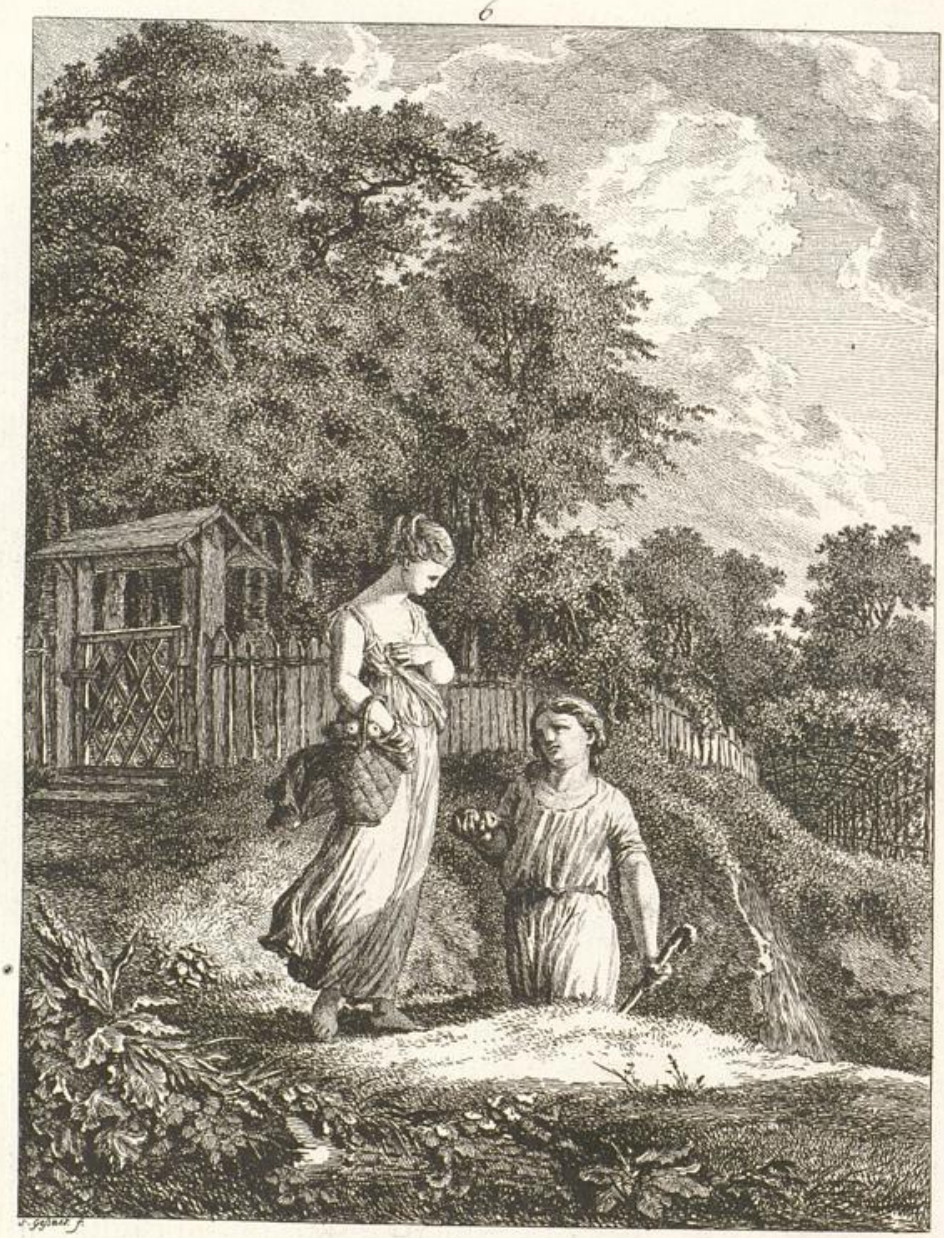
Landesbibliothek Oldenburg

encore ſous ces ombres ! nous rendimes graces & nous ſacrifiames au Dieu qui avait accompli., qui avait même ſurpaſſé les vœux d'Amintas. Mais, helas ! ce vieillard cheri des Dieux n'habita plus longtemps ſous ces berceaux. Il mourut & nous l'avons enſeveli dans ces lieux, afin que tous ceux qui repoſeront ſous cet ombrage beniſſent ſa cendre.

À ce recit, penetrés de reſpect nous benîmes la cendre de l'homme de bien & nous dîmes à ſa fille „ cette ſource nous a paru bien douce, la fraicheur de „ cette ombre nous a recréés, mais bien plus encore „ le recit que tu viens de nous faire ; que les Dieux „ beniſſent tous les inſtans de ta vie ! „ & plein d'un ſentiment religieux nous portames nos pas au temple d'Apollon.

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

# THYRSIS.

C'eſt en-vain, diſait Thyrſis en ſoupirant ſa peine, c'eſt en-vain, Nymphes propices, que vous repandés une ſi douce fraicheur ſous ces ombres. Ce n'eſt pas pour moi, que vos urnes verſent leur onde limpide à l'abri de ces berceaux. Je languis, helas! comme on languit aux ardeurs des jours de la moiſſon: Aſſis au pied de la colline ſur laquelle repoſe la cabane de Chloé, je repetais à l'echo un air tendre. Le ſommet de la colline eſt ombragé par un jardin fruitier, qu'elle même cultive. A mes cotés tombait en murmurant le ruiſſeau qui ſerpente à travers le verger. Souvent dans ſes ondes, elle rafraichit ſes mains & ſes jouës de roſes ... Soudain j'entendis le bruit du verrou qui ferme la porte du jardin. Chloé en ſortit. un doux Zephir ſe jouait dans ſa blonde chevelure. Qu'elle était belle! Dans l'une des ſes mains elle tenait une jolie corbeille remplie des plus beaux fruits; de l'autre, (la pudeur veille, lors même qu'elle ne ſoupçonne aucun temoin;) de l'autre elle ſer-

rait ſa robe contre ce ſein naiſſant que le jeu des Zéphirs s'efforçait de decouvrir. Mais ſa robe legere s'inſinuant dans les contours gracieux de ſa taille & de ſes genoux, flottait derriere elle au gré des airs, avec un doux fremiſſement. Tandis que Chloé paſſait ainſi ſur le haut de la colline, deux pommes tomberent de ſa corbeille & roulerent jusqu'à l'endroit où j'etais, comme ſi l'amour lui-même en eût dirigé le cours. Je les ramaſſe, je les preſſe ſur mes levres & les portant ainſi au ſommet de la colline, je les rends à la jeune Chloé. Ma main tremblait, je voulais parler, je ne fis que ſoupirer. Cependant Chloé baiſſa les yeux, une aimable rougeur ſe repandit ſur ſes jouës. Elle ſourit d'un air gracieux, rougit d'avantage, & me fit don de la plus belle pomme. Timides tous deux, nous reſtames immobiles. Helas! quel ſentiment j'eprouvai! Puis d'un pas lent elle reprit le chemin de ſa demeure. Mes regards fixés ſur elle ne ceſſerent de la ſuivre. Avant d'entrer dans ſa cabane, elle s'arrêta, & d'un air affable, je la vis ſe tourner encore vers moi, mes yeux longtemps après l'avoir perduë, demeurerent attachés au ſeuil de ſa porte. Je deſcendis enfin de la colline, mes

genoux

genoux tremblaient sous moi. Amour, tendre amour ! Seconde mes vœux ! Helas ! ce que j'ai senti depuis ce moment, ne s'effacera jamais de mon cœur.

## A L'AMOUR.

Aimable Dieu de Cypris, ce fut le premier jour de Mai que j'elevai pour toi cet autel au fonds du jardin, je le couvris d'un berceau de Mirthes & de roses. Amour ! sur cet autel ne t'ai-je pàs offert tous les matins une guirlande de fleurs toute humide encore des pleurs de l'aurore ? mais helas ! tu te ris de mes vœux. Déjà les aquilons fanent la verdure des arbres & des prés, Phyllis — Phyllis est toujours cruelle comme le premier jour de Mai.

Landesbibliothek Oldenburg

# DAPHNIS.

Pendant une belle nuit d'eté, Daphnis s'était gliſſé auprès de la cabane de ſa bergére. L'amour connait peu le ſommeil.

La vaſte étenduë des cieux était parſemée d'étoiles brillantes. La lune répandait ſes douces clartés à travers l'ombre obſcure des forêts. Toute la contrée était calme & ſombre ; & tout ſemblait reſpecter le repos de la nature. On ne voyait plus que les étincelles du flambeau de la nuit ſautiller encore ſur l'onde gazouillante des ruiſſeaux, & quelques vers luiſans errer dans l'obſcurité. Toute autre lumiere était eteinte.

Daphnis plongé dans une douce mélancolie s'aſſit vis-à-vis de la cabane de ſa maitreſſe. Ses yeux demeuraient attachés ſur la fenêtre de la chambre où elle dormait. La fenêtre était entr'ouverte aux vents legers du ſoir & aux doux rayons de la lune. Daphnis, à demi voix ſe mit à chanter ainſi.

Que ton ſommeil ſoit tranquille, o ma bien aimée !

Qu'il

Qu'il ſoit rafraichiſſant comme l'air du matin ! repoſe doucement ſur ta couche, ainſi qu'une goutte de roſée ſur la feuille de Lys, lors qu'aucun ſouffle n'agite les fleurs ! Comment le ſommeil de l'innocence ne ſerait-il pas paiſible !

Deſcendés des cieux, doux ſonges, vous qui ſuivés la troupe aimable des jeux & des ris, deſcendés ſur les rayons de la lune & volés auprès de ma bergére. N'offrés à ſes yeux que de riantes campagnes, des pâturages toujours verts & des brebis plus blanches que leur lait !

Qu'elle imagine entendre le concert des plus douces flutes retentir dans ce Vallon ſolitaire comme ſi c'était Apollon lui-même qui en jouât ! Qu'elle croïe ſe baigner dans une ſource d'eau pure, à l'abri d'une voute de jasmins & de myrthes, apperçuë ſeulement des oiſeaux qui voltigent de branche en branche & ne chantent que pour elle ! qu'il lui ſemble partager les jeux des graces ! qu'elles l'appellent leur amie & leur ſœur ! qu'allant cueillir enſemble des fleurs dans la plus belle prairie, les Guirlandes que Phyllis treſſe ſoient pour les graces, celles des graces pour elle !

Aimables

Aimables ſonges ! conduiſés là ſous des berceaux entrelaſſés de fleurs & de verdure ! Que de petits amours s'y pourſuivent en folatrant autour d'elle, comme des abeilles autour de la plus jeune des Roſes. Qu'un de ces eſſains charmans vole à ſes pieds, chargé du fardeau d'une pomme odorante. Qu'un autre eſſain lui apporte une grappe transparente & vermeille, tandis que d'autres encore agitent les fleurs de leurs ailes pour l'embaumer des plus délicieux parfums !

Qu'au fonds du boccage, le Dieu de Paphos ſe montre à ſes yeux ! mais ſans fléches & ſans carquois, de peur d'allarmer ſa timide innocence, qu'il ſoit paré ſeulement de tous les attraits de ſa belle jeuneſſe !

Doux ſonges ! Daignés enfin lui offrir auſſi mon image. Qu'elle me voye languiſſant à ſes pieds ! baiſſer les yeux & lui dire d'une voix entrecoupée, que je meurs d'amour pour elle ! Jamais, non jamais encore je n'oſai le lui dire, Ah ! puiſſe à ce réve un ſoupir faire palpiter ſon ſein ! Puiſſe-t-elle alors me ſourire & rougir ! Que ne ſuis-je beau comme Apollon lors qu'il gardait les troupeaux ! Que mes chants ne ſont-ils auſſi mélodieux

dieux que ceux du Roſſignol ! Et que n'ai-je toutes les vertus pour mériter ſon amour !

Ainſi chanta le berger, & il reprit le chemin de ſa chaumiere, au clair de la lune. Les ſonges de l'eſpérance lui adoucirent le reſte des heures de la nuit. Au point du jour, il mena ſon troupeau ſur le penchant de la colline où était la cabane de Phyllis.

Ses brebis marchaient lentement & paiſſaient ſur les deux bords du chemin. Paiſſés moutons, paiſſés jeunes agneaux, il n'eſt point de meilleurs paturages. La verdure, où Phyllis porte ſes regards, devient plus belle & les fleurs s'empreſſent à embellir ſes pas.

Il parlait ainſi & Phyllis parut à ſa fenêtre. Le ſoleil du matin éclairait ſon beau viſage. Il vit, qu'elle le regardait avec un doux ſourire. Il vit même qu'une rougeur plus vive colorait ſes jouës. À pas lents & le cœur palpitant de joye, il paſſa devant elle. Elle le ſalua d'un air aimable, & ſes regards le ſuivirent avec complaiſance ; car elle avait entendu les chants de la nuit.



Landesbibliothek Oldenburg

# CORYDON ET MENALQUE.

## CORYDON.

J'avais apporté mon offrande à l'amour dans le petit temple de Marbre. J'avais ſuspendu aux Mirthes qui l'environnent, une petite corbeille d'oſier proprement entrelacé, des guirlandes de fleurs nouvelles & ma meilleure flûte. J'invoquai l'amour & je lui dis: O tendre amour, daigne ſourire au vœu de mon cœur! — Eh! bien, Menalque, paſſant hier devant le temple, je ſuis entré dans le bosquet de Mirthes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille & voici ce que j'y ai vû. Un oiſeau du plus joli plumage était penché ſur le bord du panier. Il y chantait ſes amours. Je m'en approchai, il s'envola; je regardai dans ma corbeille; j'y trouvai un nid ſoigneuſement arrangé, & de petits œufs qui venaient d'éclorre. La mére inquiete & tremblante cherchait à les couvrir de ſes aîles, & me regardait comme ſi elle eut voulu me dire, jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai. Soudain le mâle qui voltigeait autour

tour de mon front & de mes cheveux revint ſe poſer ſur le bord de la corbeille ; & je les entendis célébrer par le plus doux gazouillement leur joïe & leurs tendreſſes. Dis-moi maintenant, cher Menalque, toi qui expliques tous les préſages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MENALQUE. Qu'unis au ſein d'une félicité pure, ta bergere & toi vous coulerés des jours paiſibles & que Junon Lucine benira vos amours.

CORYDON. J'en jure par les Dieux immortels ! C'eſt auſſi ce que je penſais. Mais pour m'en aſſurer, j'ai voulu conſulter ta ſageſſe. Prens ce chevreau blanc & cette cruche pleine de miel ; il eſt doux comme les levres de ma bergére & pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit & s'en alla en ſautant de joye comme une jeune chevre qui bondit dans la roſée de Mai.

# GLICERE.

Glicére était belle & pauvre. À peine avait-elle vû ſeize printems qu'elle perdit la mére qui l'avait élevée. Réduite à ſervir, elle gardait les troupeaux de Lamon qui cultivait les terres d'un riche citoyen de Mityléne. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle alla viſiter la tombe iſolée où repoſait ſa mére ; elle y verſa une coupe d'eau pure & ſuſpendit des couronnes de fleurs aux rameaux des arbuſtes, qu'elle avait plantés autour du tombeau. Aſſiſe ſous ce triſte ombrage, elle dit en eſſuyant ſes larmes. „ O la plus tendre des méres, que le ſouvenir de tes vertus eſt cher à mon cœur ! Tu viens de ſauver mon innocence. Si jamais j'oublie les inſtructions que tu me donnas avec un ſourire ſi paiſible dans ce moment funeſte après lequel, repoſant la tête ſur mon ſein, je t'y vis expirer ; ſi jamais je les oublie, je conſens, que les Dieux favorables m'abandonnent, & que ton ombre ſainte me fuye à jamais ! O ma Mére ! C'eſt toi qui viens de ſauver mon innocence

cence. Je vais tout raconter à tes manes. Infortunée que je ſuis ! Eſt-il quelqu'un ſur la terre, à qui j'oſe ouvrir mon ame ? Nicias, le Seigneur de ces lieux était venu jouïr des plaiſirs de l'automne. Il me vit, il me regarda d'un air doux & gracieux, vanta mes troupeaux & le ſoin que j'en prenais, me dit ſouvent que j'étais gentille & me fit des preſens. Dieux! Que je m'abuſais ! Mais aux champs a-t-on de la défiance ? Je me diſais : Qu'il eſt bon notre maitre ! Que les Dieux puiſſent le benir ! Tous mes vœux ſeront pour lui. C'eſt tout ce que je puis faire. Mais je le ferai ſans ceſſe. Les riches ſont heureux, & chéris des immortels. Bienfaiſans comme Nicias ils méritent bien de l'être. C'eſt ce que je diſais en moi-même, & je lui laiſſais prendre ma main & la preſſer dans la ſienne. L'autre jour je rougis & n'oſai lever les yeux, lorsqu'il mit une bague d'or à mon doigt ; vois-tu, me dit-il, ce qui eſt gravé ſur cette pierre ? Cet enfant ailé, il ſourit comme toi, & c'eſt lui qui doit te rendre heureuſe. En me diſant ces mots, ſa main careſſait mes jouës plus rouges que le feu. Il t'aime, il a pour toi la tendreſſe d'un pére.

Par

Par où peux-tu mériter tant de bontés d'un Seigneur ſi riche & ſi puiſſant ! O ma mére, c'eſt tout ce que penſait encore ta pauvre enfant. Ciel ! quelle était mon erreur ! Ce matin m'ayant trouvée dans le verger, il m'a paſſé familiérement la main ſous le menton. Vien, m'a-t-il dit, vien m'apporter dans le berceau de Mirthes des fleurs nouvelles. Que j'y jouïſſe de leur doux parfum ! Je m'empreſſe à choiſir les plus belles fleurs & pleine de joye j'accours au berceau. Zéphir eſt moins leger, me dit-il, & la Déeſſe des fleurs eſt moins belle que toi. Alors, Dieux immortels ! j'en fremis encore, il m'entraine dans ſes bras, me preſſe contre ſon ſein, & tout ce que l'amour peut promettre, & tout ce qu'il peut dire de plus doux & de plus ſéduiſant, coule de ſes lévres. Je pleurais : Je tremblais. Trop foible pour réſiſter à la ſéduction, à jamais j'euſſe été malheureuſe. Non, tu n'aurais plus d'enfant, ſi ton ſouvenir n'eut veillé ſur mon cœur. Ah ! ſi jamais ta reſpectable mére t'avait vû ſouffrir d'indignes careſſes ! Cette penſée ſeule me donna la force de m'arracher aux bras du ſéducteur & de m'enfuir. A préſent, je viens, qu'il m'eſt doux de l'oſer encore ! je viens pleurer ſur

ta

ta tombe. Hélas ! Pauvre ! Infortunée ! faut-il que je t'aye perduë ſi jeune ! je languis comme cet œuillet privé du ſeul appui qui ſoutenait ſa tige tremblante. Voici une coupe d'eau pure que je verſe à l'honneur de tes manes. Agrée ces guirlandes ! Reçoi mes larmes ! Puiſſent-elles pénétrer juſqu'à toi ! Ecoute, o ma mére, écoute, c'eſt à ta cendre qui repoſe ici ſous ces fleurs, que mes yeux ont tant de fois arroſées, c'eſt à ton ombre ſainte que je renouvelle le vœu de mon cœur. La vertu, l'innocence & la crainte des Dieux feront le bonheur de ma vie. Ainſi l'indigence ne troublera jamais la ſerenité de mes jours. Que je ne faſſe rien que tu n'euſſes approuvé du ſourire de ta tendreſſe, & je ſuis ſure d'être comme tu l'as été, chérie des Dieux & des hommes : car je ſerai douce & modeſte, & jâimerai le travail. O ma mere, en vivant ainſi, j'eſpere mourir comme tu mourus, en ſouriant & en verſant des larmes de joye. „

Glicére en quittant ce lieu éprouva tout le charme de la vertu. La douce chaleur qu'elle avait repanduë dans ſon ame éclatait dans ſes yeux encore humides de pleurs. Elle était belle comme ces jours de printems, où

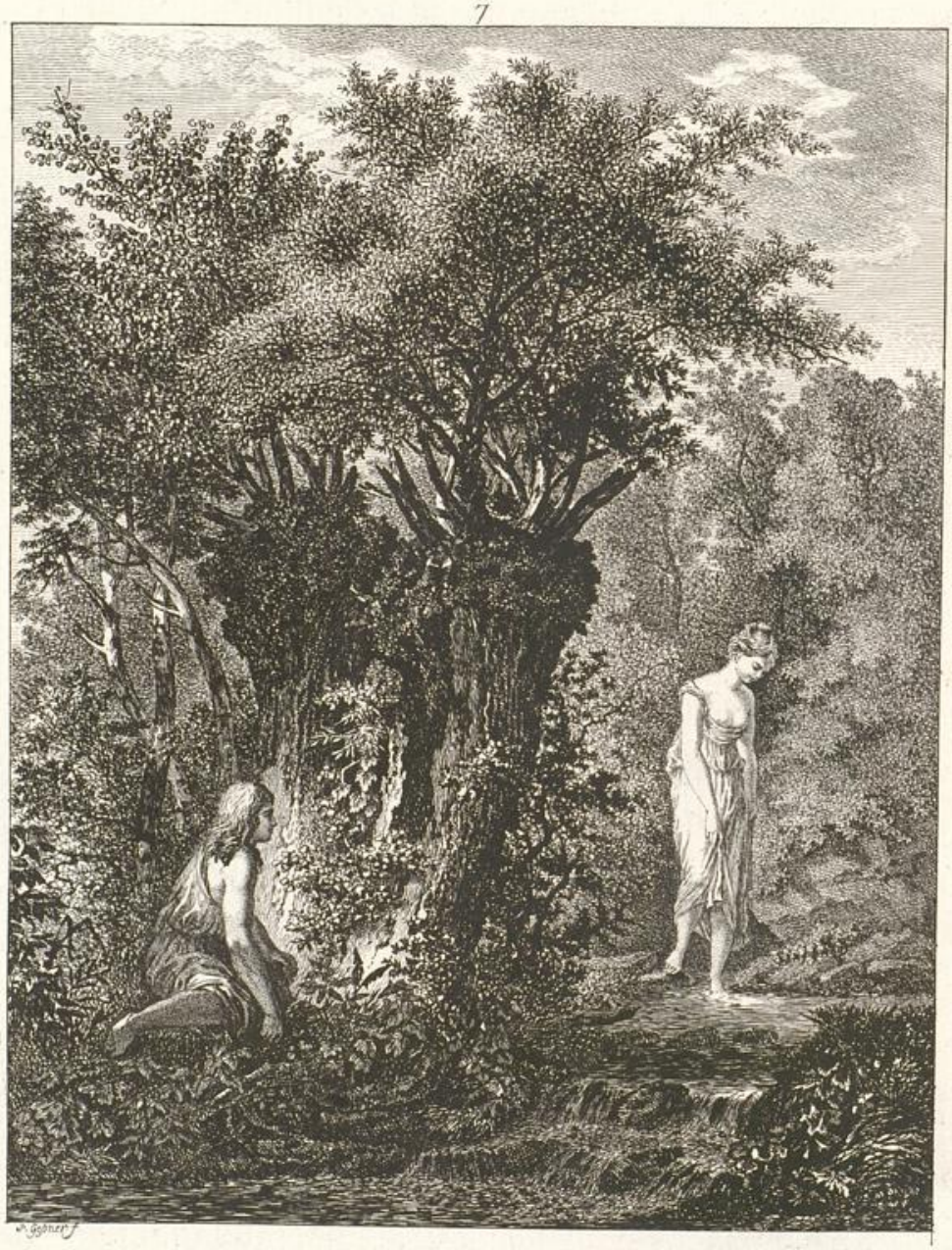
où le ſoleil brille à travers les rézeaux d'une pluye fraiche & légére. L'eſprit plus ſerein, elle ſe preſſait de retourner à ſes travaux, lorſque Nicias courut au devant d'elle. O Glicére, lui dit-il, & ſes pleurs coulaient le long de ſes jouës, Glicére, je t'ai écoutée ſur la tombe de ta mére. Ne crains rien, fille vertueuſe! J'en rends graces aux immortels, j'en rends graces à la vertu. Elle m'a garanti du crime de ſéduire ton innocence. Pardonne chaſte Glicére! pardonne & ne redoute point de moi un nouvel attentat. Ma vertu triomphe par la tienne. Sois ſage, ſois honnête! mais ſois auſſi plus heureuſe. Cette prairie bordée d'arbres près du tombeau de ta mere, & la moitié du troupeau que tu as gardé t'apartiennent! Puiſſe un homme auſſi vertueux que toi aſſurer le bonheur de ta vie! Ne pleure point, fille vertueuſe! Reçois le préſent que t'offre un cœur ſincére, & permets lui de veiller déſormais à ton bonheur. Si tu me refuſes, le remords d'avoir offenſé ta vertu, ſera le ſupplice de ma vie. Oublie! Ah! daigne oublier mon crime. Je te chéris comme une Divinité bienfaiſante qui m'a défendu contre moi-même.

LE BOUQUET.

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg




Landesbibliothek Oldenburg

# LE BOUQUET.

J'ai vu Daphné. Peut être, helas ! peut être ſerait-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vüe. Jamais je ne la vis ſi belle. Je repoſais pendant les ardeurs du midi à l'ombre de l'oſeraie, à l'endroit où le ruiſſeau roule doucement à travers les Cailloux. Des Rameaux touffus ſe courbaient au-deſſus de ma tête, & repandaient ſur les eaux leur paiſible ombrage. Là je goutois les douceurs du repos. Depuis ce moment, helas, il n'eſt plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étois aſſis, j'entens murmurer ce feuillage, & ſoudain j'aperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avançoit à l'ombre, le long du ruiſſeau. C'eſt ici qu'avec une grace charmante, elle releve ſa robe azurée, & découvrant ſes jolis pieds, elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavait de la main droite ſon beau viſage & de l'autre elle ſoutenait les pans de ſa robe. Puis elle s'arrête, elle attend qu'il n'y ait plus une goutte d'eau ſur ſa main, qui puiſſe

en tombant agiter la ſurface du ruiſſeau. L'onde devenüe tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné ſourit à ſa propre beauté, & rajuſta ſes treſſes blondes que raſſemblait un nœud charmant. Pour qui, diſais-je en ſoupirant, pour qui tous ces ſoins? à qui veut-elle plaire? quel eſt le mortel heureux dont s'occupe ſa penſée, quand le plaiſir de ſe voir ſi belle épanouït ſes levres de roſe.

Tandis qu'elle revait ainſi, panchée ſur le ruiſſeau, elle laiſſa tomber le bouquet qui ornait ſon ſein, & le courant de l'onde le porta jusqu'au bord où j'etais aſſis. Daphné ſe retira & je ſaiſis le bouquet. Comme je le baiſai! comme je l'approchai de mon cœur palpitant. Non, je ne l'aurais pas donné pour tout un troupeau. Mais helas! il ſe fane, Ce bouquet ſi cheri, & c'eſt depuis deux jours ſeulement que je le poſſede. Quels ſoins n'en ai-je pas pris! Je l'avais conſervé jusqu'ici dans la coupe que j'avais gagnée ce printems pour le prix du chant. On y voit l'amour artiſtement cizelé., aſſis ſous un berceau de mirthe: De l'extremité de ſes doigts, il eſſaïe en riant la pointe de ſes fleches. A ſes pieds on voit deux Colombes, les ailes

ailes entrelacées, ſe becqueter tendrement. Trois fois par jour dans cette coupe j'arroſai mon bouquet d'eau fraiche, & la nuit, je l'expoſai ſur ma fenêtre à la roſée. Combien de fois panché ſur ces fleurs n'ai-je pas reſpiré leurs doux parfums ! leur odeur me ſemblait plus ſuave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printems. C'eſt ſur le ſein de Daphné qu'elles ont achevé d'eclorre. Puis ravi dans une douce extaſe je contemplais la coupe. O amour, diſais-je en ſoupirant, que tes fléches ſont ulcerées ! Que je ſens vivement leur atteinte ! Ah ! fai que Daphné éprouve ſeulement pour moi la moitié de ce que je ſens pour elle : & je te conſacrerai cette coupe. Je la poſerai ſur ce petit Autel, & tous les matins, je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hyver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un rameau de mirthe. O puiſſiez-vous, charmantes Colombes, puiſſiez-vous être le préſage fortuné de mon bonheur. Mais helas ! le bouquet ſe fletrit, quelque ſoin que j'en prenne. Triſtes & decolorées les fleurs penchant la tête autour de la coupe, n'exhalent plus de parfums & leurs feuilles détachées tombent. O amour, fai que le deſtin de ces fleurs ne ſoit pas un préſage funeſte à ma tendreſſe.

Landesbibliothek Oldenburg

# DAMETE ET MILON.

## DAMETE.

Vois-tu ce belier comme il va ſe plonger dans ces marais, & comme les brebis l'y ſuivent. Ce limon ne produit que des herbes mal ſaines; & ces eaux fourmillent d'inſectes nuiſibles. Allons chaſſer nos troupeaux de ce lieu.

MILON. Que ces animaux ſont inſenſés! voici du trefle, du thin, de la lavande. Tous ces arbuſtes ſont entourés de lierre. Et ils quittent ce paturage pour les joncs d'un marais infect. Mais, Damete, ſommes-nous toujours plus ſages qu'eux? Ne paſſons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal?

DAMETE. Où leur ſtupidité les pouſſe! Du milieu des roſeaux, les grenouilles ſautent au devant d'eux. Inſenſés que vous êtes, ſortéz de ce marécage, revenés ſur ces bords verdoyants. Comme les voilà faits! .... leur toiſon tout-à-l'heure était ſi blanche!

MILON.

MILON. Enfin vous voici. Ne quittez plus ces pelouſes fleuries. Mais dis-moi, Damete, que vois-je là? Des colonnes de marbre renverſées dans la fange, & entourées de joncs & d'herbes ſauvages. Regarde cette arcade écroulée. Elle eſt enſevelie ſous ce lierre & de toutes ſes crevaſſes on voit germer la ronce & l'épine.

DAMETE. C'était un tombeau.

MILON. Je le vois, Damete, voici l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du vaſe paraiſſent ornés de figures. Ce ſont des guerriers terribles, des courſiers fougueux, écraſant ſous leurs pieds des hommes étendus dans la pouſſiére. Celui qui voulut que ſa cendre fût couverte de ſi funeſtes images n'était ſurement pas un berger. L'homme dont vous avez laiſſé tomber ainſi en ruines le ſuperbe mauſolée ne fut aſſurément pas l'ami de ces Hameaux : La poſtérité chérit peu ſa mémoire, & l'on a répandu peu de fleurs ſur ſa tombe.

DAMETE. Lui! c'était un monſtre. Il a devaſté des campagnes fertiles; d'hommes libres il a fait des eſclaves. Les chevaux de ſes guerriers foulaient au pied

l'eſpérance du moiſſonneur ; & des cadavres de nos ayeux il ſema ces champs déſolés. Ainſi que des loups affamés s'élancent ſur de timides troupeaux, ſes eſcadrons armés ſe jettaient ſur des hommes paiſibles, qui ne l'avaient point offenſé. Fondant ſa grandeur ſur l'énormité de ſes crimes, il étalait ſon orgueil dans des palais de marbre & s'y nourriſſait du ſang des provinces que ſa barbarie avait ravagées. Lui-même erigea ſur ces bords ce pompeux monument de ſes fureurs.

MILON. Quel monſtre ! mais j'admire ſa démence. C'eſt à ſes forfaits qu'il éléve un monument, pourque nos derniers neveux ne puiſſent les ignorer, pour qu'ils n'oublient jamais, lorſqu'ils paſſeront en ce lieu, de maudire ſa mémoire. Et voici ſon tombeau renverſé. Et voici ſes cendres répanduës dans la fange, tandis que l'urne qui les renfermait s'eſt remplie de limon & de reptiles venimeux. Peut-on voir ſans un ſourire mêlé d'horreur & de pitié la grenouille aſſiſe ſur le caſque du héros & le limaçon ſe trainer ſans crainte le long de ſon épée menaçante ?

DAMETE. Que reſte-t-il encore de ſa funeſte grandeur

grandeur ? Le noir ſouvenir de ſes attentats, & ſon ombre plaintive eſt livrée aux tourmens des furies vengereſſes.

MILON. Perſonne, non, perſonne ne daigne adreſſer au Ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels ! combien eſt malheureux celui qui ſouille ſa vie par des forfaits. Même lorſqu'il n'eſt plus, ſa mémoire demeure en exécration. Non, quand on m'offrirait les richeſſes de l'univers, s'il fallait les achetter par un crime, j'aimerais mieux n'avoir que deux chévres à garder & vivre en paix avec moi-même. Encore en ſacrifierais-je une aux Dieux pour leur rendre graces de mon bonheur.

DAMETE. Ce lieu n'offre que d'affreuſes images. Viens avec moi, Milon. Je veux te montrer un monument plus précieux, le monument d'un homme de bien, de mon pére. Il fut elevé de ſes propres mains. Alexis, Tu veilleras en attendant ſur nos troupeaux.

MILON. Je t'accompagne avec joye pour célébrer la mémoire de ton pére. Sa droiture eſt reverée encore aujourd'hui juſques dans les hameaux les plus éloignés.

DAMETE. Vien, mon ami. Suivons ce ſentier qui traverſe

traverſe la prairie. Nous paſſerons auprés de ce Dieu Terme couvert de pampre & de houblon.

Ils y allérent : ſur la droite de ce ſentier était un pré dont l'herbe s'élevait juſqu'à leur ceinture. À gauche un champ de blé dont les épis s'agitaient au deſſus de leurs têtes. Ce chemin les conduiſit ſous l'ombre paiſible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouraient une cabane ſpacieuſe & riante. Là, Damete fit apporter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, & la couvrit d'une corbeille pleine de fruits nouveaux, & d'une cruche remplie de vin frais.

Milon. Di-moi, Damete, où eſt le monument conſacré à la mémoire de ton pére ? Que je verſe la premiere coupe de vin aux manes de l'homme juſte !

Damete. Le voici, mon ami. Verſe la ſous cette ombre paiſible. Tout ce que tu vois eſt le monument de ſa vertu. Cette contrée était ſauvage : C'eſt ſon travail qui cultiva ces champs ; & c'eſt ſa main qui planta ces arbres fertiles. Nous ſes enfans, & nos derniers neveux, nous bénirons tous ſa mémoire ; & ceux avec qui nous partagerons le fruit de ſes travaux la béniront avec nous. La proſperité de l'homme de bien repoſe

ſur

ſur ces campagnes, ſur ces toits tranquilles & ſur nous.

MILON. Homme juſte & bienfaiſant ! Que cette coupe, que je verſe ici, ſoit offerte à ta mémoire ! Laiſſer l'abondance au ſein d'une famille vertueuſe & faire du bien même au delà du trepas, eſt-il un monument plus reſpectable, plus cher à l'humanité ?

# IRIS, EGLÉ.

## EGLÉ.

L'air eſt toujours brulant, quoique le ſoleil s'incline déja vers l'horizon. Toutes les plantes languiſſent encore. Viens, Iris, deſcendons au bord de l'eau. De petits flots argentés vont careſſer ce rivage. Ces berceaux nous offrent l'azile le plus frais.

IRIS. Allons Eglé. Je ſuis tes pas. Avance encore un peu. Ces branches me tombent ſur le viſage.

EGLÉ. Comme ces eaux ſont limpides! On voit au fond juſqu'au moindre caillou. Comme elles roulent doucement ſur ce lit de gravier! Oh! j'en jure par les Nymphes: je laiſſe ici mes vêtemens & vais me plonger juſqu'au ſein dans cette délicieuſe fraicheur.

IRIS. Mais ſi l'on vient, ſi l'on nous apperçoit!

EGLÉ. Aucun ſentier ne conduit ſur cette rive. Ce pommier qui ſemble ſe détacher du bord, pour recourber

ber ſur l'onde ſa cime touffuë, ce pommier nous couvre de l'ombrage le plus épais. Nous ſommes renfermées ici dans une grotte de verdure, où le regard des humains ne ſaurait pénétrer. Ce feuillage agité par les Zéphirs ne s'ouvre que par intervalles aux plus foibles rayons du jour & ſe referme ſoudain.

IRIS. Eh ! bien Eglé, ce que tu oſes, je puis l'oſer auſſi.

Les bergéres poſérent leurs vêtemens au pied de l'arbre & ſaiſies d'un doux frémiſſement, elles entrérent dans l'onde fraiche. Les flots embraſſent d'abord leurs genoux arrondis, & bientôt leur ſein d'albâtre & de roſe. Elles s'aſſirent ſur des pierres que le courant de l'eau avait laiſſées près du rivage.

EGLÉ. J'éprouve, Iris, une gaîté, une vie nouvelle. Qu'allons nous faire ? chanterons-nous quelques chanſons ?

IRIS. Y penſes-tu ? Veux-tu qu'on nous entende depuis le côteau voiſin ?

EGLÉ. Eh ! bien, parlons tout bas. Sçais-tu ce qu'il faut faire ? Raconte moi une hiſtoire.

IRIS. Une hiſtoire !

EGLÉ. Oui, quelque hiſtoire ſecrete & agréable. Tu raconteras la premiére. Je raconterai enſuite à mon tour.

IRIS. J'en ſais bien une aſſez jolie, mais ....

EGLÉ. Iris; crois que ce feuillage n'eſt pas plus diſcret que moi.

IRIS. Soit. L'autre jour je deſcendais la colline en conduiſant mes brebis au paturage dont la mer baigne les bords. Un grand ceriſier, tu le ſçais, eſt planté ſur le penchant du côteau. Tandis que, .... Mais ne ſuis-je pas folle? Te dire mon plus grand ſecret!

EGLÉ. Eh! Ne te raconterai-je pas auſſi tout ce qu'il y a de plus caché dans mon cœur?

IRIS. Eh! bien tandis que je deſcendais ce ſentier ſolitaire, j'entendis tout-à-coup une voix charmante, & qui chantait l'air le plus doux. Craintive, étonnée, je ſuſpendis mes pas. Je regardai autour de moi, & ne pus appercevoir perſonne, mais perſonne en vérité. Je continuai mon chemin, & toujours je m'approchai de la voix. J'avance encore. Alors elle ſe trouva derriére moi. Car j'avais paſſé le Ceriſier, & c'eſt de ſa cime touffuë que ſortait cette voix mélodieuſe. Ce qu'elle chantait, oh!

oh ! c'eſt ce que je n'oſerai jamais te dire, quoique je n'en aye pas oublié la moindre Syllabe.

Eglé. Il faut abſolument me le dire. Sous ſes ombres ſecretes on n'a point de miſtéres; & les jeunes filles au bain ſe diſent tout.

Iris. Eh bien; j'y conſens .... Mais eſt-il permis de répeter ainſi ſes propres louanges. Il eſt vrai qu'on ſçait, que les bergers exagérent toujours lorsqu'ils veulent nous louër. Tandis que je deſcendais la colline. —— Je ſens la rougeur me monter au viſage —— la voix chantait ainſi.

„ Quelle eſt cette beauté dont la taille eſt ſi élégante & la démarche ſi noble ? Dites moi, doux Zéphirs, qui vous joués dans ſes cheveux & dans les ondes de ſa robe flottante, qu'elle eſt-elle ? Eſt-ce une des graces ? ah ! ſi s'en eſt une, c'eſt la plus jeune & la plus belle.

„ Comme les touffes fleuries du Treffe & du Thin cédent mollement à l'impreſſion de ſes pas ! Comme la campanelle azurée & le barbeau bleuâtre s'inclinent au bord du chemin pour baiſer amoureuſement ſon pied mignon. Je veux les cueillir ces fleurs, qui baiſé tes pieds, qui ont été preſſées ſous tes pas, je veux les

cueillir

cueillir pour en treſſer deux couronnes. De l'une je ceindrai mon front. L'autre ſera conſacrée à l'amour.

„ De quel air timide ſes beaux yeux noirs parcourent la contrée! Ah! ne crain rien. Je ne ſuis pas un vautour. Mes chants ne ſont point des préſages funeſtes. Que ne puis-je former de ſons aſſez doux pour ſuſpendre tes pas! Pourquoi mes accens ne ſont-ils pas auſſi touchans que ceux de la Fauvette, auſſi mélodieux que ceux du Roſſignol; dans la plus belle nuit du mois de Mai. Sa beauté n'a-t-elle pas plus de charme pour moi que le printems n'en a pour le Roſſignol & pour tous les oiſeaux du boccage?

„ Que crains-tu? Daigne plutôt rallentir tes pas! Roſiers ſauvages, détournés vos épines. Ne bleſſés point ce pied ſi ſouple & ſi délicat. Mais ſi legerement vous pouviés accrocher ſa robe, qu'il ſerait doux d'arrêter la belle encore quelques inſtans! Mais elle précipite ſes pas. Ces jeunes Zéphirs qui ſemblent s'intéreſſer à ma peine, s'oppoſent envain à ſa fuite. Sa robe ſeule flotte en arriére. Cruelle! ils ne ſauraient te retenir toi-même. Des plus beaux fruits que produit cet arbre, je veux remplir une corbeille & cette nuit au clair de la lune,

j'irai

j'irai l'attacher à ta fenêtre. Si tu daignes accepter mon préſent, je ſuis le plus heureux berger de ces hameaux. Tu fuis. Ces arbres vont te dérober entiérement à mes yeux. Je vois encore le dernier pli de ta robe. Mais hélas! voilà l'extrémité même de ton ombre qui va diſparaitre. „

Ainſi chanta le berger. Les yeux baiſſés, je ſuivis le ſentier, cependant je jettai un regard dérobé ſur la cime de l'arbre, mais ſon feuillage était ſi épais, que je n'y découvris perſonne. Devine, Eglé, ſi je m'endormis, dèsqu'il fut nuit? J'apperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la grille de ma fenêtre; car la lune qui brillait de la plus vive clarté réfléchiſſait ſon ombre ſur ma couche. Je rougis, mon cœur palpita. Mais lorſque le jeune berger ſe fut retiré .... ne fallait-il pas m'aſſurer, ſi ce n'était pas un ſonge? — Je m'approchai doucement de la fenêtre & détachai en tremblant le petit panier. Il était plein des plus belles ceriſes. jamais je n'en mangeai de ſi douces. On y avait mêlé des boutons de roſes & de feuilles de mirthes. Ouï chére Eglé — mais qui était ce berger, c'eſt ce que ta curioſité ne ſaura pas encore.

EGLÉ.

Landesbibliothek Oldenburg

EGLÉ. Voudrais-je te le demander ? A-t-on jamais été plus miſtérieuſe ? Tu ne me diras donc point que c'était mon frére. Et ce panier qu'il a attaché à ta fenêtre, n'eſt-ce pas un préſent que je lui avais fait le jour même ? Ah ! tu te troubles, une rougeur plus vive que celle des boutons de roſe te couvre depuis ce ſein où ſe jouent les flots juſqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embraſſe-moi, chére Iris, aime mon frére, je te chéris déja comme ma ſœur.

IRIS. Te raconterais-je mon plus grand ſecret, ſi je ne t'aimais pas, Eglé, comme moi-même.

EGLÉ. Eh ! bien pour que ta confidence ne t'inquiete plus, je vais te conter auſſi ce que mon cœur a de plus ſecret. Le premier jour du mois, mon pére fit un ſacrifice au Dieu Pan. Il avait invité à la fête Menalque ſon ami. Il y vint accompagné de Daphnis le plus jeune de ſes fils. Daphnis pendant le ſacrifice joua de deux flutes ; & tu ſçais, Iris, qu'aucun berger n'en jouë avec plus d'art. Ses cheveux d'un blond doré flottaient en boucles ſur ſa robe plus blanche que la neige. Paré pour la fête, il était beau comme le

jeune

jeune Dieu de Délos. Le ſacrifice conſommé nous allâmes .... mais écoute — j'entens du bruït dans le bocage .... le bruit s'approche de ces bords.

IRIS. Ecoutons. Oui. Je l'entens approcher encore. O Nimphes, ſecourés-nous ! Prenons vite nos vétemens & fuyons dans cette grotte.

Les bergéres effrayées s'enfuirent comme des colombes que l'épervier pourſuit du haut des airs. Cependant ce n'était qu'un Faon auſſi timide qu'elles qui venait ſe désaltérer dans le courant de la riviére.

# MENALQUE ET ALEXIS.

Ménalque était vieux. Déja les ans avaient penché ſa tête octogenaire. Des cheveux argentés ombrageaient ſon front. Sa barbe blanche retombait ſur ſa poitrine, & un bâton raſſurait ſes pas chancelans. Comme celui qui après les travaux d'un beau jour d'Eté ſe repoſe ſatisfait à la fraicheur du ſoir & rend graces aux Dieux, en attendant le paiſible ſommeil. Ainſi Ménalque avait conſacré le reſte de ſes jours au culte des immortels & au repos : car il avait travaillé, il avait fait le bien, & tranquille & ſerein il attendait déſormais le ſommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répanduë ſur ſes enfans. Il leur avait donné de nombreux troupeaux & de riches paturages. Pleins d'une tendre inquiétude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ſes vieux jours, & à lui rendre les ſoins qu'il avait eus de leur jeuneſſe. C'eſt un devoir que les Dieux n'ont jamais laiſſé ſans recompenſe. Souvent aſſis devant ſa cabane à la douce chaleur du ſoleil, il contemplait

Landesbibliothek Oldenburg

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg

templait ſes jardins ſoigneuſement cultivés, & dans un vaſte lointain les travaux & la richeſſe des champs. D'un air affable & careſſant il engageait les paſſans à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voiſinage, & ſe plaiſait à apprendre de l'etranger les mœurs & les coutumes des pays lointains.

Les enfans de ſes enfans, l'amuſement le plus cher à ſa vieilleſſe, venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux, il jugeait leurs petits différens, & les accoutumait à être bons, faciles & compâtiſſans pour les hommes & pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enſeignait ſe mêlait toujours quelque inſtruction ſimple & frappante. Lui même faiſait leurs jouëts. Sans ceſſe ils accouraient en criant —— Oh! fais nous encore ceci —— & puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu, ils ſe précipitaient à ſon cou; ils ſautaient de joye & le vieillard ſouriait à leurs tranſports. Il leur apprenait à tailler le jonc, à en faire des flutes & des chalumeaux. Il leur enſeignait les airs qui appellent les brebis & les chevres au paturage & ceux qui les raménent au bercail. Il compoſait pour eux des chanſons. Les petits les chantaient, les plus grands les ac-

compagnaient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontait quelque hiſtoire intéreſſante. Alors on les voyait aſſis à terre ou ſur le ſeuil de la porte, tous, la bouche entr'ouverte & les yeux attachés ſur ſes lévres.

Un jour qu'il était venu s'aſſeoir à l'entrée de ſa cabane pour s'y réchauffer au ſoleil du matin, ſon petit fils Alexis ſe trouva ſeul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vû que treize printemps. Les roſes du bel âge & de la ſanté brillaient ſur ſes jouës, & ſes cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire du bien aux hommes & de ſoulager l'indigence. Il lui diſait; aucun plaiſir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du ſoleil, la lune perçant les ſombres voiles de la nuit, remplit nôtre cœur d'un ſentiment délicieux, mais celui que nous inſpire la bienfaiſance — O mon fils, il eſt plus délicieux encore. Des larmes de joye & de tendreſſe arroſérent les jouës du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec tranſport —— Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux ſur lui, ſurement mes diſcours ſeuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque

choſe

choſe dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis eſſuya les pleurs de ſes jouës de roſes ; mais ſes yeux ſe rempliſſaient ſans ceſſe de nouvelles larmes : Ah ! je le ſens, oui je ſens que rien n'eſt ſi doux que de faire du bien.

Ménalque attendri ſerra la main du jeune homme dans la ſienne & lui dit. Je vois ſur ton front, je lis dans tes yeux que ton ame eſt émuë, & qu'elle ne l'eſt pas ſeulement de ce que je viens de dire.

Interdit, le jeune berger detourna ſes regards. Tes diſcours ne ſont-ils pas aſſez touchans pour faire répandre ſur mes jouës une douce roſée de larmes ?

Je vois, mon fils, lui répondit Ménalque, je vois que tu me caches, peut-être pour la premiére fois, ce qui fait palpiter ton ſein, ce qui erre déja ſur tes lévres.

Eh ! bien, dit Alexis, en retenant ſes pleurs, je te raconterai tout. Mais ſans toi je l'eus caché éternellement au fonds de mon cœur. Ne l'ai-je pas appris de toi-même ? celui qui ſe vante du bien qu'il a fait n'eſt bon qu'à demi. Voilà pourquoi je voulais te cacher ce qui fait palpiter mon cœur, ce qui me fait éprouver ſi délicieuſement que le plaiſir de faire du bien eſt

le ſentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, & là j'entendis une voix gémiſſante. Je me gliſſai du côté d'où venait la voix, & j'apperçus un homme. Il ôtait de deſſus ſes épaules un peſant fardeau & le poſait à terre en ſoupirant. Je ne puis, non, diſait-il, je ne puis aller plus loin. Que ma vie eſt pleine d'amertume ! Une ſubſiſtance pénible & douloureuſe, eſt tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a pluſieurs heures que j'erre accablé de cette charge aux ardeurs du midi, & je ne trouve point de ſource pour étancher ma ſoif, pas un arbre, pas même un arbuſte dont le fruit puiſſe me rafraichir. O Dieux ! Je ne vois autour de moi que d'affreux déſerts. Aucun ſentier qui me conduiſe vers ma chaumiére & mes genoux chancelans ne ſauraient me porter plus loin. — Cependant je ne murmure pas. O Dieux ! Vous m'avez toujours ſecouru. En gémiſſant ainſi, il s'étendit languiſſamment ſur ſon fardeau. Alors ſans en être apperçû, je courus de toute ma force à nôtre cabane, je ramaſſai vite une corbeille de fruits ſecs & de fruits nouveaux, je remplis de lait mon plus grand flacon, je revolai à la montagne

tagne & je retrouvai encore cet infortuné. Il goutait dans ce moment la paix du ſommeil. Doucement, tout doucement je m'approchai de lui, je mis à ſes côtés la corbeille & le flacon rempli de lait & j'allai me cacher dans les buiſſons. Il ſe réveilla bientôt, Les yeux ſur ſon fardeau, que le ſommeil, dit-il, eſt un doux ſoulagement! Je vais eſſayer à préſent de te trainer plus loin. N'as-tu pas ſervi à repoſer ma tête? Peut-être que les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maitre hoſpitalier me recevra ſous ſon toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau ſur ſes épaules, il apperçut le flacon & la corbeille. La charge retomba de ſes bras. ---- Dieux! que vois-je! s'écria-t-il -- hélas, le beſoin qui me tourmente trompe mes ſens, je rêve ſans doute, & quand je me réveillerai, tout diſparaitra. Mais non --- je veille --- Dieux! ce n'eſt pas un ſonge. Il porta la main ſur les fruits --- je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige? c'eſt à toi que je verſe les premiéres gouttes de ce lait, & c'eſt à toi que je conſacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçoi

çoi, ah ! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoiſſance — Tu vois ſi mon ame en eſt pénétrée. A ces mots, il s'aſſit & mangea en verſant des larmes de joye. Après s'être rafraichi, il ſe leva & rendit encore une fois graces au Dieu qui veillait ſur lui avec tant de bonté. Ou les Dieux, dit-il, auraient-ils conduit ici un mortel bienfaiſant ? pourquoi ne puis-je le voir & l'embraſſer ? Où ès tu ? que je te rende graces, que je te béniſſe ! Dieux béniſſés-le. Béniſſés l'homme généreux, & les ſiens, & tout ce qui lui eſt cher. Je ſuis raſſaſié : je vais emporter ces fruits. Je veux que ma femme & mes enfans en mangent & qu'ils béniſſent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla & je pleurai de joye. Cependant je courus à travers les buiſſons pour le dévancer, & je m'aſſis ſur le bord du chemin où il devait paſſer. Il vint, il me ſalua, & me dit. Ecoute, mon fils, n'as tu vû perſonne dans ces montagnes portant un flacon & un panier rempli de fruits ? Non je n'ai vû perſonne dans la montagne portant un flacon & un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment ès-tu venu juſques dans ce déſert ? ſans doute que tu t'és égaré. Aucune route ne

conduit

conduit ici. Hélas ? ouï, mon enfant, je me ſuis malheureuſement égaré. Et ſi quelque divinité bienfaiſante, ah ! Si c'eſt un mortel, les Dieux l'en béniront, ſi quelque divinité bienfaiſante ne m'avait ſauvé, j'aurais péri de faim & de ſoif dans ces montagnes. — Que je t'enſeigne donc le chemin ! Donne moi ton fardeau à porter, & tu me ſuivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-tems, il me donna le fardeau & je le menai ſur la route qui conduiſait à ſon hameau. Voilà, mon pére, ce qui me fait encore pleurer de joye; ce que j'ai fait m'a couté peu de peines, cependant toutes les fois que je me le rappelle, ce ſouvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien!

Le vieillard dans le plus doux raviſſement embraſſa le jeune homme. Ah ! je deſcends ſans regrets dans la tombe, puiſque je laiſſe la bienfaiſance & la piété dans ma chaumiere.

## LA TEMPETE.

MIsis & Lamon gardaient un troupeau de géniſſes ſur le promontoire près duquel le Tiferne s'enfuit au ſein des mers à travers les roſeaux. De noirs orages s'amaſſaient dans le lointain. Un ſilence effrayant planait ſur la cime des arbres. L'hirondelle & l'Alcion erraient çà & là incertains & épouvantés. Déja les troupeaux avaient quitté la montagne pour chercher un abri. Ces deux bergers étaient reſtés ſeuls à contempler l'approche de la tempête.

Que ce calme eſt terrible ! dit Lamon. Regarde le ſoleil couchant qui ſe retire derriére ces nuages. Semblables à des monts ſourcilleux, ils s'élévent aux extremités de la mer.

MISIS. Cette mer noire & ſans rives reſſemble à la nuit éternelle. Elle eſt encore paiſible ! mais à ce calme funeſte ſuccédera bientôt la plus affreuſe tourmente. Un bruit ſourd remplit déja les airs. Ainſi dans un déſaſtre ſubit on entend au loin les hurlemens de l'angoiſſe & de la terreur.

LAMON.

LAMON. Regarde ces montagnes de nuages, comme on les voit s'amonceler lentement ! comme on les voit ſortir de l'abime toujours plus ſombres, toujours plus menaçantes.

MISIS. Le bruit s'avance & devient plus éclatant. Les ténébres couvrent la mer. Déja elles ont englouti les îles de Dioméde : On ne les voit plus. Ce n'eſt qu'au ſein d'une obſcurité profonde qu'étincelle encore la flamme du Phare voiſin. Mais voici les vents qui commencent à mugir. Ils déchirent la nuë, ils la pouſſent avec furie dans les airs, ils ſe déchainent ſur l'onde, déja blanchie d'écume.

LAMON. La tempête éclate dans toute ſa fureur. Cependant j'aime à contempler ſa rage. Je ne ſais quel plaiſir mêlé d'inquietude agite mon ſein. Si tu veux nous demeurerons ici. Nous n'avons que la montagne à deſcendre pour retrouver nôtre azile.

MISIS. Lamon ! je reſte avec toi. Déja l'orage eſt ſur nos têtes. Les vagues ſe jettent ſur ce bord, & les vents ſifflent à travers la cime courbée des arbres.

LAMON. Voi les flots déchainés, jailliſſant leur écume juſqu'aux cieux, s'éléver en rochers eſcarpés, &

ſe précipiter avec effroi dans l'abime. La foudre ſillonant le dos des vagues éclaire ſeule cette ſcéne d'horreur.

MISIS. O Dieux immortels ! Un vaiſſeau ! .... Il eſt ſuſpendu ſur cette vague comme un oiſeau ſur la pointe d'un Rocher. Ciel ! elle s'écroule. Où eſt le vaiſſeau ? Où ſont les infortunés ? Enſevelis dans les gouffres de la mer.

LAMON. Si mes yeux ne me trompent pas, le vaiſſeau reparait ſur cette vague. Dieux ! Sauvés, Ah ! ſauvés les malheureux ! Hélas ! regarde, la vague qui les pourſuit ſe précipite ſur eux de toute ſa violence. Infortunés, qu'alliés vous chercher, pour quitter ainſi les bords de vôtre patrie & vous confier au plus perfide des élémens ! vôtre païs ne produiſait-il pas aſſez de fruits pour appaiſer vôtre faim ? Vous cherchiés la richeſſe & vous trouvés une mort déplorable.

MISIS. Vos péres, vos épouſes, vos enfans, arroſeront en vain de leurs larmes le rivage paternel. En vain feront-ils des vœux pour vous aux autels de Neptune. Vôtre tombeau demeurera vuide. Vos corps ſerviront de pâture aux oiſeaux du rivage, ou ſeront dévorés par les monſtres de la mer. O Dieux, ſouffrés

rés que tranquille j'habite toujours ma pauvre chaumiére, que ſatisfait de peu, mon champ & mon troupeau ſuffiſent à mes beſoins!

LAMON. Grands Dieux! Puniſſés-moi, comme ces infortunés, ſi jamais mon cœur murmure, ſi jamais je deſire plus que je n'ai, ma ſubſiſtance & du repos.

MISIS. Deſcendons ici. Peut-être les flots jetteront-ils quelques uns de ces malheureux ſur la terre. S'ils vivent encore, nous aurons la conſolation de les ſauver. S'ils ſont morts nous appaiſerons du moins leurs manes, en leur ouvrant une tombe paiſible.

Ils deſcendirent au rivage, & ils trouvérent étendu ſur le ſable un jeune homme beau comme le fils de Maya. N'ayant pû le rappeller à la vie, ils l'enſevelirent au bord de la mer, en verſant des pleurs. Les débris du vaiſſeau étaient diſperſés ſur l'aréne. Ils apperçurent parmi ces débris une caſſette. L'ayant ouverte, ils y trouvérent de grandes richeſſes. Que faire de cet or, dit Miſis?

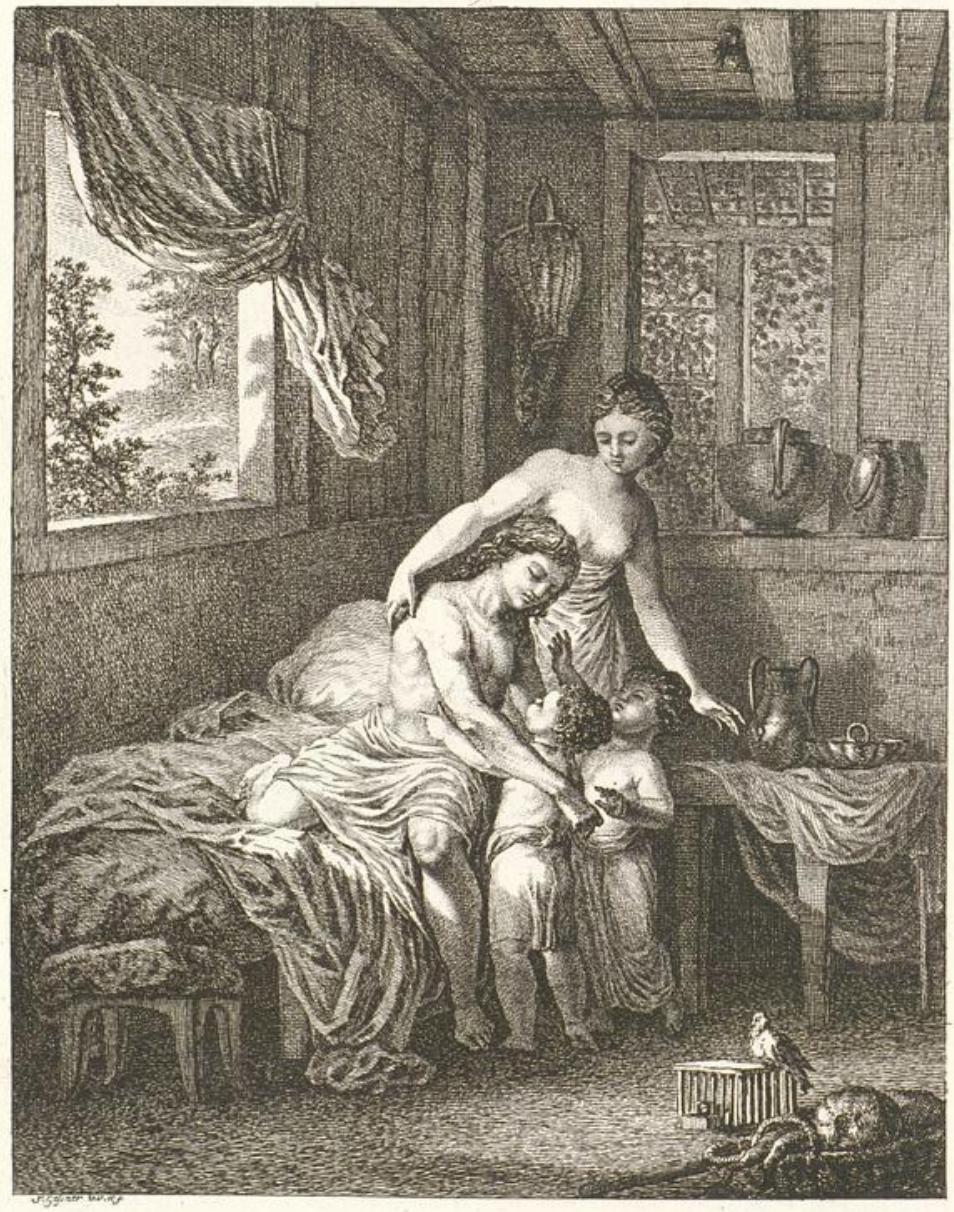
LAMON. Gardons-le, non pour être riches. Nous en préſervent les Dieux, mais pour le rendre à celui

qui pourrait le reclamer, ou à quiconque en aura plus besoin que nous.

Inutile, ignoré de la cupidité des hommes, le trésor resta long-tems entre les mains des deux bergers. Enfin ils en firent bâtir un petit temple près de la tombe du jeune homme. Six colonnes de marbre blanc en ornaient la façade ombragée de Lierre & dans l'enfoncement était placée la statuë du Dieu Pan. Douce modération! c'est à toi & au Dieu Pan que ce temple était consacré.

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

# MIRTIL ET CHLOE.

De grand matin, Mirtil ſortant de la cabane trouva Chlöé ſa plus jeune ſœur, occupée à treſſer des guirlandes de fleurs. La roſée brillait ſur toutes les fleurs, & à la roſée ſe mêlaient les larmes de la petite Chlöé.

MIRTIL. Chere Chlöé ! que veux tu faire de ces guirlandes ? hélas ! tu pleures.

CHLÖÉ. Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Mirtil ! Mais hélas ! qui ne pleurerait comme nous ! l'as-tu vuë notre mere, dans quelle triſteſſe elle eſt plongée ! comme avant de nous quitter, elle preſſa nos mains dans les ſiennes, en detournant de nous ſes yeux baignés de larmes.

MIRTIL. Je l'ai vu comme toi : hélas ! notre pére ! ſans doute il eſt plus mal encore qu'il n'était hier.

CHLÖÉ. Ah ! mon frere, s'il doit mourir ! comme il nous aime, comme il nous embraſſe, lorſque nous faiſons ce qu'il aime, ce qui plait aux Dieux.

MIRTIL. O ma ſœur ! comme tout eſt triſte ! En-

vain

vain mon agneau vient me careſſer, j'oublie preſque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige ſur mes épaules, & cherche à me becqueter les levres & le menton. Rien —— non, rien ne ſaurait me rappeller à la joïe. O mon pére, ſi tu meurs, je veux mourir auſſi.

CHLÖÉ. Hélas! il t'en ſouvient — ce bon pére, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux ſur ſes genoux & qu'il ſe mit à pleurer. ...

MIRTIL. Ouï, Chlöé — il m'en ſouvient, comme il nous remit à terre! comme il devint pâle, je ne peux plus vous tenir, mes enfans, je me trouve mal .... très-mal. À ces mots il ſe traina dans ſon lit, depuis ce jour il eſt malade.

CHLÖÉ. Et depuis ce jour ſon mal a toujours augmenté! Ecoute, mon frere, quel eſt mon deſſein. Dès l'aube du jour je ſuis ſortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, & pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la ſtatuë de Pan. Notre mere ne dit-elle pas toujours que les Dieux ſont bons, que les Dieux aiment à éxaucer les vœux de l'innocence. J'irai, j'offrirai ces guirlandes au Dieu Pan. Et vois

tu

tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau --- Eh ! bien, je veux l'immoler encore au Dieu.

MIRTIL. O ma chere sœur ! je veux aller avec toi -- je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits, & mon ramier, je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il courut & fut bientot de retour, alors ils allerent ensemble au pied de la statue. Elle était située non loin de-là sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là s'étant mis à genoux, ils invoquerent ainsi le Dieu des champs.

„ O Pan, protecteur de nos hameaux ! écoute, écoute favorablement nos prieres, reçoi nos faibles offrandes. C'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds, si je pouvais atteindre plus haut, j'en voudrais couronner ton front, j'en voudrais ceindre tes épaules. Sauve, o Pan, sauve notre pére, rends-le à ses pauvres enfans.

MIRTIL. Je t'apporte ces fruits, ce sont les plus beaux que j'aïe pu cueillir dans nos vergers. Reçoi-les favorablement. Je t'aurais sacrifié la plus belle chevre du

troupeau ; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je ſerai plus grand, je t'en ſacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre pére à nos vœux. Rends, o Dieu ſecourable, rends la ſanté au meilleur des péres.

Chlöé. Je vais t'immoler cet oiſeau, o Dieu ſecourable, c'eſt tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole ſur ma main pour me demander ſa nourriture, mais je veux, o Pan ! je veux te l'immoler.

Mirtil. Et moi je vais t'immoler ce ramier. Il ſe joue, il me careſſe, mais je veux, o Pan, je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre pére. Exauce, o Pan, exauce nos vœux.

Déja leurs petites mains tremblantes ſaiſiſſaient les victimes, lorsqu'une voix ſe fit entendre. „ Les Dieux „ aiment à exaucer les vœux de l'innocence. Aimables „ enfans, n'immolés point ce qui fait vos delices, vo„ tre pére eſt rendu à la vie.

Et Menalque recouvra la ſanté. Heureux de la pieté de ſes enfans, il alla ce jour même avec toute ſa famille offrir un ſacrifice au Dieu. Il vecut comblé de benedictions & vit les enfans de ſes enfans.

LA

# LA JALOUSIE.

La flamme la plus dévorante, le plus cruel ſerpent, que les furies jettent dans nôtre cœur, c'eſt la jalouſie. Alexis l'éprouva. Il aimait Daphné : il en était aimé. Alexis était brun & d'une beauté mâle. Daphné était belle comme l'innocence, & blanche comme le Lys qui s'épanouït au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étaient juré une tendreſſe éternelle. Venus & les amours ſemblaient répandre ſur eux leurs plus douces faveurs. Le pére d'Alexis venait d'échapper à une maladie dangereuſe. Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de ſacrifier ſix brebis au Dieu de la ſanté. Pars, conduis les victimes à ſon temple. Il y avait deux grandes journées à faire, pour arriver au temple d'Esculape. Alexis verſa un torrent de larmes en ſe ſéparant de ſa bergére. On eut dit, qu'il avait de vaſtes mers à traverſer. Triſte & rêveur, il conduiſait ſes brebis devant lui, & en s'éloignant du hameau, il ſoupirait le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il paſſait par les plus

belles prairies & ne les voyait point. Les païſages les plus riants s'offraient à ſes yeux. Inſenſible à leur beauté, il ne ſentait que ſon amour, il ne voyait que ſon amante. Il la voyait à l'ombre, au bord des ruiſſeaux ; il l'entendait répéter le nom d'Alexis & lui répondait par ſes ſoupirs. C'eſt ainſi qu'il graviſſait les ſentiers ſolitaires, en ſuivant ſes brebis, & en ſe plaignant de ce qu'elles n'avaient pas la légereté du chevreuil. Il arriva au temple, les victimes offertes, le ſacrifice conſommé, il vola ſur les ailes de l'amour pour regagner ſa demeure. Mais en paſſant à travers les buiſſons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. À-peine la douleur lui laiſſa-t-elle la force de ſe trainer juſqu'à la cabane voiſine. Un berger bienfaiſant l'y reçût & mit ſur ſa bleſſure des herbes ſalutaires. Dieux ! que je ſuis infortuné ! diſait-il ſans ceſſe ; ſombre & rêveur il comptait en ſoupirant chaque minute. Une heure lui paraiſſait une longue nuit d'hyver. Enfin une divinité ennemie verſa dans ſon cœur le poiſon de la jalouſie. Dieux ! diſait-il en murmurant tout bas, & en jettant des regards farouches autour de lui, Dieux ! quelle penſée ! Daphné pourrait m'être infidéle!..

Penſée

Penſée injuſte, odieuſe! ... Mais Daphné eſt femme & Daphné eſt belle. Qui peut la voir & réſiſter à ſes charmes? Depuis longtemps Daphnis ne ſoupire-t-il pas pour elle? Il eſt beau. Qui n'eſt pas attendri aux doux accens de ſa voix? Et qui touche la Lyre comme lui? Sa cabane eſt près de celle de Daphné. Elle n'en eſt ſéparée que par un ombrage délicieux .... Loin de moi — ah! loin de moi .... penſée déchirante ... hélas! tu te graves toujours plus profondement dans mon cœur. Tu me pourſuis nuit & jour .... Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre ſa bergére ſe gliſſant d'un pas timide ſous l'ombre où Daphnis ſoupire aux echos ſa peine & ſes amours. Là, il la voit, l'œil languiſſant, étouffer à peine les ſoupirs qui font palpiter ſon ſein. Dans un autre moment il la voit ſomeiller ſous un berceau de Jasmin: Daphnis l'y ſuit, l'apperçoit, oſe s'approcher d'elle, .... ſes avides regards dévorent tous ſes charmes — Il ſaiſit ſa main .... la baiſe; Daphné ne ſe réveille point ... il baiſe ſes jouës, il baiſe ſes lévres, & elle ne ſe réveille pas, s'écrie-t-il tranſporté de fureur! .... Mais quelles affreuſes images je vais créer moi-même! Pourquoi ne ſuis-je ingénieux

qu'à me tourmenter du plus cruel ſupplice ! Injuſte ! ingrat, pourquoi ne penſé-je qu'à ce qui peut bleſſer ſon innocence ?

C'était déja le ſixiéme jour que durait cet horrible tourment ; & ſa playe n'était pas encore entiérement guérie. Mais rien ne ſaurait l'arrêter d'avantage. Il embraſſe ſon bienfaiteur. Il réſiſte à tout ce que la douce hoſpitalité peut imaginer pour le retenir encore. Pourſuivi par les furies, il part, & malgré ſa douleur, il court, il vole. Déja la nuit était tombée. Mais au clair de la lune, il apperçût de loin la cabane de Daphné. Ah ! déſormais, dit-il, fuyés penſées odieuſes ! fuyés loin de moi. C'eſt là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'huy, o Dieux ! encore aujourd'huy, je pleurerai de joye ſur ſon ſein. En prononçant ces mots il hâtait encore ſes pas. Cependant il vit Daphné s'avancer ſous le berceau qui conduiſait à ſa cabane. C'eſt elle. O Daphné, c'eſt toi ! c'eſt ta taille ſi élégante, ta démarche ſi legére, ta robe plus blanche que la néige. C'eſt elle. O Dieux ! mais où va-t-elle en ce moment ! Pour des timides bergéres, il eſt dangereux de s'expoſer ainſi la nuit dans les champs.

Peut-

Peut-être impatiente de me voir, vient-elle ſur le chemin à ma rencontre! à peine l'eut-il dit, qu'un jeune homme ſortit du berceau pour la ſuivre. Il ſe mit à ſes côtés, & Daphné preſſa tendrement ſa main dans celle du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs qu'elle prit ſous ſon bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignérent enſemble de la cabane au clair de la lune. Alexis ſaiſi d'horreur ſe tenait dans l'éloignement & frémiſſait de tout ſon corps. Dieux immortels! Que vois-je? Il n'eſt donc que trop vrai! Ce qui m'a ſi cruellement agité eſt certain. Une Divinité compatiſſante me l'avait prédit. Malheureux! —— Qui es-tu, Dieu ou Déeſſe, o toi qui m'as fait preſſentir mon malheur, venge -- ah! venge moi. Punis à mes yeux cette perfidie, & laiſſe moi mourir de douleur!

Les bras entrelacés, Daphné & le berger ſuivaient le chemin du bois de Mirthes qui entoure le temple de Vénus. La Lune éclairait leurs pas, & leur maintien annonçait une douce intelligence.

Ils vont ſous l'ombre de ces Mirthes, diſait Alexis furieux, & c'eſt à l'ombre même de ces Mirthes qu'elle

m'a

m'a juré ſi ſouvent une tendreſſe éternelle. Les voilà dans le Bosquet. Ciel ! je ne les vois plus : cachés ſous le plus épais feuillage, ils vont s'aſſeoir ſur le gazon. Mais non, je les revois .... ſa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux & leur tige griſatre. Ils s'arrêtent. Voilà un azile charmant, & cette mouſſe eſt fraiche .... Perfide ... repoſés-vous ---- Jurés en préſence de Phœbé -- jurés-vous vos coupables amours. Puiſſent les furies jetter l'épouvante au milieu de vous ! mais non. Ecoutons. Les Roſſignols répétent les airs les plus tendres, & les tourterelles ſoupirent autour d'eux. Cependant ... ce n'eſt pas encore là qu'ils ſuſpendent leurs pas. Ils vont jusqu'au temple de la Déeſſe. Je veux m'approcher. Je veux les voir. Je veux les entendre.

Il entra dans le bois de Mirthes. Il les vit s'avancer vers le Temple, dont les colonnes de marbre blanc éclairées par la lune perçaient avec éclat les ombres de la nuit. Eh ! quoi -- ils oſeraient franchir ces marches ſaintes ! La Déeſſe de l'amour protégerait la plus noire perfidie. Il vit en effet la jeune bergére monter les degrés du Temple ; la petite corbeille de fleurs

ſous

ſous le bras, elle en traverſa les portiques; & le jeune homme s'arrêta ſous la premiére Arcade. Alexis approchait toujours à la faveur des ombrages: Frémiſſant d'horreur & de déſeſpoir, il ſe gliſſa ſous l'ombre d'une colonne & s'étant appuyé contre elle, il apperçût diſtinctement Daphné qui allait à la ſtatuë de Vénus. Le Marbre en était auſſi blanc que le lait, & le flambeau de la nuit l'éclairait toute entiére. La Déeſſe penchée en arriére avec une majeſté raviſſante ſemble éviter les yeux étonnés des mortels, & de ſa hauteur ſublime elle jette un regard de bonté ſur ceux qui encenſent ſes autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la Déeſſe, poſa les guirlandes devant elle & dit avec l'accent le plus tendre & le plus douloureux.

„ Exauce, o douce Déeſſe, protectrice des amours fidéles! Exauce ma priere. Reçoi favorablement les fleurs que j'oſe t'offrir; elles ſont encore humides de la roſée du ſoir & de mes larmes. C'eſt aujourd'huy, le ſixiéme jour qu'Alexis eſt loin de moi. O bienfaiſante Déeſſe! qu'il revienne dans mes bras! Protége-le ſur ſa route & raméne-le auſſi fidéle, auſſi tendre qu'il l'était lors

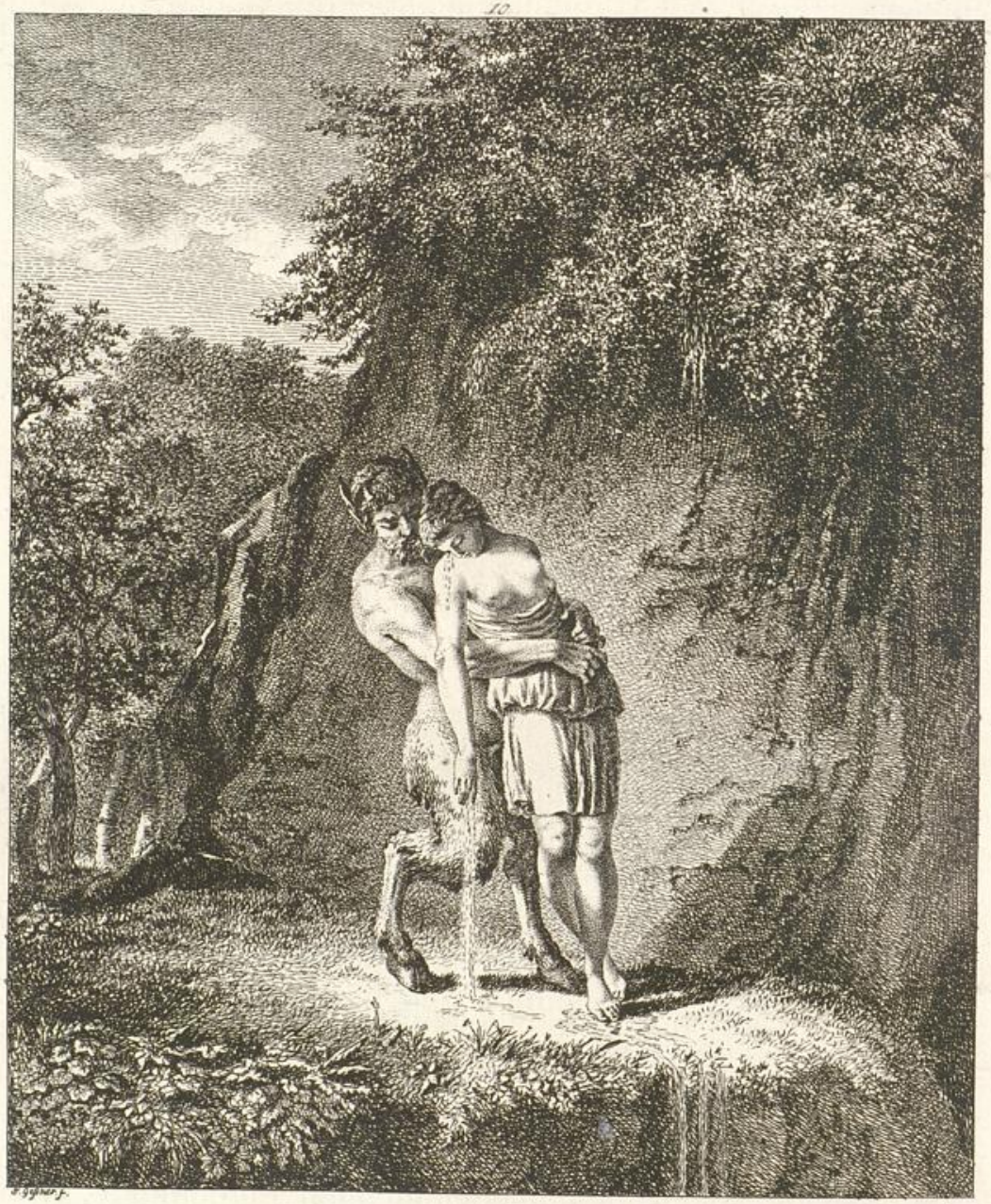
qu'il m'a quittée. Raméne-le & que je le preſſe contre mon ſein palpitant d'amour !

Alexis l'entendit. Il apperçut vis-à-vis de lui le jeune Berger dont la lune éclairait alors le viſage. C'était le frére de Daphné. Timide & craintive, elle n'avait pas voulu s'expoſer aux dangers de la nuit, en allant ſeule au Temple de Vénus.

Alexis ayant quitté la colonne qui le cachait, parut ſoudain aux yeux de ſon amante. Daphné ſaiſie du plus doux raviſſement, Alexis tranſporté de joye & de honte, ils tombérent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la Déeſſe.

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

# ERYTHIE.

## MYRSON.

Viens, Lycidas, Entrons dans le ruiſſeau, il rafraichira nos pieds. Le ſaule & le peuplier fiexible y forment une voute de la plus riante verdure.

LYCIDAS. Volontiers, Myrſon. Dans cette chaleur étouffante, peut-on trouver un azile aſſez frais?

MYRSON. Allons juſqu'au rocher d'où ſe précipite le ruiſſeau. On y ſent une fraicheur auſſi délicieuſe, que ſi l'on nageait dans l'onde au clair de la Lune.

LYCIDAS. Ecoute. Déja j'entens le bruit de l'eau qui tombe. On dirait que tout ce qui reſpire vient chercher la joye ſous ces ombrages. Quel bourdonnement, quel murmure, quel doux gazouillement, quel tumulte agréable & varié, vient animer ces berceaux ſolitaires! Et ce petit chardonneret, veut-il nous montrer le chemin? Comme il ſautille dans ſa gaïté folâtre de caillou en caillou! Vois-tu comme le ſoleil darde un rayon brillant dans le creux de ce ſaule dont le tronc eſt en-

touré de lierre. Ah ! regarde, un petit chevreau repoſe dans le creux! Qu'il a bien trouvé ce paiſible abri!

MYRSON. Tu vois tout, & tu ne t'apperçois pas que nous arrivons à l'endroit où nous voulions être.

LYCIDAS. O Pan ! O Dieux ! quel réduit charmant ?

MYRSON. Le ruiſſeau dans ſa chûte, ſemblable à un tapis argenté qui flotte doucement au gré des airs, couvre toute l'entrée de la grotte & ces arbriſſeaux le couronnent de leur feuillage. Viens, paſſons derriére la caſcade, entrons dans la grotte.

LYCIDAS. Cette agréable fraicheur me fait treſſaillir. Comme le ruiſſeau tombe en bouillonnant à nos pieds! Chaque goutte d'eau ſemble, aux rayons du ſoleil, une étincelle de feu.

MYRSON. Aſſeyons nous ſur cette roche couverte de mouſſe. Nos pieds repoſeront à ſec ſur ces pierres, qui ſortent de l'eau, & renfermés dans cet antre, la caſcade jettera ſur nous ſon rideau transparent.

LYCIDAS. Non, jamais je n'ai vû un lieu plus enchanteur.

MYRSON. Ouï, cette grotte eſt délicieuſe. Auſſi eſt-

eſt-elle conſacrée au Dieu Pan. Les bergers s'en éloignent vers le milieu du jour. Car on dit qu'à ces heures le Dieu vient ſouvent s'y repoſer. Sçais-tu l'hiſtoire merveilleuſe de cette ſource? Si tu le veux, je vais te la chanter.

LYCIDAS. Nous ſommes bien ici. Aſſis ſur cette mouſſe, appuyé contre le rocher, j'écouterai tes chants avec transport.

MYRSON. Que tu étais belle! Erythie, fille d'Eridan; La plus belle des Nimphes de Diane! Sa beauté cependant ne faiſait qu'éclorre. Preſque encore enfant, déja ſa taille était élégante. La premiere fleur de l'innocence ſouriait ſur ſon joli viſage. Une timidité ingénue adouciſſait l'éclat de ſes yeux bleus, & ſon ſein naiſſant, arrondi avec grace, promettait ce que promet le bouton de la plus belle roſe!

Pendant les ardeurs d'un jour d'Eté elle avait pourſuivi avec ſes compagnes les chevreuils de la forêt. Fatiguée, languiſſante de ſoif, elle courut ſe déſalterer à une ſource. Pour ſe rafraichir, elle y lava ſon beau viſage & puiſant de l'eau dans le creux de ſa main, elle la ſavourait de ſa petite bouche vermeille. Penchée

ainſi ſur la fontaine, Erythie ne ſongeait à aucun danger. Mais Pan caché dans le bosquet voiſin avait les yeux fixés ſur elle. Soudain le Dieu ſe ſentit embraſé de tous les feux de l'amour. Sans être apperçû de la Nymphe, il s'était déja gliſſé tout près d'elle, lorſque le frémiſſement de l'herbe, que foulaient ſes pieds, décéla ſon approche. Saiſie de frayeur, elle prend la fuite, elle échappe aux bras nerveux de Pan, à ces bras qui tremblaient de déſir & de volupté. Déja elle ſentait ſur ſon ſein leur chaleur brulante. Une feuille de roſe eut rempli l'eſpace qui l'en ſéparait. Elle franchit le ruiſſeau. Plus légére que la Biche, l'épouvante ajoute encore à ſa légéreté. Il la pourſuit. Elle vole à travers les près, ſemblable au vent rapide qui de ſon aile effleure à peine les pointes de l'herbe naiſſante. Mais tout-à-coup la terreur ſuſpend ſa courſe. Sur le bord d'une roche escarpée, elle recule & pâle & tremblante, elle voit la profondeur de l'abime. O Diane! s'ecrie-t-elle, avec l'accent du déſeſpoir, o Diane, protectrice des cœurs chaſtes, ſauve moi; ne permets pas qu'un bras impudique oſe ſerrer ce ſein dévoué à ton culte! Viens, chaſte Déeſſe, viens à mon ſecours. Cependant

pendant le Dieu l'avait déja atteinte de ſi près qu'elle ſentait le feu de ſa brulante haleine, & ſes mains étaient prêtes à la ſaiſir. Mais la Déeſſe, ennemie des amours, entend les accens plaintifs de la Nymphe.

Pan croyant embraſſer Erythie, ſent l'onde s'échapper entre ſes mains & s'écouler ſur ſon cœur palpitant d'amour. Erythie dans ſes bras eſt changée en fontaine. Ainſi fond la neige au printems ſur de noirs rochers. — elle réjaillit ſur les bras du Dieu. Elle ruiſſéle le long de ſes genoux, elle murmure à travers le gazon, ſe précipite du haut de la roche, & roule déjà ſon onde au fonds de la vallée. Ainſi ſe forma la ſource pure d'Erythie.

# LA JAMBE DE BOIS.

## CONTE HELVÉTIQUE.

Sur le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisait paître ses chévres. Son chalumeau appellait gayement l'Echo des antres de rocher, & sept fois de ses chants mélodieux l'Echo faisait rétentir les vallons. Tout-à-coup il apperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme était vieux. Les ans avaient blanchi sa tête. Un bâton se courbait sous ses pas pesans & mal assûrés, car il avait une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme & s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le jeune berger le regarda avec surprise, & ses yeux s'arrêterent sur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en souriant; N'est-ce pas, que tu penses qu'impotent comme je le suis, j'aurais mieux fait de rester dans la Vallée? Sache cependant, que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année, & telle que tu la vois, mon ami,

ami, cette jambe m'eſt plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite & la plus ſouple. Je veux bien, mon pére, reprit le berger, qu'elle te ſoit plus honorable; mais je parie que les autres ſont plus commodes. Sans doute tu és fatigué. Veux-tu du lait de mes chevres ou de l'eau fraiche de la ſource qui jaillit là bas du creux de cette roche?

LE VIEILLARD. J'aime la candeur peinte ſur ton viſage. Un peu d'eau fraiche ſuffira pour me ſoulager: Si tu veux bien m'en apporter ici, je te raconterai l'hiſtoire de cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine & fut bientôt de retour.

Quand le vieillard ſe fut rafraichi il dit: Lorſque vous voyés vos péres eſtropiés & couverts de cicatrices, jeunes gens, adorés le ciel, & béniſſés leur valeur. Sans elle, vous courberiés la tête ſous le joug, au lieu de vous égayer à la douce chaleur du ſoleil & de faire répéter aux Echos des chants d'allégreſſe. La joye & la gaïté habitent les collines & la vallée, & vos chanſons reſonnent d'une montagne à l'autre. Liberté! douce liberté, c'eſt toi qui répans le bonheur ſur cette terre chérie! Tout ce que nous voyons autour de nous, nous ap-

partient. Satisfaits nous cultivons nos propres champs. La recolte que nous y faiſons eſt à nous, & nos moiſſons ſont des jours de fête.

Le jeune Berger. Celui-là n'eſt pas digne d'être un homme libre qui peut oublier que c'eſt au prix du ſang de ſes péres.

Le Vieillard. Mais qui à leur place n'aurait fait ce qu'ils ont fait? Depuis la journée ſanglante de Nefels * je viens une fois tous les ans ſur cette montagne; mais je le ſens, j'y viens pour la derniére fois. D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde: c'eſt de ce côté là que s'avançait l'armée ennemie. Des milliers de lances étincelaient au loin avec plus de deux cent chevaliers couverts de ſuperbes armures. Les panaches qui ombrageaient leurs casques s'agitaient ſur leurs têtes & la terre frémiſſait ſous les pas de leurs chevaux. Déjà nôtre petite troupe avait été rompuë. Nous n'étions que trois à quatre cent combattans. Les cris de la détreſſe retentiſſaient de tous côtés, & la fumée de Nefels embraſé rempliſſait la Vallée & s'étendait avec horreur le long des mon-

* La bataille de Nefels dans le Canton de Glaris l'année 1388.

montagnes. Cependant au pied du mont où nous sommes s'était porté nôtre chef. Il était là, où ces deux Pins s'élancent des bords de la roche escarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeller les troupes disperſées autour de lui. J'entens le bruit de ce drapeau que son bras agitait dans les airs; c'était comme le bruit des vents qui précédent l'orage. De toutes parts on accourait vers lui. Vois-tu ces sources se précipiter du haut des monts? Des pierres, des rochers, des arbres renverſés s'oppoſent en vain à leur cours; elles franchiſſent, elles entrainent tout & se rassemblent au fond de cet étang. Ainsi nous accourumes à la voix de nôtre Général, en nous faisant jour à travers l'ennemi. Rangés autour du Héros nous fimes serment, & Dieu nous entendait, de vaincre ou de mourir. L'ennemi s'approchant en ordre de bataille, fondit sur nous avec impétuosité: nous l'attaquames à nôtre tour. Déjà nous l'avions chargé onze fois; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y resserrions nos rangs, aussi inébranlables que le rocher qui nous protégeait. Enfin renforcés par trente guerriers de Schwitz,

nous tombâmes tout à coup ſur l'ennemi comme la chûte d'une Montagne, comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt & briſe avec fracas les arbres à ſon paſſage. De toutes parts, les ennemis, & cavaliers, & fantaſſins, confondus dans le plus horrible tumulte, ſe renverſent les uns les autres pour échapper à nôtre fureur. Acharnés au combat, nous foulions à nos pieds les morts & les mourans pour porter plus loin la vengeance & le trépas. J'étais au milieu de la mélée : Un cavalier ennemi me renverſa dans ſa fuite & ſon cheval me fracaſſa la jambe. Le guerrier qui combattait le plus près de moi, m'ayant apperçû me chargea ſur ſes épaules & courut en me portant ainſi hors du champ de bataille. Un bon religieux, proſterné non loin de-là ſur un rocher, implorait le ciel pour nous. — Ayés ſoin, mon pére, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit & révole au combat. La victoire fut à nous, mes enfans, elle fut à nous. Mais pluſieurs des nôtres étaient étendus ſur des monceaux d'ennemis. Ainſi, diſait-on, repoſe le moiſſonneur fatigué ſur les gerbes qu'il a moiſſonnées lui-même. Je fus ſoigné, je fus guéri. Mais je

n'ai

n'ai jamais pû découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux & des pelérinages pour qu'un ſaint du Paradis ou un Ange voulût me le révéler. Hélas ! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus dans cette vie lui prouver ma reconnaiſſance. Le jeune berger avait écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux. Il lui dit, non, mon pére, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnaiſſance.

Le vieillard ſurpris, s'écria ; Ciel ! Que dis-tu? Saurais-tu, mon fils, quel fut mon libérateur ?

Le jeune Berger. Je ſerais bien trompé, où c'était mon Pere. Souvent il m'a raconté l'hiſtoire de la bataille, & ſouvent je lui ai entendu dire, l'homme que j'ai emporté du champ de bataille ſerait-il encore en vie ?

Le Vieillard. O Dieu ! Anges du Ciel ! Cet homme généreux ſerait ton pére !

Le jeune Berger. Il avait une cicatrice ici — (en montrant ſa jouë gauche) — il avait été bleſſé par l'éclat d'une lance: peut-être le fut-il avant qu'il t'emportât de la mélée.

Le Vieillard. Sa jouë était couverte de ſang quand il m'emporta. O mon enfant ! o mon fils !

Le jeune Berger. Il mourut il y a deux ans, & comme il était pauvre, je ſuis réduit pour vivre à garder ces chevres. Le vieillard l'embraſſa, & dit; le ciel en ſoit béni; je pourrai te recompenſer de ſes bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi: qu'un autre garde ces chevres.

Ils deſcendirent enſemble dans la vallée & ils marchérent vers la demeure du vieillard. Il était riche en champs & en troupeaux, & une fille aimable était ſa ſeule héritiére. Mon enfant, lui dit-il, celui qui m'a ſauvé la vie était le pére de ce jeune berger. Si tu pouvais l'aimer, je ſerais heureux de te voir unie avec lui! Le jeune homme était d'une figure aimable. La fraicheur & la gaïté brillaient ſur ſon viſage; des boucles d'un blond doré ombrageaient ſont front, & le feu brillant de ſes yeux était tempéré par une douce modeſtie. La jeune fille avec une réſerve ingenuë demanda trois jours pour y penſer; mais le troiſiéme lui parut bien long. Elle donna ſa main au jeune homme, & le vieillard verſa des larmes de joye & leur dit; que ma bénédiction repoſe ſur vous, mes enfans! C'eſt aujourd'hui que je ſuis le plus heureux des hommes.

Landesbibliothek Oldenburg

# LETTRE

## DE Mr. GESSNER A Mr. FUSLIN

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES PEINTRES SUISSES.

## SUR LE PAYSAGE.

Landesbibliothek Oldenburg

# LETTRE SUR LE PAYSAGE.

VOus penſez donc, Monſieur, que je pourrais intereſſer, peut-être même devenir utile, en indiquant la route que j'ai ſuivie pour parvenir à pratiquer les arts du deſſein dans un âge peu favorable aux grands ſuccès. Il ſeroit à deſirer ſans doute que les artiſtes célébres euſſent éxécuté un ſemblable projet. Quel avantage ne tirerait-on pas de l'hiſtoire des peintres, ſi elle contenait avec les evénemens de leur vie le recit des progrès de leurs talens? nous y verrions les differentes routes qui



Landesbibliothek Oldenburg

peuvent conduire au même but, les obſtacles qui s'y rencontrent, les moyens de les ſurmonter, le dévelopement des lumieres rélatif au dévelopement du génie, & aux obſervations que la pratique entraîne ; & ſi ces ſortes de détails étaient écrits par les artiſtes mêmes, ils offriraient certainement cette vérité précieuſe & utile, & cet intérêt ſéduiſant qui l'accompagne toujours.

Peut-être, il eſt vrai, ne trouverait-on pas dans ces ſimples recits la profondeur de recherches que s'efforcent d'atteindre ceux qui diſſertent ſur les arts ſans les pratiquer ; mais ceux qui les éxercent y touveraient des reſſources & des connaiſſances que l'experience ſeule peut donner.

C'eſt ainſi que l'ouvrage de Laireſſe ſi ſecourable pour les jeunes eléves lui a mérité le titre de bienfaiteur des arts que ſes travaux ont illuſtrés. C'eſt ainſi que le livre de Mengs peut aider ſes rivaux à s'égaler à lui, en donnant plus à penſer en peu de lignes ſur les vrais principes de la peinture que de longs ouvrages. S'il laiſſe deſirer quelquefois plus de clarté comme Philoſophe, combien ne dedommage-t-il pas comme artiſte, lors qu'il expoſe ſes procédés, ſes principes, & qu'il fait admirer l'énergie, le

gout

gout épuré, la fineſſe qu'on a droit d'attendre de celui que ſes contemporains appellent le Raphaël de ſon Siécle.

Me ſera-t-il permis de revenir à moi après m'être élevé ſi haut? Oſerais-je remplir ma promeſſe? moi, qui n'ai fait que les premiers pas dans la carriere, & qui me trouverai peut-être arrêté par des occupations & des circonſtances forcées. Mais je me ſuis engagé, c'eſt au nom de l'amitié; l'amitié ſera mon excuſe.

Vous ſcavez que le ſort ne ſemblait pas me deſtiner à pratiquer la peinture. Cependant un penchant naturel, marqué dans ma premiere jeuneſſe par des Eſſais continuels, ſemblait indiquer que la nature ne s'accordait point ſur cet objet avec des circonſtances d'état qui ne dépendent point d'elle. Je crayonnais donc dans mon enfance tout ce qui s'offrait à moi, ſans pouvoir deviner alors ce que ſignifiaient ces avertiſſemens, & ſans qu'on y fit aſſez d'attention pour les mettre à profit; je ne fis aucun progrès, mon gout ſe ralentit, mes plus belles années s'écoulérent; mais les beautés de la nature, les excellentes imitations de ce grand modéle ne ceſſaient point de faire ſur moi les impreſſions les plus vives.

j'avais abandonné le crayon ; une impulſion ſecrette me fit prendre la plume, & par ce moyen dont la pratique m'offrait moins d'obſtacles, j'imitai des ſcénes naïves, des beautés pitoreſques, enfin les charmes de la nature qui me touchaient le plus.

Cependant une collection choiſie que poſſedait mon beau pere, * reveilla en moi la paſſion du deſſein, & vers ma trentiéme année j'eſſayai de mériter dans ce genre d'imitation l'indulgence & s'il ſe pouvait le ſuffrage des artiſtes & des connaiſſeurs.

Ce fut au Payſage que mon penchant me fixa : je cherchai avec ardeur les moyens de ſatisfaire mes deſirs, & embaraſſé de la route que je devais tenir, je dis, il n'eſt qu'un ſeul modele, il n'eſt qu'un ſeul maitre, & je me mis à deſſiner d'après nature. Mais j'appris bientôt que ce grand & ſublime maitre ne s'explique clairement qu'à ceux qui ont appris à l'entendre. Mon éxactitude à le ſuivre en tout m'égara : je me perdais dans des détails minutieux qui detruiſaient l'effet de l'enſemble ; je ne ſaiſiſſais pas cette maniere de rendre qui ſans être ſervile ni lechée, exprime le veritable caractère des

* Mr. Heidegguer Conſeiller d'etat à Zuric.

des objets. Mes arbres étaient deſſinés avec ſéchereſſe & ne ſe détachaient point par maſſes. L'enſemble était interrompu par un travail ſans goût. En un mot mon œil trop fixé ſur un point, n'était point éxercé à embraſſer un eſpace. J'ignorais cette adreſſe qui ajoûte ou retranche dans les parties que l'art ne peut atteindre. Mon premier progrès fut donc de m'appercevoir que je n'en faiſais pas ; le ſecond d'avoir recours aux grands maitres & aux principes qu'ils ont établis par leurs préceptes ou leurs ouvrages ; & cette marche n'eſt-elle pas celle qui eſt naturelle à tous les arts? Les premiers qui les ont cultivés ſont tombés dans la ſéchereſſe qu'on leur reproche, par une éxactitude trop grande à imiter la nature, dont ils ſentaient, pour ainſi dire, trop en détail les beautés. En effet ces détails ſont éxécutés par nos premiers peintres d'une maniere auſſi finie dans les objets ſubordonnés que dans les parties les plus ſaillantes. Ceux qui les ont ſuivis ont remarqué ces deffauts, on a ſenti qu'une imitation caracteriſtique était plus intereſſante que l'imitation des parties. Les idées de maſſes, d'effets, d'ordonnance ſe ſont offertes : ces idées ont produit des principes, & les grands peintres ſe ſont dirigés à un

effet

effet général comme les poëtes à un intérêt dominant.

Je m'occupai donc à étudier les grands maitres, à faire un choix entre eux & à ne m'attacher ſurtout qu'aux meilleurs ouvrages. Car je ſentis que ce qui eſt le plus nuiſible dans l'étude des modéles c'eſt le médiocre. Le mauvais frappe & repouſſe ; mais ce qui n'eſt ni bon ni abſolument mauvais trompe en offrant une facilité ſeduiſante & dangereuſe. C'eſt par cette raiſon que la gravure qui pourrait contribuer au progrès des arts, ſi elle s'occupait d'avantage du choix des originaux, & de la maniere de les bien rendre, peut être nuiſible par la quantité d'ouvrages médiocres qu'elle multiplie ſans ceſſe. Combien de productions de cet art ont éxigé le travail d'une année, qui ne méritent pas l'attention d'un moment ! Mais que Raphaël ſoit traduit par un ſçavant burin, qu'un jeune Artiſte s'aide de ce ſecours, bientôt il ne pourra ſupporter les ouvrages ſans nobleſſe & ſans expreſſion ; il ſentira juſqu'où peut s'élever l'excellence de l'art. Le moyen de connaitre & de fuir le médiocre eſt la méditation & l'imitation des beaux ouvrages, ou à leur défaut des plus belles traductions qu'on en a faites, car c'eſt ainſi qu'on peut deſigner les belles Estam-

tampes. Faites etudier à un jeune deſſinateur les têtes de Raphaël, il ne verra qu'avec dégoût les figures mesquines des peintres médiocres. Mais ſi vous le nourriſſez premierement de ces ſubſtances inſipides n'aura-t-il pas bientôt perdu le gout neceſſaire pour ſentir l'excellence de l'Antinoüs & de l'Apollon. L'un marchera avec ſûreté dans la carriere, l'autre chancellera continuellement dans ſa route & ne connaitra pas même ſa faibleſſe.

C'eſt d'après ces reflexions que, me guidant ſur les pas des maitres, j'oſai me créer une methode. Mon premier precepte fut de paſſer d'une partie principale aux autres, ſans m'arrêter à vouloir ſaiſir tout à la fois les details infinis que j'appercevais dans chacune. Je m'accoutumai par ce moyen à deſſiner ou plutôt à diſpoſer les arbres par maſſes en choiſiſſant Waterloo pour modelle; plus je meditai cet artiſte, plus je trouvai dans ſes païſages le vrai caractere de la nature, & plus cette decouverte me frappa, plus je trouvai de plaiſir à l'imiter. Ce fut donc à lui que je dus enfin la facilité de rendre mes propres penſées, mais c'etait en empruntant ſon ſtile. Alors pour éviter ce qu'on nomme maniere, je hazardai de mettre plus de varieté dans mes études, & d'aſſo-

cier

cier à mon premier maitre des artiſtes dont le goût différent du ſien avaient cependant comme lui le naturel & la vérité pour objet.

Swanefeld & Berchem preſiderent tour-à-tour à mes travaux ; ſemblable à l'Abeille, je cherchai du miel ſur pluſieurs fleurs ; je conſultai, j'imitai, & revenant à la nature, partout où je trouvais un arbre, un tronc, un feüillage qui attirait mes regards, qui fixait mon attention, j'en faiſais des eſquiſſes, plus ou moins terminées. Par ce procedé, je joignis à la facilité, l'idée du caractere ; & je me formais une maniere qui me devenait plus perſonelle. Il eſt vrai qu'un premier penchant me ramenait ſouvent à mon premier guide ; je retournais à Waterloo lors qu'il s'agiſſait de la diſpoſition des arbres ; mais Berchem & Salvator Roſa obtenaient la préférence, lorſqu'il s'agiſſait de diſpoſer des terraſſes & de caracteriſer des Roches. Meyer, Ermels & Hakert m'aidaient à diſtinguer les verités de la nature, & le Lorrain m'inſtruiſait du beau choix des Sites & du bel accord des fonds. J'appris en l'étudiant à imiter les campagnes verdoyantes, les doux lointains & ces degradations admirables par l'artifice caché de leurs nuances. Enfin j'eus recours à Wouwermans

wermans pour ces fuyans legers & ſuaves qui éclairés par une lumiere moderée & revêtus d'un tendre gazon, n'ont de deffaut que de paraitre quelquefois trop veloutés.

Paſſant ainſi de l'imitation variée à l'obſervation conſtante, retournant enſuite à la nature, je ſentis enfin que mes efforts devenaient moins penibles. Les maſſes & les formes principales ſe developaient à mes yeux; des effets que je n'aurais point vus, me frappaient: j'allai juſqu'à rendre d'un ſeul trait, ce que l'art ne ſaurait detailler ſans ſe nuire; ma maniere dévénait expreſſive. Combien de fois avant ces premiers progrès, j'avais cherché, ſans les trouver, des objets favorables à l'imitation; combien il s'en offrait à mes yeux! Ce n'etait pas cependant que chaque ſite ou chaque arbre réunit toute la beauté pittoreſque que je pouvais deſirer; mais mon œïl exercé ne voyait plus d'objèts ſans y demêler des formes, qui me plaiſaient, ou des caracteres qui fixaient mon attention. Je n'appercevais plus d'ombre, qui n'eût quelque branche bien jettée, quelque maſſe de feüillage agréablement diſpoſée, quelque partie du tronc dont la ſingularité fut piquante. Une pierre iſolée me donnait l'idée d'un Rocher, je l'expoſais au ſoleil ſous le point

de vuë le plus relatif à ma penſée, & donnant dans ma penſée plus d'étenduë aux proportions, j'y decouvrais les plus brillans effets du clair-obſcur, des demi-teintes & des reflets. Mais lorſque de cette maniere nous recherchons nos parties dans la nature, nous devons nous garder de ne pas nous laiſſer entrainer trop par le ſingulier. Recherchons le beau & le noble dans les formes en menageant avec gout les formes qui ne ſont que biſares. C'eſt l'idée de la noble ſimplicité de la nature qui doit modérer un eſſor qui porterait l'artiſte au goût du merveilleux, à l'exageration, peut-être même au chimerique, & l'eloignerait par-là du vraiſemblable qui eſt la verité des imitations.

Quant à la maniere dont j'executais mes études, elles n'étaient ni des deſſeins rendus ni de ſimples eſquiſſes. Plus une partie de mon ſujet me ſemblait intereſſante, plus j'en terminais au premier coup la repreſentation.

Il eſt des artiſtes qui ſe contentent de derober à la hâte par de ſimples Croquis, un tableau rendu que la nature leur preſente. Ils reſervent de ſuppléer à loiſir ce qui manque à leur eſquiſſe. Qu'arrive-t-il ? L'habitude de leur maniere l'emporte ſur l'idée qu'ils ont priſe

priſe trop légérement, & le caracteriſtique de l'objèt s'echappe & diſparait. Qui pourra ſupléer à ce merite? ce ne ſera ni la magie du Coloris, ni les effets du clair-obſcur : ils pourront ſéduire un moment ; mais l'œil ſevere cherchera le vrai, le naturel, & ne le trouvant point ſe detournera de l'ouvrage avec dédain.

Mais ſi je voulais faire uſage de mes etudes faites d'après la nature dans l'invention d'un enſemble, j'y trouvais dequoi m'intimider & m'embaraſſer, je tombais dans ces details factices qui ne s'accordaient plus avec la ſimplicité & la verité des parties que j'avais derobées à la nature. Je ne voyais pas dans mes payſages le grand, le noble, l'harmonie, cet effet touchant dans l'enſemble. J'etois donc obligé d'avoir recours aux maitres, qui me parurent exceller le plus dans la compoſition.

Everdinghen, que je n'ai point encor nommé m'offrit ſouvent alors cette ſimplicité champêtre qui plait même dans les contrées où regne la plus grande varieté ; je trouvai dans ſes ouvrages, des torrens impetueux, des Roches briſées & couvertes d'épaiſſes broſſailles, des lieux agreſtes où la pauvreté trouve un azile heureux dans la plus ſimple chaumiere.



Landesbibliothek Oldenburg

Cependant ſi ſa touche hardie & ſpirituelle était capable de m'inſpirer, je ne crus pas qu'il fut le ſeul dont il fallait ſuivre l'exemple. Je penſai même qu'il n'était pas inutile d'avoir appris, avant de l'imiter, à peindre les rochers dans un meilleur gout. Dietrich me l'enſeigna. Les morceaux qu'il a compoſés dans ce genre ſont tels qu'on dirait que c'eſt Everdingen qui les a faits, mais qu'il s'eſt ſurpaſſé lui même.

Swanefeld à ſon tour m'offrit la nobleſſe des idées. J'admirai l'effet prodigieux de ſon execution & celles des lumieres refletées qui rejailliſſent d'une maniere ſi piquante ſur ſes grandes maſſes d'ombres. Salvator Roſa m'entrainait ſouvent par la chaleur & la fougue de ſon genie; Rubens par la hardieſſe de ſes compoſitions, par le brillant de ſon coloris, par le choix de ſes ſujets. Mais les deux Pouſſins & Claude Lorrain m'attacherent enfin uniquement. C'eſt dans leurs ouvrages que je trouvai jointes la nobleſſe & la verité. Ce n'eſt pas une ſimple & ſervile imitation de la nature. C'eſt un choix du beau le plus ſublime & le plus intereſſant. Un genie poetique reunit dans les deux Pouſſins tout ce qui eſt grand, tout ce qui eſt noble. Ils nous tranſportent

dans

Landesbibliothek Oldenburg

dans ces tems pour leſquels l'hiſtoire & ſurtout la Poëſie nous rempliſſent de veneration, dans ces Païs où la nature n'eſt point ſauvage mais ſurprenante dans ſa varieté ; où ſous le ciel le plus heureux chaque plante acquiert toute ſa perfection. Les fabriques qui ornent les tableaux de ces artiſtes celebres offrent le gout épuré de l'architecture antique. Les figures ont le maintien noble, la demarche aſſurée ; c'eſt ainſi que nous nous repreſentons les Grecs & les Romains, lorſque notre imagination dans l'enthouſiasme de leurs grandes actions ſe tranſporte aux ſiecles de leur gloire & de leur proſperité. Le calme & l'aménité regnent ſurtout dans les contrées qu'a ſçu créer le pinceau du Lorrain. La ſeule vuë de ſes tableaux excite cette émotion douce, ſes ſenſations délicieuſes que le ſpectacle d'une nature choiſie a droit de porter dans notre ame. Ses campagnes ſont riches ſans confuſion ; elles ſont variées ſans deſordre, mais toutes preſentent l'idée de la paix & du bonheur. C'eſt toujours une terre fortunée qui prodigue ſes bienfaits à ceux qui l'habitent, un ciel pur & ſerein ſous lequel tout germe & tout fleurit. Non content de me remplir des principes & des beautés que m'offraient les ouvra-

ouvrages de ces grands maitres de l'art, j'eſſayai de retracer de memoire les principaux traits qui m'avaient frappé dans ces beaux modeles. Je copiai quelques uns de leurs ouvrages & je conſerve ces eſſais qui me rappellent & la route que j'ai ſuivie & les guides qui me l'ont ouverte. De cette methode que je m'étais formée, il m'eſt reſté l'habitude utile de tracer, pour en mieux garder le ſouvenir, les compoſitions & les ſites des ouvrages qui m'intereſſent particulierement. Peut-etre regardera-t-on ce ſoin comme ſuperflu, puiſque les gravures faites d'après les plus beaux tableaux pourraient m'en donner des images plus exactes. Mais la peine que j'ai priſe, lorſque je les ai tracées moi même, m'en fait conſerver une idée plus durable. Combien de collections d'eſtampes & de deſſeins reſſemblent à ces nombreuſes bibliotheques dont les profeſſeurs ne tirent aucun profit !

Cependant lorſque je m'étais attaché trop longtemps à penſer d'après les maitres que j'avais choiſis, j'éprouvais une timidité plus grande. S'agiſſait-il d'inventer, ſurchargé, pour ainſi dire, des grandes idées des celebres artiſtes, je reconnaiſſais ma foibleſſe & humilié de

mon

mon peu de force, je ſentais combien il était difficile de les atteindre. Je remarquais combien par une imitation trop continuë l'imagination perd ſon eſſor. Le celebre Frey en eſt un exemple; & le plus grand nombre des graveurs confirme cette obſervation. En effet les ouvrages de leur compoſition ſont en general ce qu'ils ont fait de plus mediocre. Occupés ſans-ceſſe à rendre les idées des autres, aſtreints à les copier avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, cette hardieſſe, cette fougue d'imagination, ſans laquelle on n'invente point, s'affaiblit ou ſe perd. Effrayé par ces reflexions j'abandonnai mes originaux, je quittai mes guides & me livrant à mes propres idées, je me preſcrivis des ſujets, je me donnai des problêmes à reſoudre. Je cherchai à connaitre ainſi ce qui pouvait mieux convenir à mes faibles talents. J'obſervais ce qui m'était le plus difficile & je decouvrais à quelles études il me fallait deſormais porter ma plus grande attention. Alors les difficultés commencérent à diſparaitre. Mon courage s'augmenta. Je ſentis que mon imagination s'étendait en prenant des forces. Malheur aux artiſtes & aux Poetes, ſerviles eſclaves de leurs modeles. Ils reſſemblent à l'ombre qui ſuit le corps

juſques

juſques dans ſes moindres mouvemens. Je me gardai bien cependant d'abandonner l'uſage que je m'etais fait de derober à la nature, un trait, un ſouvenir de ce qu'elle m'offrait de ſingulier, de piquant ou d'agreable. Toujours fourni de ce qui m'etait neceſſaire, toujours attentif à ce qui ſe preſentait à mes yeux, n'ayant point honte de me retirer un moment à part pour remplir mes tablettes, un tableau, une eſtampe, un ſite, un effet, un grouppe, une phiſionomie, tout me payait tribut, & mes eſquiſſes ou mes croquis même étaient pour mon imagination une eſpece de chiffre qui lui rappellait des idées dont ſans cela la trace rapide & legere ſe ſerait infailliblement échappée. Une penſée conçuë dans la premiere chaleur, un effet dont on eſt rempli au premier coup d'œïl ne ſera jamais auſſi bien rendu que par le trait qu'on en forme à l'inſtant qu'on en eſt frappé. Dans ces premieres émotions ſi precieuſes à ſaiſir, il n'eſt pas juſqu'au mediocre qui ne puiſſe occaſionnner quelque penſée heureuſe. Quel Poete n'a pas enfanté quelquefois un bon vers dont un vers mediocre lui donnait l'idée ! C'etait un diamant informe. Il l'a brillanté. Les œuvres de Merian, à qui l'on ne rend

pas

pas assez de justice, renferment des verités prises sur la nature avec le plus beau choix. Qu'est-ce qui peut donc deguiser leur merite? le ton insipide de l'execution. Donnez à ses arbres & à ses fonds la legereté de Watterloo; repandez sur ses rochers & sur toute sa composition plus de varieté, vous verrez naitre des effets brillans dont l'éclat & l'agrément feraient honneur au genie & dont la disposition & les fonds se trouvent tout entiers dans Merian.

Mais ce n'est pas assez d'avoir sans cesse sous les yeux & la nature & les excellens ouvrages des grands maitres. Lisez encore l'histoire de l'art & celle des artistes. Cette lecture étend le cercle de nos connaissances, elle nous rend attentifs aux differentes revolutions arrivées dans l'empire des arts. Elle porte ceux qui les exercent à s'occuper plus fortement de ce qui doit être leur objèt principal. Comment ne pas s'interesser au sort d'un homme dont nous admirons les talens? Comment ne pas rechercher & voir avec interet les ouvrages d'un homme dont le caractere & le sort nous ont touchés? Pourrait-on connaitre la véneration avec laquelle on parle des grands artistes & de leurs ouvrages immortels, sans con-



Landesbibliothek Oldenburg

cevoir une plus haute idée de l'importance de l'art ? Peut on être inſtruit de l'ardeur infatigable avec laquelle ils ont travaillé, pour atteindre la perfection, ſans ſe ſentir ſoulagé des peines que l'on a priſes ? juſques à leurs fautes nous inſtruiſent, juſques à leurs malheurs nous attachent.

Mais puiſque je me ſuis écarté de la pratique de l'art pour m'étendre à quelques idées théoriques, puiſque j'indique les moyens de nourrir l'imagination & d'élever le genie, je dois recommander aux jeunes artiſtes la lecture des bons Poëtes. Quel ſecours peut leur être plus utile pour épurer leur gout, exalter leurs idées & féconder leur imagination ? Le Poëte & le Peintre rivaux & amis empruntent de la même ſource, puiſent dans la nature & ſe communiquent leurs richeſſes, tous deux ſuivant des regles analogues. De la varieté ſans confuſion. Voilà le grand principe de toutes leurs compoſitions. Enfin la même delicateſſe de tact & de gout doit les guider dans le choix des circonſtances, des images, des details & de l'enſemble. Que d'artiſtes ſeraient plus heureux dans leur choix, que de Poëtes mettraient plus de verité dans leurs tableaux & de pittoresque dans leur expreſſion, ſi les uns & les autres ſavaient réunir la connaiſſance approfondie des deux arts.

Les anciens & ſurtout les Grecs dont la langue eſt ſi poëtique, dont

Landesbibliothek Oldenburg

dont les tableaux ſont ſi vrais ne connaiſſaient point la belle facilité de nos Poëtes modernes qui pour avoir entaſſé des images & des figures priſes au hazard, oſent s'attribuer le mot du Correge & s'ecrient, nous auſſi ſommes des Peintres. Qu'ils liſent ce que Mr. Webb a écrit ſur le beau dans la peinture. Rien ne prouve mieux ce que j'avance que la maniere dont il developpe ſes principes. Il les éclaircit preſque toujours par quelque paſſage tiré des grands Poëtes de l'antiquité, & nous montre ainſi que ces genies ſuperieurs ont vraiement connu le beau & le ſublime des arts, bien eloignés ſans doute de l'idée que s'en forment ceux de nos Poëtes qui s'adreſſent à Durer pour peindre les graces où à Rubens pour rendre cette beauté idéale qui doit caracteriſer une Déeſſe ou le plus haut degré de la beauté d'une mortelle.

Mais pour revenir aux arts dont je m'occupe; que je plains le Païſagiſte inſenſible que les peintures ſublimes de Tomſon ne peuvent inſpirer! En liſant les deſcriptions de ce grand maitre on croit voir les tableaux de nos plus fameux artiſtes. On pourrait tranſporter ſur la toile & réaliſer ce qu'il décrit dans ſes ſcenes variées, c'eſt tantôt la ſimplicité de Berchem, de Potter ou de Roos, tantôt la grace & l'amenité de Lorrain, ſouvent l'on y retrouve ce caractere noble & grand du Pouſſin, & par des

oppoſitions ſi précieuſes pour l'effet, le ton melancolique & ſauvage de Salvator Roſa. Qu'il me ſoit permis de rappeller à cette occaſion un de nos Poëtes preſque oublié ; Brockes qui obſervant la nature juſques dans ſes détails, doüé d'un ſentiment vif & delicat, recevait les impreſſions les plus douces & ſe ſentait ému des moindres circonſtances. Une plante couverte de roſée & frapée par l'eclat du ſoleil allumait ſon enthouſiasme. Un oiſeau inquiet du ſort de ſes petits le rempliſſait d'interet. Ses tableaux, il eſt vrai, trop recherchés peuvent être juſtement critiqués, mais ils ne ſont pas moins un riche magazin de peintures & d'images, empruntées de la nature & dans leſquelles elles ſe reconnaiſſent comme dans une glace fidelle qui ne ſupprime rien de ce qui lui eſt offert.

Faudra-t-il donc, diront quelques artiſtes en laiſſant échapper un ſourire ironique, faudra-t-il donc joindre à tant d'études qui nous ſont neceſſaires, celles qui appartiennent aux litterateurs & aux ſavans ? faudra-t-il lire ou peindre ? Si vous faites cette queſtion, quel beſoin d'y repondre ? Ah! vous peindrez ſans aucun ſecours les débris d'une étable & des païſans yvres. Efforcez vous alors de prodiguer les effets du clair-obſcur & la magie de la couleur, vous aurez au moins ſans fatiguer votre genie le merite d'une exécution brillante ; mais

n'aſpirez

n'aſpirez pas à flatter l'eſprit & à toucher les ames. N'exigez que des yeux le tribut qui n'eſt du qu'à la main.

Voilà, mon cher ami, les obſervations que mes études m'ont occaſionnées. Voici le plan que je me ſuis formé. Le ſuccès ne depend point de mes ſeuls deſirs. Ce n'eſt point à moi, c'eſt au public qu'eſt reſervé le droit de me juger. Mais je crois avoir celui d'avancer que la methode la plus prompte & la plus ſure eſt de travailler alternativement d'après les chefs d'œuvres des grands maitres & d'après la nature, & d'apprendre ainſi à comparer la plus belle expreſſion de l'art avec la nature même & les beautés de la nature avec les reſſources de l'art.

Si dans les circonſtances où je me ſuis trouvé, il ne m'a pas été poſſible de parvenir plus loin, au moins j'ai ſenti avec un reſpect religieux combien de reflexions & d'etudes ſont neceſſaires pour atteindre les ſublimes hauteurs d'un art divin. Quel ſera donc le ſort de ceux qui ne joindront pas le travail obſtiné à la meditation habituelle ? Que l'artiſte qui mepriſe ou neglige ces grands moyens, renonce à la recompenſe qui n'eſt duë qu'aux ames actives & ſenſibles. Il n'eſt point de reputation pour lui, ſi le gout de ſon art ne devient point une paſſion violente ; ſi les heures qu'il employe à le cultiver ne ſont pas les plus delicieuſes de ſa vie, ſi l'etude n'eſt pas ſa veritable exiſtence &



Landesbibliothek Oldenburg

ſon premier bonheur, ſi la ſocieté des artiſtes n'eſt pas celle qui lui plait le plus, ſi la nuit même les idées de ſon art n'occupent pas ou ſes veilles ou ſes ſonges, ſi le matin il ne vole pas à ſon attelier avec un nouveau tranſport; malheur à lui ſurtout s'il ſe borne à flatter le mauvais gout de ſon ſiecle, s'il ſe complait dans les frivolités applaudies, s'il ne travaille pas pour la veritable gloire, pour la poſterité. Jamais elle ne fera mention de lui, jamais ſon nom ne ſera repeté, jamais ſes ouvrages n'echaufferont les déſirs ou ne toucheront l'ame des mortels fortunés qui cheriſſent les arts, qui honorent leurs favoris & qui recherchent leurs ouvrages. --

Cette lettre paſſe déja les bornes que je m'etais preſcrites. Souffrez cependant, Monſieur que j'y joigne encore les ſouhaits que je forme depuis longtems pour une entrepriſe qui contribuerait ſans doute au progrès des arts du deſſein.

Les jeunes artiſtes me paraiſſent deſirer des methodes claires & conciſes qui les guident. Je ſouhaiterais que l'on compoſat des livres d'elemens à l'uſage des eleves & des maitres. Nous avons quelques ouvrages excellens. Mais ils ne ſont ni aſſez ſimples ni aſſez pratiques pour ceux qui commencent. Dans l'ouvrage que je propoſe il faudrait premierement expoſer les regles fondamentales de l'art avec toute la clarté & toute la preciſion

ciſion poſſible ; il faudrait enſuite les appliquer à différens exemples ; il ſerait neceſſaire que ces exemples fuſſent tirés des gravures faites d'après les meilleurs tableaux des grands maitres. Pour châque branche de l'art on developperait la methode la plus ſure, on indiquerait les principaux ouvrages & les plus fameux artiſtes de ce genre. Les elemens de Preysler ſont preſque generalement adoptés dans l'Allemagne. On en tourmente les jeunes gens ; cependant les contours de ce maitre ſont ſouvent incorrects. Ses têtes ont un caractere commun. Quelques elemens de deſſein qui ont paru dans les païs où l'on exerce les arts préſentent des exemples qui ne peuvent guider ſurement les jeunes artiſtes, parceque le trait en eſt trop negligé, & que la correction eſt la baſe ſur laquelle doit s'établir l'inſtruction. Je penſe qu'il ſerait encore important d'ajouter aux methodes dont je viens de donner l'idée, un recueil de deſcriptions exactes des meilleurs tableaux qui exiſtent en tout genre & des gravures de ces tableaux faites avec le plus grand ſoin. Un examen de ces ouvrages d'après les veritables principes de l'art ſerait une excellente leçon. Il eſt vrai qu'il ſerait difficile de l'etendre juſques à la couleur. Mais l'accord du clair-obſcur y pourrait être diſcuté, & des obſervations ſur le rapport qu'il a avec l'harmonie du coloris ſuppléeraient en

partie

partie à ce qu'on pourrait desirer & ne pourraient manquer d'intereſſer & d'inſtruire l'artiſte & le connaiſſeur. Il ſerait eſſentiel dans le plan que je propoſe de ne choiſir que les meilleures compoſitions de chaque age ; il ne faudrait s'attacher qu'à celles où ſe remarque particulierement le caractere de leur tems & de leur école.

Les deſcriptions que l'on trouve dans le livre de Boydels, dans les écrits de Winkelman, de Hagedorn, de Richardſon & de quelques autres pourraient ſervir de modeles. Celle du tableau d'autel, du Chev. Mengs, à Dreſde, inſerée dans la bibliotheque des Belles-lettres & des beaux arts. Tom. III. eſt un chef d'œuvre qui ſuppoſe la connoiſſance la plus profonde de toutes les parties de l'art. Auſſi l'ouvrage dont je trace l'idée ne peut être utile qu'autant qu'il ſera traité par les plus grands artiſtes ou les connaiſſeurs les plus inſtruits. Ce n'eſt qu'aux Hagedorns, aux Caſanoves, aux Wattelets, aux Cochins &c. qu'il eſt permis de l'entreprendre.

---

Le prix actüel de ce volume eſt de 24. Liv. de France.

Landesbibliothek Oldenburg

# LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

2. S. A. S. MGR. LE PRINCE D'ANHALT DESSAU.

2. S. A. R. MAD. LA PRINCESSE D'ANHALT DESSAU.

Mrs. le Marquis d' Aglié, des premiers Ecuyers de S. M. le Roy de Sardaigne, Colonel de Cav. & Maréchal des Gardes du Corps.

Andræa, Apothécaire à Hanovre.

2. Vinzenzo Antoine, Libraire à Bergame.

Dottore G. Celeſtino Aſtori, à Bergame.

S. A. S. ELECTORALE MGR. L'ELECTEUR DE BAVIERE.

S. A. S. MAD. L'ELECTRICE DE BAVIERE.

S. A. S. MGR. LE MARGRAVE DE BADE.

S. A. S. MAD. LA MARGRAVE DE BADE.

Mrs. Baader, Peintre du Pr. Evèque d'Eichſtedt, à Paris.

de Back, Conſeiller de la Ville d'Utrecht.

2. Félix de Balthaſar, Conſeiller, à Lucerne.

Bardin, Libraire à Geneve.

de Barry, Seigneur Bourguemaitre de la Republ. de Bâle.

10. Bauer & Compagnie, Libraires à Strasbourg.

Joſeph Beltromelli à Bergame.

2. le Comte de Bentink, Seign. de Rhoon &c. Préſident du Corps des Nobles de la Province de Hollande &c.

Mad. la Comteſſe douairiere de Bentink, Dame de Varel &c.

le Baron de Berberich, à Munic.

van Berchem, Gentilhomme Hollandois.

de Berger, Conſ. d'Etat & Médecin du Roi, à Copenhague.

le Baron J. A. S. de Beroldinguen, Chanoine de Spir & Hildesheim.

de Berſy, Maitre des Requetes honor. à Paris.

Landesbibliothek Oldenburg

12. Mrs. de Betzky, Chevalier des Ordres de Ruſſie, Conſeiller privé & Chambellan actuel de Sa. M. Imp. de toutes les Ruſſies, & Préſ. de l'Acad. des Beaux Arts.

l'Abbé Beurard, Chanoine de Toul, à Paris.

la Bibliotheque publique de la Republ. de Geneve.

— — — de l'Univerſité Royale, de Turin.

2. le Baron de Bigot, grand Maitre de la Cour de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange & de Naſſau, Lieut. Général de Cavallerie & Gouverneur de Willemsſtadt &c.

Birkel, à Lyon.

Abr. Bluſſé & Fils, Libraires a Dordrecht.

Madame de Loys de Bochat, à Lauſanne.

Boers, Avocat de la Compagnie des Indes, à Amſterdam.

Mad. la Baronne de Bœtzelaer, née Baronne de Aerſen, de Voshol. &c.

de Bois Roger, Officier au Corps royal d'Artillerie à Metz.

Mlle Bondely a Berne.

Boſſet d'Eluſe, à Neufchâtel.

Boucard, Avocat à Turin.

S.A.S. MAD. la PRINCESSE de BOUILLON, née Princ. de Heſſe Rhinf. à Paris.

Brandes, Conſ. Aul. a Hanovre.

Lorenzo Brini à Bergame.

Robert Brown, D.D. Miniſter of the English Church at Utrecht.

2. Brunck de Frundeck, Commiſſaire de Guerre de Strasbourg.

Brunyer, Médecin de l'Hopital milit. à Metz.

Jean Burcli, a Zuric.

le Chanoine Gh. Calepio, à Bergame.

Madame la Comteſſe Capodiliſta à Padoue.

François Careano à Milan.

de Caumartin de St. Ange.

Cayla, à Geneve.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. le Duc de Caylus, à Paris.
le Comte Maurice Challant de Challant, à Turin.
de la Chenal, Doct. en Méd. à Bâle.
van Citters, Conseiller de la Ville de Middelbourg.
Mlle Marie Elisabeth Cossel, à Hambourg.
Coudere, de Lyon.
de Couette, de l'ordre mil. de St. Louis, à Metz.
Gd. Councler, à Geneve.
Gabriel Cramer, à Geneve.
Mgr. le Prince Adam C'zatorinski, Général de Podolie.
J. Daller, à la Haye.
Decker, Imprimeur du Roy à Colmar.
Deinet, Conf. de S. A. S. Mgr. le Prince de Waldeck, à Frankfort.
Delion, à Paris.
Mad. Destouches, à Paris.
J. J. Detournes, Auditeur, à Geneve.
Dittliguer, Avocat, à Berne.
Jean Dollfous, Négociant à Mulhausen.
Casimir Donaud, Avocat, a Turin.
Mad. Dovet, a Paris.
2. Dufour, Libraire à Mastrich.
Felix Durando, Comte de Ville, a Turin.
Eck, Professeur, à Leipzig.
Jean Eck, Négociant a Mullhausen.
4. Eckendorfer, Libraire à Frybourg.
2. d'Erlach de Jegistorf, à Berne.
Mad. Escher née Usteri, de Zuric, à Lyon.
d'Escher, à Zuric, Lieut. Général au Service de LL. HH. PP.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. J. C. d'Eſcher, à Zuric.

Sal. Eſcher, a Zuric.

Mad. la Ducheſſe d'Eſwille, à Paris.

Eynard, à Lyon.

Charles Jerome Falletti, Marquis de Barol, à Turin.

Dominique de Fanti, à Milan.

de Farges, à Paris.

Fauſt, Ammeiſtre regent de la Ville de Strasbourg.

ô Feral, à Leipzig.

4. le Comte de Finkenſtein, Conſ. de la Juſtice, à Königsberg.

Finguerlin à Lyon.

le Comte de Firmian, Miniſt. plenip. de S. M. J. R. Chev. de l'Ordre

Fiſcher, Baillif de Cerlier, à Berne. (de la Toiſon d'Or.

Emmanuel Flon, Libraire à Bruxelles.

le Cheval. de Folard, Envoyer extraord. de France a la Cour de Baviére.

Henri Fueſsli, à Zuric.

Nazario Viani Gagliardelli, à Bergame.

le Prinze Gallizin, Envoyé extr. de Ruſſie, à la Haye.

Giam Battiſta Galizioli, à Bergame.

le Baron de Gall, Grand Echanſon & Colonel com. du Reg. de S. A. S. Mgr. le Prince hered. de Heſſe, à Hanau.

Pl. Gallatin, Avocat, à Geneve.

M. D. Fr. Gauſſen, à Geneve.

le Marquis de St. Germain, premier Ecuyer de S. A. R. le Prince de Piemont, à Turin.

Antonio Giambarini, à Bergame.

Dottore de Matteo Giurniga, à Bergame.

3. van Goens, Conſ. de S. M. Imp. R. Ap. Profeſſeur à l'Univ. d'Utrecht.

Mlle van Goens, à Middelbourg.

Landesbibliothek Oldenburg

Mlle Louiſe Gontard, à Francfort ſur le Main.

Mrs. J. J. Gonzenbach, Seign. de Haubtwyl.

François Graſſet, Libraire à Lauſanne.

Grenus, à Lyon.

Fr. Ch. Greum, Conſeiller de la Chambre de Finances de l'Illme. Maiſon de Linange & Dabo, à Strasbourg.

de Grimm, Secret. de Commendem. de S. A. S. le Duc d'Orleans, à Paris.

Groſs, à Berne.

Grothe, Chanoine du Chap. de St. Gean, à Utrecht.

Grouner, Baillif à Zofinguen, de Berne.

S. A. S. Mgr. le Landgrave regnant de Hesse-Cassel

S. A. S. Mad. la Princesse Charlotte de Hesse.

2. S. A. S Mad. la Landgrave de Hesse-Darmstadt.

S. A. S. Mgr. le Prince hered. de Hesse. Comte regn. de Hanau.

S. A. S. Mad. la Landgrave de Hesse-Hombourg.

S. A. S. Mad. la Princesse Emanuele de Hesse-Rothembourg.

S. A. S. Mad. la Princesse Clementine de Hesse-Rothembourg.

Mrs. le Baron de Hack, à Francfort ſur le Main.

Henri Heidegguer, à Zuric.

J. Conrad Heidegguer, Fils, à Zuric.

le Comte Sigismund d'Heimhauſen, de Munic.

Jean Heinzelmann, Négociant a Veniſe.

Heſs, à Zurie, Colonell Cap. aux Gardes Suiſſes de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange.

Heſs, à Zuric.

Heſs, Directeur des Poſtes, à Zuric.

Henri Hirzel, à Zuric.

Honnerlag, à Genes.

le Comte de Hoym.

Jr. Huber, ancien Auditeur, à Geneve.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. van der Hulſt, à Utrecht.

Jacobi, Conſeiller aulique à Duſſeldorf.

le Comte Alexandre Japarel de Lagnaſque à Turin.

Jeaneret à Grandſon.

4. Wolfgang Juvalta, à Marchlins.

le Baron de Kalliſch, à Leipzig.

J. Gaſp. Keller, Conſeiller d'Etat, à Zuric.

J. Conrad Keller, à Zuric.

J. Gaſp. Keller, à Zuric.

le Comte de Kinigl, Chambellan de L. L. M. M. Imp. Roy. Apoſt.

Koch, Profeſſeur, à Strasbourg.

Kruthofer, Secretaire de Mr. le Comte de Mercy Argenteau, à Paris.

Krzusky, à Leipzig.

Kund, à Leipzig.

Jaques Kunhans, à Zuric.

Laget, Etudiant en Theol. à Geneve.

van Lanckom, pr. ordre de Mr. van Dyck.

Lavater, Greffier de la chambre de Juſtice, à Zuric.

Mlle Lebas, à Paris.

Mad. la Baronne de Lerchenfeld Suslach, née Comteſſe d'Haslang.

Mr. le Baron Joſeph de Leyden, Conſ. Int. de S. A. E. de Baviére, & ſon Envoyé aux Cours Electorales du Rhin.

J. Leypold, à Strasbourg.

V. Lienau, Negociant à Bourdeaux.

Phil. Jac. Lobſtein, à Strasbourg.

2. Franceſco Locatelli, Libraire à Bergame.

de Lochmann, à Zuric, Commandeur de l'Ordre du Merit. milit. & Maréchal de Camp es Armées de Sa. M. T. Cr.

S. A. S. Mgr. le Prince Charles de Meklenbourg-Streliz.

Landesbibliothek Oldenburg

3. Mrs. Maldovall, Gentilhomme Anglais.
Leonardi Marini, Peintre, à Turin.
de Martines, Lieutenant de Marine.
le Capitaine de Marval, de l'Ordre du Merite mil. à Neufchâtel.
le Major de Mavelave, Gouverneur de Mgrs les Princes de Wirtemb.
de Mechel, Graveur, à Bâle.
Henri Meiſter de Zuric, à Paris.
Mad. la Générale de May, née Morlot, à Berne.
Mey, de Romain motiers à Berne.
Meyer, Seigneur Bourguemaitre de la Republ. de Schafhouſe.
4. Felix Meyer, a Winterthour.
J. Gaſp. Meyer, à Zuric.
Paul Meyer, Apothicaire, à Zuric.
Mlle Meiners, à Middelbourg.
Mingard, Miniſtre, à Laufanne.
S. Moliere, à la Haye.
Francés de Montval, à Paris.
le Comte de Moreton Chabrillan. Cap. au Reg. de Conti Cavalerie.
Fr. Louis Morlot, Collonel, Baillif de Biberſtein, à Berne.
4. le Chevalier Charles Morris, Anglois.
Moultou, à Geneve.
Charles Gottlob Muller, à Leipzig.
Fr. Müller, Miniſtre, à Zuric.
J. Henri de Muralt, Negociant, à Zuric.
Mad. Necker, à Paris.
Mad. la Ducheſſe de Northumberland, à Paris.
Neuviller, à Lyon.
3. S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange et de Nassau, Stadhouder hered. des Provinces unies &c.

Landesbibliothek Oldenburg

S. A. R. Mad. la Princesse d'Orange et de Nassau, &c.

Mad. Ochs, à Bâle.

Mrs. Orell, Conseiller d'Etat, à Zuric.

2. Orell, chargé des affaires de France, à Zuric.

100. Orell, Gesner, Fuesslin & Comp. Libraires à Zuric.

2. Osterwald, à Neufchâtel.

J. Gasp. Ott, Tribun, à Zuric.

S. A. S. l'Electeur Palatin.

Mrs. van de Perre, Conseiller de la Cour de Flandres.

Perenot, Conseiller & Intendant de S. A. S. Mgr. le Prince Stadhouder à Calembourg.

le Comte de Pertingue, Reformateur à l'Université Royale de Turin.

J. R. Pestalozza, Fils, à Zuric.

Peyer, Capitaine & Directeur des Postes, à Schafhousen.

de Pikamilh de Cazenove, Secretaire d'Ambassade, à Soleure.

le Baron de Poellnitz, Seigneur de Montrichet.

Mad. la Barone de Poellnitz de Montrichet.

le Comte G. Francesco Ponzoni, à Cremone.

Prevost, Avocat, à Geneve.

Prieur, à Paris.

Henri Rahn, Baillif, à Zuric.

J. C. Rahn, Docteur en Médecine, à Zuric.

Mad. la Baronne de Reding d'Emishofen, à Lucerne.

Mad. la Baronne Auguste de Reizenstein, à Munic.

Albert Revelli, à Turin.

6. Rey, Libraire à Amsterdam.

André Rigaud, à Geneve.

Jaques Rignon, à Turin.

Rilliet, Avocat, à Geneve.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. J. L. Robillard, à Geneve.

le Baron de la Roche, Conf. int. de S. A. S. Mgr. l'Electeur de Tréves, à Coblence.

Rodt, Baillif de St. Jean, à Berne.

Roël, Gentilhomme Hollandois.

le Comte Charles Romilli, à Bergame.

Roosmale, Conf. de la Cour provinciale de Juſtice, à Utrecht.

Rottmanner, Licencié en droit, à Munic.

Mlle de Rouſſillon, Dame d'Honneur de S. A. S. Mad. la Ducheſſe douariere de Deuxponts, à Kayſerslauter.

le Baron de Rouwenoort, Seigneur de Lange, du Corps des Nobles de la Prov. de Gueldres &c. &c.

S. A. R. Mgr. le Prince de Saxe, Electeur de Treves.

S. A. R. Mad. la Princesse Cunigunde de Saxe.

Mrs. Saillant & Nyon, Libraires à Paris.

le Comte de Saluçes, des Ecuyers de S. A. R. le Pr. de Piemont, à Turin.

Frédric Rod. Salzmann à Strasbourg.

de Sauſſure, Profeſſeur, à Geneve.

de Schachmann, à Leipzig.

Scherb, Syndic de la Nation Suiſſe, à Lyon.

Scherer, de St. Gall, à Lyon.

Daniel Scherer, à Lyon.

Henri Schinz, Miniſtre du St. Ev. à Altſtetten, de Zuric.

J. H. Schinz, à Zuric.

Schinz, Doct. en Med., à Zuric.

J. Jaques Schmalzer, Négociant à Mulhouſe.

3. Schoonhoven & Compagnie, Libraires à Utrecht.

6. Schramm & Kerſtens, à Hambourg.

Leonard Schultheſs, Negociant, à Zuric.

Schultheſs de Zuric, Miniſtre du St. Ev. à Neufchâtel.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. J. Henri Schultheſs, Negociant, à Zuric.
Schumacher, Conſ. de Conference, à Copenhague.
Ange Scozia, Comte de Pin. à Turin.
Perponcher de Sedlnitzki, Conſeiller de la Ville d'Utrecht.
le Comte Max. de Seinsheim, Chambellan, à Munic.
Mad. la Comteſſe de Seinsheim, née Comteſſe de Hoeneck, à Munic.
le Baron de Serviete, Page du Roi, à Paris.
de Singedonck, Major de Cavalerie, au Serv. de L.L. H.H. P.P.
2. la Societé Typographique à Berne.
MAD. LA PRINCESSE DE SOUBIZE.
W. D. Soulzer, Chanceiller, à Winterthour.
J. Jaques Spielmann, à Strasbourg.
Bartelemi Spindler, de St. Gall.
Lord Comte de Stanhope.
Steinbruchel, Profeſſeur, à Zuric.
Henri Steiner & Comp. à Winterthour.
Stokar de Neuforn, Directeur des Poſtes, à Schafhouſen.
Stokar de Neuforn, Docteur en Med. à Schafhouſen.
Sturler, Baillif de Fraubrounnen, à Berne.
Jean Strange, Chevalier, à Londres.
Amadé Suaier, à Veniſe.
Suitzer, Colonel de Bovanas, de Bâle.
le Comte de Tattenbach, gr. Maréchal de la Cour de Baviére.
de Teuber, à Leipzic.
Thibaut, à Middelbourg.
Im Thourn, Seign. de Gyrsberg, à Schafhouſen.
J. H. Tobler, à Zuric.
45. Jaques Tolmetta. de Coſmopoli.
le Comte Ant. de Thöring Seefeld, à Munic.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. le Comte Max. de Thöring Seefeld, à Munic.

2. le Baron Torck, Seign. de Rooſendaal &c. Deputé ordin. des Etats gen. des Prov. unies, gr. Baillif de Maſtricht &c.

Mad. la Baronne Torck, Dame de Rooſendaal, née Baronne de Roode, de Heckeren &c.

Pl. Ph. Torras, à Geneve.

S. A. S. Mad. la Princesse Therese de la Tour et Taxis, Chanoinesse de Thorn.

le Comte de Tracy, Capit. de Caval. a la Suite des Reg. de Bourgogne.

Tronchin, ancien Procureur Général, à Geneve.

J. Tronchin, ancien Conſeiller d'Etat, à Geneve.

Mad. Chambellane de Trützſchler, née Pflug, à Dreſde.

Tſchifféli, à Berne.

le Baron de Tſchoudy, Chevalier de pluſ. ordres, Brigadier, Gr. Major des Gardes Suiſſes de Sa Mayeſté Sicilienne.

Turretini, ancien Syndic, à Geneve.

J. Alph. Turretini, à Geneve.

Turretini, Avocat, à Geneve.

le Chevalier Ant. Valisnieri, Prof. d'Hiſt. Nat. à Padoue.

Mad. la Ducheſſe de la Valliére.

Mad. de Vermenoux, à Paris.

Meſdemoiſelles Marie Eſter, & Louiſe Vernezobre, à Hambourg.

2. Vernezobre le Jeune, Negociant, à Hambourg.

Veron, Receveur gen. des Finances, à Paris.

de Vige, à Strasbourg.

le Comte Abbé Vigodarzere, à Padoue.

de Villebon, Controlleur des Domaines, à Paris.

van Viſvliet, Electeur à Middelbourg.

Samuel Vogel, Négociant à Mulhouſen.

l'Abbé de Vogué, Agent gen. du Clergé de France, à Paris.

Landesbibliothek Oldenburg

Mrs. de Voltaire.

J. M. Ufteri au Neuenhof, Negociant à Zuric.

J. Martin Ufteri, à Zuric.

Ufteri, Profeſſeur, à Zuric.

Paul Ufteri, Negociant à Zuric.

S. A. S. Mgr. le Prince regn. de Waldeck.

Mrs. le Baron de Waldner, Préſid. de la Nobl. immed. de l'Empire du Diſtrict d'Ortenau.

Waſer, Docteur en Med. à Zuric.

Alex. Louis de Watteville, anç. Baillif de Nidau, à Berne.

20. Jean Martin Weber, Libraire, à Leipzig.

2. Daniel Wegelin, Profeſſeur, à St. Galle.

Chriſtofle Wegelin, Negociant à Francfort ſur le Main.

le Général de Weiſs de Molans, à Berne.

David de Weiſs de Zuric., Baillif à Kyburg.

Jean Conrad de Weiſs, à Zuric.

J. George Weiſs, à Lauſanne.

J. Gaſp. Werdmuller, Tribun, à Zuric.

J. Rod. Werdmuller, Conſeiller d'Etat, à Zuric.

Wetzel, Conſ. de S. A.S. Mgr. le Margr. de Brandenb. Anſp. & Barcith.

le Comte François de Whal, Chambellan, Conſeiller Int. de S. A. E. de Baviére & Son Envoyé extraord. à la Cour, Imp. de Wienne.

Th. Whittle, à Geneve.

Wieland.

le Conſeiller Wildermet, à Bienne.

J. George Wille, Graveur du Roy, à Paris.

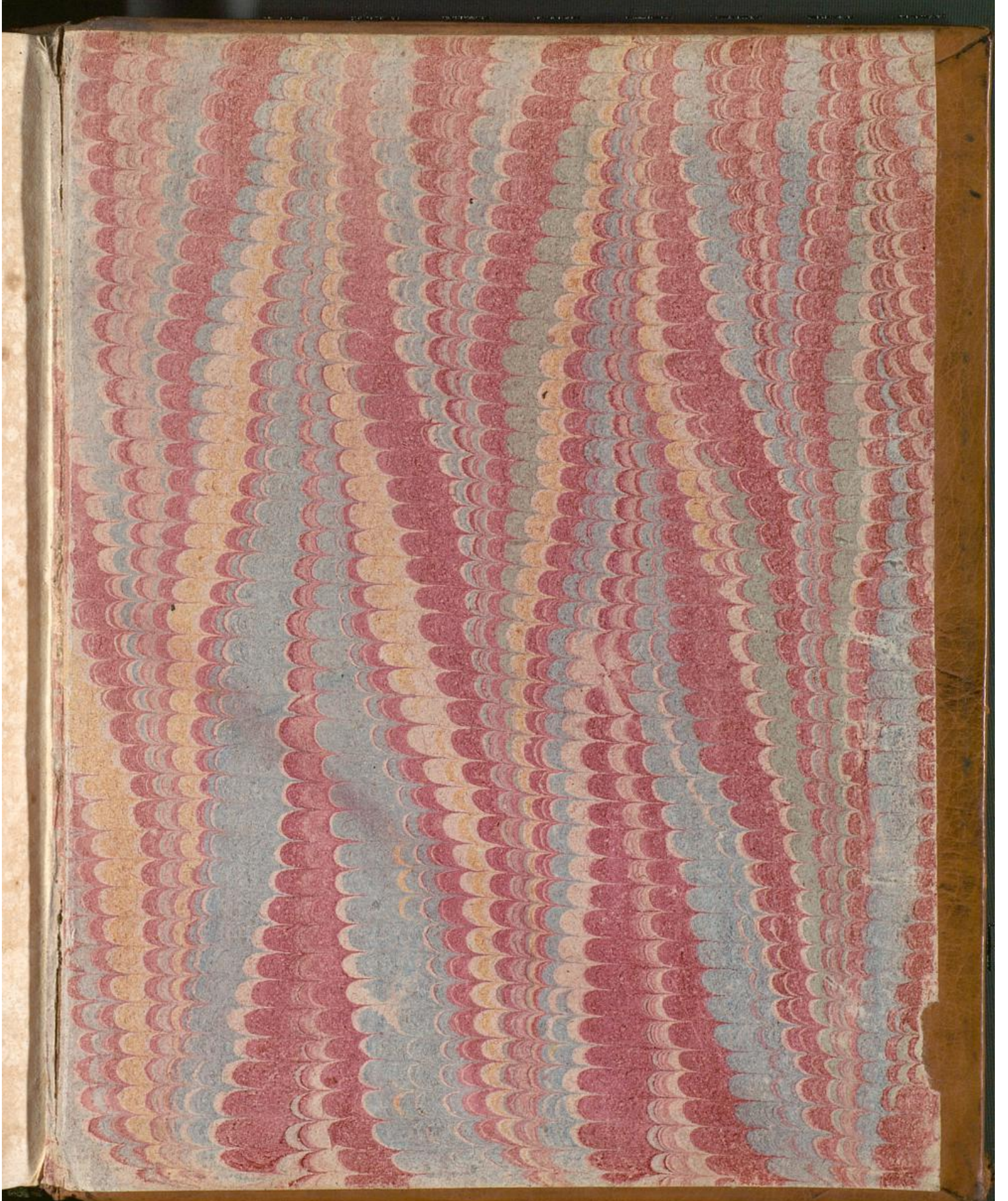
Zellweguer, à Troguen.

Ziegler de Neuforn, Docteur en Médécine, à Schafhouſen.

Ziegler, au Nom de la Societé des Amis, à Schafhouſen.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg